00101995

BOMBAY BRANCH

OF THE

Royal Asiatic Society.

CLASS

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 09 July, 2016

ŒUVRES

DE

M. PALISSOT.

TOME II.

Se trouve A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la Reine, rue des Mathurins-Saint-Jacques, Hôtel de Clugny.

ŒUVRES DE M. PALISSOT,

LECTEUR DE S. A. S.

Mgr. LE DUC D'ORLÉANS.

101995

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

TOME SECOND.

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH ROYAL ASIATIC SOCIETY

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR.

M. DCC. LXXXVIII.

God
Fo 840.8
Pal Oen
101995
00101995

LES
PHILOSOPHES,
COMÉDIE.

AVIS PRÉLIMINAIRE.

La vraie philosophie ne peut avoir d'ennemis qu'aux petites-maisons : aussi ce n'était pas elle que l'auteur avait prétendu jouer. Ceux qui ont affecté de s'y méprendre, prouvaient, par cette équivoque même, qu'ils n'étaient pas véritablement philosophes : mais ils se permettaient une absurdité, pour tâcher de rendre odieuse une comédie qui les démasquait. C'était l'expédient qu'on avait employé contre le *Tartuffe*. On reprochait à Molière d'avoir joué la religion, tandis qu'il n'avait joué que les faux dévots.

L'accusation contre Molière était même, à quelques égards, moins absurde; car enfin, avec beaucoup de talens et de génie, on

pourrait avoir le malheur de n'être pas convaincu de la nécessité d'une révélation : mais, on le répète, il faudrait avoir perdu le sens commun, pour attaquer cette philosophie bienfaisante, sans laquelle il ne peut exister de bonne législation; qui est, à-la-fois, la sauve-garde des mœurs, et l'unique barrière que la Religion elle-même puisse opposer aux attentats de la superstition et du fanatisme; cette philosophie, en un mot, qui n'est que la raison perfectionnée, et qui a été regardée dans tous les tems comme un des plus solides appuis de la félicité publique.

L'auteur se croit dispensé d'une apologie plus longue contre une accusation qui n'a pas été faite sérieusement, quoiqu'elle ait été renouvelée, sans pudeur, dans une foule de libelles. C'est à ses ouvrages, c'est à sa comédie même qu'il ose en appeler. Il se flatte, quoiqu'il ait tâché de les y répandre sans affectation, que tout lecteur impartial

y trouvera des témoignages suffisans de son amour pour la vraie philosophie. Peut-être, si cet amour eût été moins sincère, eût-il ménagé davantage ceux qui n'abusent de ce nom respectable que pour le déshonorer.

Mais, pour ôter à cette misérable équivoque tout prétexte de se reproduire, il va prouver, par des autorités que ses ennemis mêmes ne récuseront pas, qu'il n'a pris le mot de *philosophe* que dans une acception que lui ont donné souvent les plus distingués de ceux à qui la voix publique en accorde aujourd'hui le nom.

PORTRAIT D'UN PHILOSOPHE,

Par M. de Voltaire.

« Celui qui ménagea toute cette intrigue, » fut l'Abbé Dubois; devenu Archevêque de » Cambray, il espérait la dignité de Cardinal. » C'était un homme d'un esprit ardent, mais » fin et délié. Il avait été quelque tems » précepteur du Duc d'Orléans; enfin, de

» *Ministre de ses plaisirs*, il était devenu
» Ministre d'Etat. Le Duc de Noailles et le
» Marquis de Canillac, en parlant de lui au
» Régent, ne l'appelaient jamais que l'*Abbé*
» *Friponneau. Ses mœurs, ses débauches, ses*
» *maladies qui en étaient la suite*, sa petite
» mine et sa basse naissance, jetaient sur
» lui un ridicule ineffaçable : mais il n'en
» devint pas moins le maître des affaires.

» Il avait pour la Bulle *Unigenitus* plus de
» mépris encore que les Evêques Appelans,
» et que tous les Parlemens du Royaume;
» *mais il aurait essayé de faire recevoir l'Al-*
» *coran, pour peu que l'Alcoran eût contribué*
» *à son élévation.*

» *C'était un de ces philosophes dégagés des*
» *préjugés*, élevé dans sa jeunesse auprès de
» la fameuse Ninon l'Enclos *. *Il y parut*

---

(1) Ce trait rappelle ce vers mis récemment par M. Dorat sous un portrait de M. de Voltaire :

Il vit le dernier siècle expirer chez Ninon.

» *bien à sa mort*, qui arriva deux ans après.
» Il avait toujours dit à ses amis qu'il trouve-
» rait le moyen de mourir sans les Sacremens
» de l'Eglise, *et il tint parole*.

. . . .

» Après Dubois, *qui mourut en philoso-*
» *phe* . . ., le Duc d'Orléans . . . daigna être
» premier Ministre lui-même «,

PORTRAIT DES PHILOSOPHES,

Par M. Rousseau de Genève.

» Je consultai les philosophes . . .; je les
» trouvai tous fiers, affirmatifs, dogmatiques
» même dans leur scepticisme prétendu;
» n'ignorant rien, ne prouvant rien, se mo-
» quant les uns des autres : et ce point,
» commun à tous, *me parut le seul sur lequel*
» *ils ont tous raison*. Triomphans, quand ils
» attaquent, ils sont sans vigueur en se
» défendant. Si vous pesez leurs raisons,

» ils n'en ont que pour détruire (1); si vous
» comptez les voix, chacun est réduit à la
» sienne : ils ne s'accordent que pour dis-
» puter . . . Fuyez ceux qui, *sous prétexte*
» *d'expliquer la nature* (2), sèment dans les
» cœurs des hommes de désolantes doctrines,
» et dont le scepticisme apparent est cent
» fois plus affirmatif et plus dogmatique que
» le ton décidé de leurs adversaires. Sous le
» hautain prétexte qu'*eux seuls* sont éclairés,
» vrais, de bonne foi, ils nous soumettent
» impérieusement à leurs décisions tranchan-
» tes, et prétendent nous donner, pour les
» vrais principes des choses, les inintelli-

---

(1) .... Ils ont l'art de détruire;
Mais ils n'élèvent rien, et ce n'est pas instruire.
Les Philosophes, Acte II, Scène V.

On voit, et on prouverait encore par d'autres passages de M. Rousseau, tous postérieurs à la comédie de l'auteur, qu'il était au moins du même avis que lui sur de certains philosophes : et l'on sait que M. Rousseau était connaisseur.

(2) Ceci semblerait désigner l'auteur de l'*Interprétation de la Nature.*

» gibles systêmes qu'ils ont bâtis dans leur » imagination : du reste, renversant, détrui- » sant, foulant aux pieds tout ce que les » hommes respectent, ils ôtent aux affligés » la dernière consolation de leur misère, aux » puissans et aux riches le seul frein de leurs » passions; ils arrachent du fond des cœurs » les remords du crime, l'espoir de la vertu, » *et se vantent encore d'être les bienfaiteurs* » *du genre humain!* Jamais, disent-ils, la » vérité n'est nuisible aux hommes : je le crois » comme eux; *et c'est, à mon avis, une des* » *preuves que ce qu'ils enseignent n'est pas la* » *vérité.* «

AUTRE PORTRAIT,

D'après un Fragment du même.

» Oui, si pour être philosophe, il faut noir- » cir la réputation de mes semblables, pu- » blier, aux yeux de l'univers, des choses » qui devraient rester ensevelies dans un » éternel silence, tramer et conduire de sourds » complots, y présider; en un mot, si pour

» être philosophe, il faut renoncer à l'hu-
» manité, à la justice, à la bonne foi, je
» renonce à la philosophie et à la dénomi-
» nation de philosophe, *et j'en laisse le titre*
» *à tant de fourbes dignes de le porter* «.

RÉFLEXIONS JUDICIEUSES

DE M. DIDEROT (1),

Qui s'appliquent, d'elles-mêmes, à tous les murmures que la comédie des philosophes a excités, et qui ne peuvent être mieux placées qu'au devant de cette comédie.

« Je sais qu'on dit des ouvrages où les
» auteurs se sont abandonnés à toute leur
» indignation : Cela est horrible ! on ne traite
» point les gens avec cette dureté-là ! ce sont
» des injures grossières qui ne peuvent se
» lire ; et autres semblables discours, qu'on
» a tenus dans *tous les tems et de tous les*
» *ouvrages* où les ridicules et la méchanceté
» ont été peints avec le plus de force, et que

(1) Elles sont tirées du Dictionnaire Encyclopédique, au mot *Encyclopédie.*

» nous lisons aujourd'hui avec le plus de » plaisir. Expliquons cette contradiction de » nos jugemens. Au moment où ces redou» tables productions furent publiées, tous » les méchans alarmés craignirent pour eux. » Plus un homme était vicieux, plus il se » plaignait hautement. Il objectait au saty» rique l'âge, le rang, la dignité de la » personne, et une infinité de ces petites » considérations passagères qui s'affaiblis» sent de jour en jour, et qui disparaissent » avant la fin du siècle. Les circonstances » momentanées s'oublient; la postérité ne » voit plus que la folie, le ridicule, le vice » et la méchanceté, couverts d'ignominie, » et elle s'en réjouit comme d'un acte de » justice... C'est une faiblesse répréhensible » que celle qui nous empêche de montrer, » pour la bassesse, l'envie, la duplicité, » cette haine vigoureuse et profonde que tout » honnête homme doit ressentir «.

ACTEURS.

CIDALISE.

ROSALIE.

DAMIS.

VALÈRE.
THÉOPHRASTE. } Philosophes.
DORTIDIUS.

MARTON.

CRISPIN.

M. PROPICE, Colporteur.

M. CARONDAS.

La Scène est à Paris.

[library stamp]

LES PHILOSOPHES.

Sur ces quatre piliers mon corps se soutient mieux,
Et je vois moins de sots qui me blessent les yeux.

LES PHILOSOPHES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

DAMIS, MARTON,

DAMIS.

Non, je ne reviens pas d'un semblable vertige.
Rompre un hymen conclu!

MARTON.

Tout est changé, vous dis-je.

DAMIS.

Mais encor?

MARTON.

Mais encor! vous êtes officier;
Notre projet n'est pas de nous mésallier.
Nous voulons un mari taillé d'une autre étoffe :
En un mot nous prenons un mari philosophe.

DAMIS.

Que me dis-tu, Marton?

MARTON.

Je vous étonne fort;
Mais ne savez-vous pas que les absens ont tort?
Trois mois ont opéré bien des métamorphoses;
Peut-être dans trois mois verrons-nous d'autres choses.
Vous pourrez reparaître alors avec succès :
Mais jusques-là, néant. En dépit du procès
Qui devait se finir par votre mariage,
Sans appel aujourd'hui la pomme est pour le Sage.

DAMIS.

Le moyen que l'on change ainsi dans un moment!

MARTON.

Toute femme est, Monsieur, un animal changeant.
On pourrait calculer les jours de Cidalise,
Par les différens goûts dont son ame est éprise :
Quelquefois étourdie, enjouée à l'excès,
D'autres fois sérieuse, et boudant par accès;

Coquette, s'il en fut, même jusqu'au scandale;
Prude à nous étourdir de son aigre morale;
Courant le bal la nuit, et le jour les sermons,
Tantôt les directeurs, et tantôt les bouffons.
C'était là le bon tems. Mais aujourd'hui que l'âge
Fait place à d'autres mœurs, et veut un ton plus sage,
Madame a depuis peu réformé sa maison.
Nous n'extravaguons plus qu'à force de raison.
D'abord on a banni cette gaîté grossière,
Délices des traitans, aliment du vulgaire;
A nos soupés décens tout au plus on sourit.
Si l'on s'ennuie, au moins c'est avec de l'esprit.
Quelquefois on admet, au lieu des vaudevilles,
De savans concerto, de grands airs difficiles:
Car il faut bien encore un peu d'amusement.
Mais notre fort, Monsieur, c'est le raisonnement.
Quelque tems dans le cercle on parla politique,
Enfin tout disparut sous la métaphysique.

DAMIS.

Quelque chargé que soit ce bizarre tableau,
Je livre Cidalise aux traits de ton pinceau;
Je m'en rapporte à toi. Mais que fait Rosalie

MARTON.

Ce que nous faisons tous, Monsieur, elle s'ennuie.

DAMIS.

Aux vœux de mon rival son cœur s'est-il rendu?

MARTON.

Non, ce cœur est à vous. L'amour la défendu
Contre tous les projets d'un rival téméraire :
Mais votre sort dépend de l'aveu d'une mère,
Ensorcelée au point que je n'ai plus d'espoir.
Pardonnez-moi ce mot, je vois comme il faut voir.

DAMIS.

Elle fut mon amie, et je me flatte encore...

MARTON.

Le bel-esprit, Monsieur, est tout ce qu'elle adore;
C'est une maladie inconnue à vingt ans,
Mais bien forte à cinquante. Encore avec le tems,
On pourrait espérer un retour de sagesse,
S'il en était quelqu'un contre cette faiblesse,
Quand, à certains degrés, elle a fait des progrès.
Dans les commencemens, moi-même j'espérais;
Mais sachez tous nos maux et ceux qui vont les suivre;
Entre nous...

DAMIS.

Eh bien! quoi?

MARTON.

Madame a fait un livre.

DAMIS.

DAMIS.

Bon!

MARTON.

Qui même à présent s'imprime *incognito*.

DAMIS.

Quelque brochure?

MARTON.

Non; un volume *in-quarto*.

DAMIS.

Je lui conseille fort de garder l'anonyme.
Mais dans ces beaux-esprits que Cidalise estime,
N'en est-il donc aucun, assez droit, assez franc,
Pour lui montrer l'excès d'un travers aussi grand,
Pour la désabuser?

MARTON.

Eux! ils se moquent d'elle;
Ils ont tous conspiré de gâter sa cervelle,
Sur-tout votre rival. Comme il connaît son goût,
Il ne se borne pas à l'applaudir en tout;
Il la fait admirer par messieurs ses semblables,
Tous charlatans adroits, et flatteurs agréables,
Ravis de présider dans sa société,
D'y porter leurs erreurs, et faisant vanité

De dominer ici sur un esprit crédule,
Qu'ils ont l'art d'aguèrrir contre le ridicule.

DAMIS.

Et ce sont là, dis-tu, des philosophes?

MARTON.

Oui,
Du plus grand air encor. Paris en est rempli.
Mais, pour établir mieux leur crédit chez Madame,
Et pour mieux pénétrer jusqu'au fond de son ame,
Ils nomment aux emplois vacans dans la maison.
Leur choix, toujours guidé par la saine raison,
Quel qu'il soit, à Madame est toujours sûr de plaire.
Je soupçonne pourtant un certain secrétaire,
Reçu par Cidalise à titre de savant,
De n'avoir d'autre emploi que celui d'intrigant,
De receler un fourbe, et d'être ici pour cause:
Mais enfin, tôt ou tard, j'éclaircirai la chose.

DAMIS.

Quel motif as-tu donc pour en juger si mal?

MARTON.

Ou je me trompe fort, ou c'est votre rival
Qui, pour servir ses feux, ici l'impatronise.

DAMIS.

Quel homme est-ce?

MARTON.

Un fripon, affectant la franchise,
Et pourtant, m'a-t-on dit, natif de Pézenas;
Titré du nom pompeux de Monsieur Carondas;
Reconnu pour savant, du moins sur sa parole;
Tout hérissé de grec et de termes d'école;
Plaçant à tout propos ce bizarre jargon,
Et nous citant sans cesse Homère ou Lycophron.

DAMIS *riant.*

Ha, ha, ha, ha, ha, ha!

MARTON.

Je peins d'après nature.

DAMIS.

Ce Monsieur Carondas est de mauvais augure:
Mais avec ton secours et celui de Crispin...

MARTON.

Quoi! Crispin est ici?

DAMIS.

Vraiment oui. Mon dessein
Etait de vous unir, tu le sais; et j'espère
Que tu me serviras de ton mieux.

MARTON.

Laissez faire :
Crispin est fort adroit; j'en tirerai parti.

DAMIS.

Je compte sur tes soins.

MARTON.

Oh! Monsieur, comptez-y.
Je déclare la guerre à la philosophie.

DAMIS.

Je te devrai, Marton, le bonheur de ma vie.
Mais . . . ne puis-je un moment. . . .

MARTON.

Ah! je vous vois venir.
Tenez, Monsieur, l'amour a su vous prévenir.
On vient; c'est Rosalie.

SCÈNE II.

ROSALIE, MARTON, DAMIS.

DAMIS.

Après trois mois d'absence,
Quand je reviens ici, guidé par l'espérance,
Réclamer une foi promise à mon ardeur,
On m'apprend qu'un rival, jaloux de mon bonheur,
Ose me disputer le seul bien où j'aspire;
Qu'avec lui, contre moi, votre mère conspire.
Ah! rassurez du moins mon cœur désespéré.

ROSALIE.

Doutez-vous que le mien en soit moins pénétré?
Je vois avec douleur ce changement extrême;
Je souffre autant que vous: mais enfin je vous aime.
A ce titre du moins quelque espoir m'est permis.
Qui pourrait résister à deux amans unis?
Ma mère vous aimait. En vous voyant, peut-être,
Dans son cœur combattu l'amitié va renaître.
Sur ce cœur autrefois j'avais plus de pouvoir,
Je le sais; c'est à vous, Damis, de l'émouvoir:

Allez, et pour combler le bonheur que j'espère,
Que je vous doive encor les bontés de ma mère.

MARTON.

Beaux sentimens! Mais moi, je ne m'y fîrais pas.

ROSALIE.

Laissez-moi mon erreur.

MARTON.

Non: c'est par des combats
Qu'il faut à la raison ramener Cidalise.

DAMIS.

Encore est-il permis de tenter l'entreprise.

MARTON.

Oui: c'est un beau moyen; des soupirs et des pleurs!
Oh! la philosophie endurcit trop les cœurs.

ROSALIE.

Je ne l'aurais pas cru! Mais pourtant, si ma mère
M'immolait sans retour aux desseins de Valère,
Si ce projet enfin était bien avéré,
Pourquoi jusqu'à présent n'est-il pas déclaré?
Qui peut la retenir?

MARTON.

J'entrerais en colère.
Elle n'a pas encor fait venir le Notaire,

Il est vrai ; les témoins ne sont pas invités,
D'accord ; il manque aussi quelques formalités,
J'y consens ; ajoutez, d'ailleurs, que la journée
A la rigueur encor n'est pas déterminée,
J'en conviens : cependant ne souffre-t-elle pas
L'hommage assez public qu'il rend à vos appas ?
N'en êtes-vous pas même à toute heure obsédée ?
Mais non, je me trompais, ce n'était qu'une idée.

ROSALIE.

Hélas ! peux-tu, Marton, me désoler ainsi ?

MARTON.

J'avais rêvé.

DAMIS.

Marton . . .

MARTON.

Contes que tout ceci,
Propos en l'air.

DAMIS.

Marton . . .

MARTON.

Vision chimérique,
Absurde.

ROSALIE.

Mais, Marton...

MARTON.

Non, c'est terreur panique;
Illusion, vous dis-je.

ROSALIE.

En vérité, Marton,
Ce cruel badinage est bien peu de saison.

MARTON.

J'avais tort.

ROSALIE, *faisant un mouvement pour sortir.*

Tu poursuis! Eh bien, je...

DAMIS, *l'arrêtant.*

Rosalie.

ROSALIE.

Non, Monsieur, c'en est trop.

DAMIS.

Demeurez, je vous prie.

MARTON.

Ah! vous vous fâchez donc? Vraiment, c'est très-bien fait.
Mais raisonnons un peu. Dites-moi, s'il vous plaît,

Fallait-il vous tromper? je sais bien que le doute
Suspend l'impression des maux que l'on redoute;
Qu'il est très-naturel d'éloigner le danger,
Et de rendre toujours son fardeau plus léger.
Moi-même à vous flatter je serais la première;
J'aurais soin de fermer vos yeux à la lumière,
Sans l'intérêt pressant qui me parle pour vous.
Pardonnez; mais, ma foi, les amans sont des fous.
Tranquilles sans raison, désespérés sans cause,
Dans un juste équilibre aucun ne se repose;
Et le sang-froid souvent les conseille bien mieux
Que cet amour qu'on peint un bandeau sur les yeux.

DAMIS.

Comment! voilà, parbleu, de la philosophie!

MARTON.

On apprend à heurler, dit-on, de compagnie,
En fréquentant les loups. Le proverbe a raison.
C'est un mal répandu dans toute la maison:
Mais perdons un moment cette idée importune.
(A Rosalie.)
Çà, faisons notre paix. Vous serez sans rancune?
Vous me le promettez?

ROSALIE.

Oh! je te le promets.

MARTON.

Et moi, d'être attentive à tous vos intérêts.
Vous, monsieur, qui, sans soins et sans trouble dans l'ame
Passeriez votre vie à regarder Madame,
Il faut battre en retraite, et même promptement;
Songez qu'il est grand jour dans cet appartement;
Que nous pourrions ici risquer quelque surprise,
Et qu'il faut vous montrer d'abord à Cidalise,
Avant que de penser à d'autres rendez-vous.

DAMIS.

Je cours m'y disposer, dans un espoir si doux.
Je remets en tes mains le bonheur de ma vie.
Vous que j'adore, adieu, ma chère Rosalie.

SCÈNE III.

ROSALIE, MARTON.

MARTON.

Vous, soyez sans faiblesse. Allons, point de langueur.
La fermeté, Madame, en impose au malheur.

ROSALIE.

Si tu pouvais sentir combien je hais Valère!

MARTON.

Oui : Damis sort d'ici. Mais c'est à votre mère
Qu'il importe sur-tout de parler avec feu.
Si vous aimez Damis, ce fut de son aveu :
Je le suppose au moins.

ROSALIE.

Certainement.

MARTON.

Les filles
Ne font rien, comme on sait, sans l'avis des familles :
C'est la règle. Il faut donc déclarer, sans détour,
Pour l'un tous vos mépris, pour l'autre votre amour.

ROSALIE.

Oh! oui.

MARTON.

Vous sentez-vous cette fermeté d'ame?

ROSALIE.

Assurément, Marton.

MARTON, *malignement.*

Allons, j'entends Madame.

ROSALIE, *effrayée.*

Ah! Marton...

MARTON.

Comment donc! c'est très-bien débuter.
Cela promet.

ROSALIE.

Aussi, pourquoi m'épouvanter?
L'amour, dans le besoin, me rendra du courage.

MARTON, *la contrefaisant.*

L'amour! oui, vous ferez tous deux de bel ouvrage!
Il y paraît vraiment, à cet air d'embarras
Qu'un mot dit au hasard...

ROSALIE.

Mais enfin tu verras.

MARTON.

Ce n'est point à l'amour à vous tirer de peine,
Il est trop mal-adroit. Pensez à votre haine :
Voilà le sentiment qui doit vous inspirer,
Dont il est important de vous bien pénétrer.
Je ne sais si l'amour, que d'ailleurs je révère,
Est de nos passions en effet la plus chère :
Mais ce n'est que faiblesse et que timidité.
La haine n'est qu'ardeur et que vivacité.
L'un abat, l'autre anime : et dans un cœur femelle,
Ma foi, je la croirais beaucoup plus naturelle.

Vous ne connaissez pas encor ce sentiment;
Que votre cœur l'éprouve aujourd'hui seulement:
Tenez, j'aime Crispin, et je sens pour Valère...
Mais ce n'est plus un jeu; j'aperçois votre mère.

ROSALIE.

Tu me soutiendras?

MARTON.

Oui.

SCENE IV.

CIDALISE, ROSALIE, MARTON.

CIDALISE.

RETIREZ-VOUS, Marton.
Prenez mes clefs; allez renfermer mon Platon:
De son monde idéal j'ai la tête engourdie.
J'attendais à l'instant mon Encyclopédie:
Ce livre ne doit plus quitter mon cabinet.
(A Rosalie.)
Vous, demeurez, je veux vous parler en secret.
(A Marton.)
Laissez-nous.

MARTON, à Rosalie.

Allons, ferme, et montrez du courage.

CIDALISE.

Obéissez, Marton.

SCÈNE V.

CIDALISE, ROSALIE.

CIDALISE.

Vous êtes belle et sage,
Rosalie, et pour vous j'eus toujours des bontés.
Je vais connaître enfin si vous les méritez.
Je ne consulte point ce sentiment vulgaire,
Amour de préjugé, trivial, populaire,
Que l'on croit émané du sang qui parle en nous,
Et qui n'est, dans le fond, qu'un mensonge assez doux,
Une faiblesse . . .

ROSALIE.

Eh quoi! la voix de la nature,
Quoi! cette impression si touchante et si pure,

Ce premier des devoirs, cet auguste lien,
(Je définirai mal ce que je sens si bien),
N'importe, se peut-il que le cœur de ma mère
Méconnaisse aujourd'hui ce sacré caractère?
Ah! rappelez pour moi vos sentimens passés.
En les analysant, vous les affaiblissez.

CIDALISE.

J'ai cru, tout comme un autre, à ces vaines chimères,
Dignes du gros bon-sens qui conduisait nos pères.
Crédule, heureuse même en mon aveuglement,
Automate abusé, je suivais le torrent.
Je commence à sentir, à penser, à connaître.
Si je vous aime enfin, c'est en qualité d'*être* :
Mais vous concevez bien qu'un autre individu
N'aurait à mes bontés qu'un droit moins étendu.

ROSALIE.

Vous déchirez mon cœur. Ah! permettez, Madame,
Souffrez qu'à vos genoux votre fille réclame
Un droit plus légitime et des titres plus doux.
Pourquoi briser les nœuds qui m'attachaient à vous?
Jugez de leur pouvoir à mon trouble, à mes larmes.

CIDALISE, un peu émue.

Ma fille!...Eh quoi! pour vous l'erreur a tant de charmes?
Vous me faites pitié. Consultez la raison.
Ces puérilités ne sont plus de saison.

Je reconnais vos droits sur le cœur d'une mère,
Mais je les annoblis; et si je vous suis chère,
Si j'ai sur vous aussi quelques droits à mon tour,
J'en exclus le hasard qui vous donna le jour.

ROSALIE.

Je ne puis soutenir ce funeste langage :
Il fait à toutes deux un trop sensible outrage.
Qui? moi! le pensez-vous, que je puisse jamais
Oublier que ma vie est un de vos bienfaits?
Non...

CIDALISE.

Le soin que j'ai pris de votre intelligence
Doit mériter, sur-tout, votre reconnaissance :
Voilà le digne objet où tendent tous mes vœux.
Vous apprendre à penser, voilà ce que je veux.
Concevez le bonheur d'étendre son génie,
D'ouvrir l'œil aux clartés de la philosophie,
De dissiper la nuit où vos sens sont plongés,
D'affranchir votre esprit du joug des préjugés.
Ce grand art d'exister, qui n'appartient qu'au Sage,
Dont je connais enfin le solide avantage,
Ce jour de la raison dont j'ai su m'éclairer,
Ma fille, mon amour veut vous le procurer.
J'avais avec Damis conclu votre hyménée;
De légers intérêts m'avaient déterminée;

Des

Des rapports de fortune, un procès à finir;
Je me souviens qu'alors tout semblait vous unir:
C'est ainsi que se font la plupart des affaires.
Mais enfin aujourd'hui je romps ces nœuds vulgaires.
Damis a du bon sens, des vertus, de l'honneur;
Il a ce que le monde exige à la rigueur.
Tout mortel n'est pas fait pour aller au sublime.
Dans le fond, cependant, on lui doit de l'estime:
Mais je vous dois aussi, ma fille, un autre époux,
Beaucoup plus convenable et plus digne de vous.
Valère a ce qu'il faut pour plaire et pour séduire;
C'est peu de vous aimer, il saura vous conduire:
En un mot, c'est de lui que mon cœur a fait choix.

ROSALIE.

Ainsi, vous oubliez que Damis autrefois
Eut votre aveu, Madame, et celui de mon père?

CIDALISE.

Votre père! il est vrai que je n'y songeais guère.
Plaisante autorité que la sienne en effet!
L'être le plus borné que la nature ait fait.
Nul talent, nul essor; espèce de machine,
Allant par habitude, et pensant par routine;
Ayant l'air de rêver, et ne songeant à rien;
Gravement occupé du détail de son bien,

Et de mille autres soins purement domestiques;
Défenseur ennuyeux des préjugés gothiques,
Sauvage dans ses mœurs; alliant à la fois
La morgue de sa robe au ton le plus bourgeois;
Ne s'énonçant jamais qu'avec poids et mesure,
Et qui, toujours grimpé sur la Magistrature,
Hors de son tribunal, aurait cru déroger;
Ayant, comme Dandin, la fureur de juger.
Mais il est mort enfin, laissons en paix sa cendre.

ROSALIE.

Ah! Madame, songez . . .

CIDALISE.

Allez-vous le défendre?
Un père n'est qu'un homme, et l'on peut sensément
Remarquer ses défauts, en parler librement.

ROSALIE.

Si ce sont là les droits de la philosophie,
Souffrez que j'y renonce, et pour toute ma vie.
Je perdrais trop, Madame, à m'éclairer ainsi;
J'ose vous l'avouer. Daignez permettre aussi
Qu'en faveur de Damis je vous rappelle encore
Vos premières bontés que votre fille implore.

CIDALISE.

Non, Valère est l'amant que j'ai choisi pour vous,
Ma fille, et dès ce soir il sera votre époux.

Ces nœuds embelliront le cours de votre vie.
Quant à vos préjugés sur la philosophie,
Contre eux, à mon exemple, il faut vous aguerrir.
Le tems et la raison sauront vous en guérir.
Vous êtes dans cet âge où l'on commence à vivre;
Tout fait ombrage alors : mais vous lirez mon livre.
J'y traite en abrégé de l'Esprit, du bon Sens,
Des Passions, des Loix et des Gouvernemens;
De la Vertu, des Mœurs, du Climat, des Usages,
Des Peuples policés et des Peuples sauvages;
Du désordre apparent, de l'ordre universel,
Du bonheur idéal et du bonheur réel.
J'examine avec soin les principes des choses.
L'enchaînement secret des effets et des causes.
J'ai fait exprès pour vous un chapitre profond;
Je veux l'intituler : *Les devoirs, tels qu'ils sont.*
Enfin, c'est en morale une Encyclopédie,
Et Valère l'appelle un livre de génie.
Vous serez trop heureuse avec un tel époux.
Un jour vous connaîtrez ce que je fais pour vous,
Vous m'en remercîrez. Adieu, Mademoiselle.
Songez à m'obéir.

SCÈNE VI.

MARTON, ROSALIE.

ROSALIE, sans voir Marton.

QUELLE douleur mortelle!
Que résoudre? que faire? Ah! te voilà, Marton?

MARTON.

Oui, j'ai tout entendu. Mais quelle déraison!
Quel travers!

ROSALIE.

Je n'ai plus qu'à mourir.

MARTON.

Badinage:
Mourir! vous vous moquez, et ce n'est plus l'usage.
On ne le souffre pas même dans les romans.

ROSALIE.

Mais enfin . . .

MARTON.

Calmez-vous, et reprenez vos sens.
Cette crise, après tout, vous l'aviez attendue?

ROSALIE.

Mon ame en ce moment, n'en est pas moins émue.

MARTON.

Présumez-vous si peu du succès de mes soins?

ROSALIE.

Ah ! Marton.

MARTON.

Commencez par vous affliger moins.
Damis, en nous aidant à démasquer Valère,
Va vous rendre vos droits sur le cœur d'une mère.
Allez, tout ira bien.

ROSALIE.

Mais qui m'en répondra?

MARTON.

Vous pleurerez alors autant qu'il vous plaira;
Je vous aiderai même, et n'aurai rien à dire:
Mais, jusqu'à ce moment, qui vous défend de rire?
A tout événement, c'est toujours fort bien fait;
Et quand tout irait mal, je crois qu'il le faudrait:
Du moins c'est mon humeur. Le chagrin m'incommode,
Je le crois inutile, et j'en suis l'antipode.

C'est à quoi dans la vie il faut le moins songer,
Et l'on a toujours tort, quand on veut s'affliger.
Mais allons concerter quelque heureuse saillie :
Venez, et nous verrons si la philosophie
Quel que soit son crédit, pourra, dans ce grand jour,
Tenir contre Marton, et Crispin, et l'Amour.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALÈRE, M. CARONDAS.

VALÈRE.

FRONTIN!

M. CARONDAS.

Ce maudit nom fera quelque méprise,
Je vous l'ai déja dit ; et devant Cidalise,
Il vous arrivera de me nommer ainsi.
Frontin! pour un savant le beau nom! Songez-y,
Monsieur : il ne faudrait que cette étourderie
Pour donner du dessous à la philosophie.

VALÈRE.

D'accord.

M. CARONDAS.

Il faut d'ailleurs supprimer entre nous
Les tons trop familiers ; puisqu'enfin, selon vous,

Les hommes sont égaux par le droit de nature,
Je suis, quoique Frontin, votre égal.

VALÈRE.

Je te jure
Que c'est mon sentiment.

M. CARONDAS.

Moi, je l'approuve fort.
J'avais toujours pensé que les lois avaient tort;
Et même Cidalise, en un certain chapitre,
Ne prouve point trop mal à mon gré...

VALÈRE.

Le beau titre
Que l'avis d'une folle, à qui dans un moment
On ferait adopter tout autre sentiment;
Qui ne sait que des mots, et n'a rien dans la tête!

M. CARONDAS.

Mais entre nous, monsieur, son livre est-il si bête?

VALÈRE.

Pitoyable.

M. CARONDAS.

Le style?...

VALÈRE.

Ennuyeux à l'excès.

M. CARONDAS.

Vous la flattez pourtant du plus brillant succès.

VALÈRE.

Sans doute.

M. CARONDAS.

Et le public?

VALÈRE.

Nous savons lui prescrire
Comment il faut penser, parler, juger, écrire;
Nous le déciderons aisément.

M. CARONDAS.

D'accord: mais
Il faut l'apprivoiser, le flatter.

VALÈRE.

Non, jamais.
Il est, pour le gagner, des méthodes plus sûres.

M. CARONDAS.

Le moyen?

VALÈRE.

Par exemple, on lui dit des injures.
C'est un expédient par nos sages trouvé :
Le secret est certain, nous l'avons éprouvé.

Dans peu (tu le verras toi-même avec surprise)
Nous porterons aux cieux le nom de Cidalise;
Cinq ou six traits hardis, révoltans scandaleux,
Produiront dans son livre un effet merveilleux.
Il faut les ajouter.

M. CARONDAS.

Bon! la ruse est nouvelle?
Et comment lui prouver que ces traits-là sont d'elle?

VALÈRE.

Et le reste en est-il? D'abord avec pudeur
Elle s'en défendra, puis s'en croira l'auteur.

M. CARONDAS.

Je ne sais; mais pour moi, je rougirais dans l'ame...

VALÈRE.

As-tu donc oublié que Cidalise est femme?
Crois-moi, suppose encore un piège plus grossier;
L'amour-propre est crédule, et l'on peut s'y fier:
Les femmes, sur ce point, sont même assez sincères.

M. CARONDAS.

Messieurs les beaux-esprits ne leur en doivent guères.
Mais enfin vous croyez qu'avec cinq ou six traits
Nous devons nous attendre au plus heureux succès?

VALÈRE.

Sans doute; et cette idée, entre nous, n'est pas neuve.

Le livre de *Cratès* n'en est-il pas la preuve?
Jamais production ne prit un tel essor.
Chacun se l'arrachait, on se l'arrache encor:
Pour livre dangereux par-tout on le renomme,
Et pourtant nous savons que *Cratès* est bon-homme.

M. CARONDAS.

Il est vrai.

VALÈRE.

Cidalise aura plus de faveur.
On ne juge jamais son sexe à la la rigueur.
Quelques-uns de ces traits qu'on se dit à l'oreille,
Au public hébêté feront crier merveille!
Je veux que *Cratès* même en devienne jaloux,
Et rien n'est plus aisé; nous la protégeons tous.

M. CARONDAS.

Eh bien, quoique nourri, monsieur, à votre école,
J'avais, tout bonnement, admiré sur parole
Et l'ouvrage et l'auteur: car enfin, mot à mot,
Elle n'a rien écrit que d'après vous.

VALÈRE.

Le sot!

M. CARONDAS.

Mais pour ces beaux endroits ajoutés à son livre,
Si les lois s'avisaient, monsieur, de nous poursuivre?

VALÈRE.

Elle aurait le plaisir de s'entendre louer:
N'est-ce rien? Quitte après à tout désavouer.
D'ailleurs l'amour du vrai va jusqu'à l'héroïsme.
Ces grands mots imposans d'*erreur*, de *fanatisme*,
De *persécution*, viendraient à son secours.
C'est un ressort usé qui réussit toujours.
N'avons-nous pas encor l'exemple de Socrate,
Opprimé, condamné par sa patrie ingrate?
Tous nos admirateurs parleraient à la fois.

M. CARONDAS.

Mais, monsieur, ce Socrate obéissait aux lois.

VALÈRE.

Oui, la philosophie, encor dans son enfance,
Des préjugés du moins conservait l'apparence:
Mais nous n'en voulons plus.

M. CARONDAS.

Tout devient donc permis?

VALÈRE.

Excepté contre nous et contre nos amis.

M. CARONDAS.

Vive le bel-esprit et la philosophie!
Rien n'est mieux inventé pour adoucir la vie.

VALÈRE, avec enthousiasme.

Comment! sur des rochers on plaçait la vertu!
Y grimpait qui pouvait. L'homme était méconnu.
Ce roi des animaux, sans guide et sans boussole,
Sur l'océan du monde errait au gré d'Éole:
Mais enfin nous savons quel est son vrai moteur.
L'homme est toujours conduit par l'attrait du bonheur:
C'est dans ses passions qu'il en trouve la source.
Sans elles, le mobile arrêté dans sa course,
Languirait tristement à la terre attaché.
Ce pouvoir inconnu, ce principe caché,
N'a pu se dérober à la philosophie,
Et la morale enfin est soumise au génie.
Du globe où nous vivons, despote universel,
Il n'est qu'un seul ressort, l'intérêt personnel;
A tous nos sentimens c'est lui seul qui préside;
C'est lui qui dans nos choix nous éclaire et nous guide.
Libre de préjugés, mais docile à sa voix,
Le sauvage attentif le suit au fond des bois.
L'homme civilisé reconnaît son empire;
Il commande, en un mot, à tout ce qui respire.

M. CARONDAS.

Quoi, monsieur! l'intérêt doit seul être écouté?

VALÈRE.

La nature en a fait une nécessité.

M. CARONDAS.

J'avais quelque regret à tromper Cidalise :
Mais je vois clairement que la chose est permise.

VALÈRE.

La fortune t'appelle, il faut la prendre au mot.

M. CARONDAS.

Oui, Monsieur.

VALÈRE.

La franchise est la vertu d'un sot.

M. CARONDAS, *se disposant à le voler.*

Oui, Monsieur ... mais toujours je sens quelque scrupule
Qui voudrait m'arrêter.

VALÈRE.

Préjugé ridicule,
Dont il faut s'affranchir !

M. CARONDAS.

Quoi ! véritablement ?

VALÈRE.

Il s'agit d'être heureux, il n'importe comment.

M. CARONDAS.

Tout de bon ?

VALÈRE.

Mais sans doute, en flattant Cidalise,
Tu remplis un devoir que l'usage autorise.
Ne faut-il pas flatter, quand on veut plaire aux gens ?
Bien voir ses intérêts, c'est être de bon sens.
Le superflu des sots est notre patrimoine.
Ce que dit un Corsaire au Roi de Macédoine
Est très-vrai dans le fond.

M. CARONDAS, *fouillant dans la poche de Valère.*

Oui, Monsieur.

VALÈRE.

Tous les biens
Devraient être communs : mais il est des moyens
De se venger du sort. On peut avec adresse
Corriger son étoile, et c'est une faiblesse
Que de se tourmenter d'un scrupule éternel.
(S'appercevant que Carondas veut le voler.)
Mais que fais-tu donc là ?

M. CARONDAS.

L'intérêt personnel...
Ce principe caché... Monsieur... qui nous inspire,
Et qui commande enfin à tout ce qui respire...

VALÈRE.

Quoi ! traître, me voler !

M. CARONDAS.

Non, j'use de mon droit,
Tous les biens sont communs.

VALÈRE.

Oui, mais sois plus adroit.
Il est certains malheurs auxquels on se hasarde,
Lorsque l'on est surpris.

M. CARONDAS.

Monsieur, j'y prendrai garde.

VALÈRE.

Ceci, Monsieur Frontin, doit être une leçon;
Mais puisqu'il ne faut plus vous nommer de ce nom,
Songez à me servir auprès de Cidalise.
Jusqu'ici, tout va bien; sa fille m'est promise.
Vous savez là-dessus quels sont mes sentimens :
Ainsi continuez de flatter ses talens.
Vos termes de collége ont produit des merveilles;
Il faut de plus en plus étourdir ses oreilles
De ce jargon savant qui vous a réussi.
Vous êtes sans fortune, et vous pouvez ici
Vous faire un petit sort que j'aurai soin d'étendre,
Si mes vœux ont l'effet que j'ai droit d'en attendre,
Adieu; soyez discret, je serai généreux.

SCÈNE II.

M. CARONDAS, seul.

Mon premier coup d'essai n'est pas des plus heureux.
Je suis encor trop loin d'atteindre mon modèle,
Et c'est au second rang que le destin m'appelle.

SCÈNE III.

CIDALISE, M. CARONDAS.

CIDALISE, sans voir M. Carondas.

Me voilà parvenue à m'en débarrasser.
Que l'oisiveté pèse alors qu'on veut penser!
Parmi tous ces fâcheux dont j'étais obsédée,
Je n'ai pas entrevu le germe d'une idée.
On ne peut à ce point outrager le bon sens:
Mais il faut tout souffrir de messieurs ses parens.

(A M. Carondas.)

Ah! vous êtes ici. Bon! prenez votre place.
Mon livre va paraître; on attend la préface,
Il faut y travailler. J'aurais voulu pourtant
Que nous eussions Valère.

M. CARONDAS.

Il me quitte à l'instant,
Et nous parlions de vous, Madame, avec ivresse.

CIDALISE.

Vous parliez de mon livre?

M. CARONDAS.

Il en parle sans cesse.
C'est, dit-il, un brevet pour l'immortalité,
Vous allez éclipser la docte antiquité.
Je n'ose avec le sien mesurer mon suffrage:
Mais l'admiration me prend à chaque page.

CIDALISE.

Vous en êtes content?

M. CARONDAS.

Mon esprit s'y confond.
Votre livre est nourri d'un savoir si profond,
Que vous me feriez croire au démon de Socrate.

CIDALISE.

Vous vous y connaissez.

M. CARONDAS.

Oui, Madame, on m'en flatte.
Mais apprenez-moi donc comment cela se fit:
Il faut que vous sachiez tout ce qui s'est écrit.

CIDALISE.

Avec nombre de gens je me suis rencontrée,
Et c'est un pur hasard.

M. CARONDAS.

Vous étiez inspirée.
Quoi! vous n'avez pas lu le savant *Vossius?*

CIDALISE.

Non, jamais.

M. CARONDAS.

Casaubon?

CIDALISE.

Encor moins.

M. CARONDAS.

Grotius?

CIDALISE.

Point du tout. Sont-ce là les livres d'une femme?

M. CARONDAS.

Ma foi, de plus en plus vous m'étonnez, Madame.
Quoi! rien de tout cela?

CIDALISE.

Non, rien, vous dis-je, rien.

M. CARONDAS.

Mais vous parlez des loix mieux que *Tribonien.*
Oh! pour *Tribonien*, convenez . . .

CIDALISE.

Je l'ignore.

M. CARONDAS.

Vous connaissez du moins *Thalès*, *Anaxagore?*

CIDALISE.

Non.

M. CARONDAS.

Le Fils Naturel?

CIDALISE.

Pour celui-là, d'accord.
Ce sont de ces écrits qu'il faut citer d'abord.

M. CARONDAS.

Je ne veux point ici m'ériger en arbitre :
Mais j'en aurais jugé, comme vous, sur le titre.

CIDALISE.

C'est aussi mon avis, et je crois qu'en effet
Un ouvrage excellent s'annonce au moindre trait.
C'est un je ne sais quoi... dont notre ame est saisie...
Cela se sent... enfin c'est l'attrait du génie.

M. CARONDAS.

J'entends. C'est à-peu-près la vapeur d'un ragoût,
Qui réveille à la fois l'odorat et le goût.

CIDALISE.

Oui : la comparaison est pourtant trop vulgaire.

M. CARONDAS.

Elle est de *Lycophron*.

CIDALISE.

Ah! c'est une autre affaire.
Venons à ma préface. Allons, je vais dicter.
(Après un silence et avec emphase.)
Ecrivez : *J'ai vécu* (1). Non; c'est mal débuter.
Effacez *j'ai vécu*. Mettez-vous à votre aise.
(Avec de l'aigreur.)
Ah! Monsieur Carondas, votre plume est mauvaise.

---

(1) Commencement du livre intitulé : *Considérations sur les Mœurs.*

(Elle rêve.)

J'ai vécu ne vaut rien.

M. CARONDAS.

Je m'en contenterais.

J'ai vécu dit beaucoup!

CIDALISE.

Non, Monsieur; je voudrais

Un début plus pompeux et plus philosophique.

M. CARONDAS.

Cette simplicité, Madame, est énergique.

CIDALISE, rêvant.

Non, non, je cherche un tour qui soit moins familier.

(Avec humeur.)

On n'a jamais écrit sur de pareil papier.

Effacez donc, Monsieur; votre encre est détestable.

(Elle rêve.)

Je ne pourrai trouver un tour plus favorable?

(Avec impatience.)

Ah! Valère, après tout, devrait bien être ici.

Je ne me sens jamais tant d'esprit qu'avec lui.

(Elle rêve.)

Quoi! pas même une idée? Ah! je suis au supplice.

M. CARONDAS.

Madame, le génie a ses jours de caprice;

Et ceci me rappelle un mot de Suidas,

Qui dit élégamment....

CIDALISE.

Eh! Monsieur Carondas,
Laissez les morts en paix. J'avais un trait sublime
(Elle rêve.)
Qui m'échappe. Attendez... mais, oui, ce tour exprime...
(Avec impatience.)
Ecrivez. Non, la phrase a trop d'obscurité.
Je ne sentis jamais cette stérilité.
Quel métier! finissons. C'en est fait, j'y renonce.
L'Imprimeur attendra; portez-lui ma réponse.
Non, revenez. Enfin je l'ai trouvé: j'y suis.
Vîte, écrivez, Monsieur: *Jeune homme prends et lis* (1).
Jeune homme, prends et lis. Le tour est-il unique?
Qu'en pensez-vous, Monsieur?

M. CARONDAS.

Sublime, magnifique!
C'est le ton du génie et de la vérité.

CIDALISE.

J'oublie, en le lisant, tout ce qu'il m'a coûté.
Jeune homme, prends et lis! il est inimitable,
Et Valère en sera d'une joie incroyable.

---

(1) C'est le début fastueux du livre intitulé: *L'Interprétation de la Nature*.

M. CARONDAS.

D'un doux frémissement vous vous sentez troubler !
Jeune homme, prends et lis ! l'oracle va parler ;
La nature à tes yeux ici se manifeste.
Non, rien n'est si sublime, et pourtant si modeste.

CIDALISE.

Mais que nous veut Marton ?

SCÈNE IV.

MARTON, CIDALISE, M. CARONDAS.

MARTON.

Madame, c'est Damis
Qui demande à vous voir.

CIDALISE.

Que son tems est mal pris !
J'allais finir sans lui. L'importun personnage !
On ne me permet pas d'achever un ouvrage.

MARTON.

Valère achèvera.

M. CARONDAS.

Qu'appellez-vous finir?
L'ouvrage est fait, Madame, à n'y plus revenir.
Je le donne en dix ans à nos plus grands génies.

CIDALISE.

Oui, vous avez raison. Faites-en vingt copies.
Ah! je respire enfin, et j'ai su m'en tirer.
Jeune homme, prends et lis! Oui, Damis peut entre

SCÈNE V.

DAMIS, CIDALISE.

CIDALISE.

Vous voilà de retour?

DAMIS.

Oui, je reviens, Madame,
Pour me plaindre de vous et vous ouvrir mon ame.
Je n'aperçois que trop, et c'est avec douleur,
Que j'ai perdu mes droits au fond de votre cœur;
Vous savez à quel point votre fille m'est chère:
C'est votre aveu, du moins c'est celui de son père,

Qu'en faveur de mes feux je réclame aujourd'hui,
Puisqu'enfin près de vous j'ai besoin d'un appui.

CIDALISE.

Le titre, je l'avoue, est assez légitime;
Je conviens de mes torts, non pas que mon estime,
Ni que cette amitié qui m'attachait à vous,
Ne soient encor pour moi des sentimens bien doux,
Et c'est ce que d'abord on aurait dû vous dire.
Mais j'ai formé des nœuds dont le charme m'attire;
J'ai suivi trop long-tems les frivoles erreurs
D'un monde que j'aimais... L'âge a changé mes mœurs.
Aujourd'hui, toute entière à la philosophie,
Libre des préjugés qui corrompaient ma vie,
N'existant plus enfin que pour la vérité,
Je me suis fait, Damis, une société
Peu nombreuse, il est vrai; je vis avec des sages,
Et j'apprends à penser, en lisant leurs ouvrages.
J'ai choisi l'un d'entre eux pour ma fille; et ce soir,
Cette heureuse union doit combler mon espoir.
C'est à vous de juger si, quoique votre amie,
Je dois vous immoler le bonheur de ma vie.

DAMIS.

Non, pour votre bonheur je donnerais mes jours,
Et la même amitié m'inspirera toujours.

Mais quels sont donc enfin ces rares avantages
Attachés, dites-vous, au commerce des sages?
Je ne prends point pour tels un tas de charlatans
Qu'on voit sur des tréteaux ameuter les passans,
Qui mettent une enseigne à leur philosophie:
De tous ces importans ma raison se défie.
De ce vain appareil le vulgaire est séduit.
Moi, je suis de ces gens qui font peu cas du bruit:
Et je distingue fort l'ami de la sagesse,
Du pédant qui s'enroue à la prêcher sans cesse.

CIDALISE.

Je sais tout le mépris que l'on doit aux pédans,
Et ne les confonds pas avec les vrais savans.
Epargnez-vous, Monsieur, cette satire amère.
Ceux que je peux nommer, Théophraste, Valère,
Dortidius enfin, sont tous assez connus . . .

DAMIS.

Je ne connais entr'eux que ce Dortidius.
Quoi! Madame, il en est?

CIDALISE.

D'où vient cette surprise?

DAMIS.

Je l'ai connu, vous dis-je; excusez ma franchise;
Apparemment qu'alors il cachait bien son jeu;

Mais ce n'était qu'un sot, presque de son aveu.
Quelqu'un me le fit voir; et malgré sa grimace,
Et les plats complimens qu'il vous adresse en face,
Et le sucre apprêté de ses propos mielleux,
Ma foi, je n'y vis rien de si miraculeux.
Malgré son ton capable et son air hypocrite,
Je ne fus point tenté de croire à son mérite;
Et je ne lui trouvai, pour le peindre en deux mots,
Qu'un froid enthousiasme imposant pour les sots.

CIDALISE.

Ce jugement fait tort à votre intelligence,
Et ce *Dortidius* fait honneur à la France;
Son nom chez les savans fut toujours en crédit,
Et je ne sais pourquoi tout le monde en médit.
Mais quittons ce propos. Ces rares avantages,
Dont je suis redevable au commerce des sages,
Je dois vous en parler, et leur en faire honneur.
Peut-être, après cela, leur tiendrez-vous rigueur;
N'importe, il faut du moins apprendre à les connaître.
J'avais des préjugés qui dégradaient mon être;
Vainement ma raison voulait s'en dégager,
L'habitude bientôt venait m'y replonger:
Les plus vaines terreurs me déclaraient la guerre;
Je croyais aux esprits, j'avais peur du tonnerre.
Je rougis devant vous de ces absurdités;
Mais on nous berce enfin de ces futilités;

Et leur impression n'en est que plus durable.
Notre éducation, frivole, méprisable,
Loin de nous éclairer sur le vrai ni le faux,
N'est que l'art dangereux de masquer nos défauts.
Mes yeux se sont ouverts, hélas! trop tard peut-être!
A ces hommes divins, je dois un nouvel être.
Le hasard présidait à mes attachemens;
J'étais aux petits soins avec tous mes parens,
Et les degrés entr'eux réglaient les préférences:
Cet ordre s'étendait jusqu'à mes connaissances.
J'avais tous ces travers, beaucoup d'autres encor:
Enfin mes sentimens ont pris un autre essor.
Mon esprit, épuré par la philosophie,
Vit l'univers en grand, l'adopta pour patrie;
Et mettant à profit ma sensibilité,
Je ne m'attendris plus que sur l'humanité.

DAMIS.

Je ne sais, mais enfin dussé-je vous déplaire,
Ce mot d'*humanité* ne m'en impose guère;
Et par tant de fripons je l'entends répéter,
Que je les crois d'accord pour le faire adopter.
Ils ont quelque intérêt à le mettre à la mode.
C'est un voile à-la-fois honorable et commode,
Qui de leurs sentimens masque la nullité,
Et prête un beau dehors à leur aridité.

J'ai peu vu de ces gens qui le prônent sans cesse,
Pour les infortunés avoir plus de tendresse,
Se montrer, au besoin, des amis plus fervens,
Etre plus généreux, ou plus compatissans,
Attacher aux bienfaits un peu moins d'importance,
Pour les défauts d'autrui marquer plus d'indulgence,
Consoler le mérite, en chercher les moyens,
Devenir en un mot, de meilleurs citoyens;
Et, pour en parler vrai, ma foi, je les soupçonne
D'aimer le genre humain, mais pour n'aimer personne.

CIDALISE.

Vous en voulez beaucoup à cette humanité.

DAMIS.

On en abuse trop, et j'en suis révolté.
C'est pour le cœur de l'homme un sentiment trop vaste;
Et j'ai vu quelquefois, par un plaisant contraste
De ce système outré les plus chauds partisans,
Chérir tout l'univers, excepté leurs enfans.

CIDALISE.

En vérité, Monsieur, les sages sont à plaindre,
Et vous êtes pour eux un adversaire à craindre.
Le siècle et la patrie ont beau s'en applaudir,
Sur le bien qu'ils ont fait il vaut mieux s'étourdir,
Et servir d'interprète et d'organe à l'envie.

DAMIS.

Eh ! quel bien a produit cette philosophie ?
Je ne découvre pas ces succès éclatans.
Je vois autour de moi de petits importans,
Qui, pour avoir un ton, enrôlés dans la secte,
Pensent avoir perdu leur qualité d'insecte ;
Se croyant une cour et des admirateurs,
Pour le malheur des arts, devenus protecteurs ;
Ne se réveillant pas aux traits de la satire,
Et ne devinant rien à ces eclats de rire
Dont en tous lieux pourtant on les voit poursuivis ;
Préférant à l'honneur de servir leur pays,
L'état de colporteurs de la philosophie :
Sont-ce-là les succès dont on se glorifie ?

CIDALISE.

J'admire vos raisons, elles sont d'un grand poids ;
Et vous me citez là des exemples de choix,
Bien dignes en effet d'appuyer votre cause.
Mais un abus jamais prouva-t-il quelque chose ?
Faudrait-il renoncer pour quelques importuns ?...

DAMIS.

Madame, ces abus deviennent trop communs.
J'en prévois pour les mœurs d'étranges catastrophes,
Et je suis alarmé de tant de philosophes.

CIDALISE.

Restez, Monsieur, restez dans votre opinion.
Il n'est point de remède à la prévention;
A penser autrement vous auriez du scrupule:
Eh! que peut la raison sur un esprit crédule?

DAMIS.

On croit avoir tout dit, Madame, avec ce mot;
Crédule est devenu l'équivalent de *sot.*
Aux yeux de bien des gens du moins la chose est claire.
Pour moi, que ces gens-là ne persuadent guère,
Et que leur ton railleur n'épouvanta jamais,
J'ai mon avis, Madame; et si je leur déplais,
J'en gémis, mais sur eux. Je crois ce qu'il faut croire;
J'ose le déclarer, je le dois, j'en fais gloire.
Ces Messieurs peuvent rire, et sans m'humilier:
Il faut bien leur laisser le droit de s'égayer:
Mais, moi, j'ose à mon tour les trouver ridicules,
Et souvent la bêtise a fait des incrédules (1).

CIDALISE.

Voilà parler en sage, et je vous applaudis;
C'est très-bien fait à vous que d'avoir un avis.

(1) L'incrédulité est quelquefois le vice d'un sot.
Pensées Philosophiques, parag. xxxij.

Mais,

Mais, sans nous égarer dans ces hautes matières,
Je sais ce que je dois aux talens, aux lumières
De ces hommes de bien que vous persécutez.

DAMIS.

Ils vous ont donc appris de grandes vérités?
Je ne le croyais pas. Ils ont l'art de détruire,
Mais ils n'élèvent rien, et ce n'est pas instruire.
Quel fruit attendez-vous de leurs vains argumens?
Je n'en prévois que trop les effets affligeans.
Vous irez, sur leurs pas, de sophisme en sophisme,
Vous perdre dans la nuit d'un triste pyrrhonisme.
Ah! renoncez, Madame, à ces perturbateurs;
Ce sont eux que l'on doit nommer persécuteurs.
Abjurez une erreur qui vous est étrangère,
Et reprenez enfin votre vrai caractère.

CIDALISE.

Vous avez donc tout dit? J'admire le bon sens
Et la solidité de vos raisonnemens.
Dans un très-haut éclat votre mérite y brille:
Mais j'ai pris mon parti. Vous n'aurez point ma fille.
Adieu, Monsieur.

(Elle sort.)

DAMIS.

Ah! Ciel! je ne sais où j'en suis.

SCÈNE VI.

CRISPIN, DAMIS.

CRISPIN.

Eh bien, cette démarche a-t-elle eu d'heureux fruits?
Epousons-nous, Monsieur? Cidalise, sans doute...

DAMIS.

Je viens de lui parler, Crispin: mais qu'il m'en coûte!
Il me faut renoncer à cet hymen.

CRISPIN.

Comment?

DAMIS.

Je suis congédié.

CRISPIN.

Quoi! là... formellement?

DAMIS.

Oui, très-formellement, Crispin.

CRISPIN.

Nous savons plaire,
Monsieur, et nous serions éconduits par Valère!
N'est-il point de remède?

DAMIS.

Oh! je n'en vois aucun.

CRISPIN.

Bon! vous n'y pensez pas: moi, j'en vois cent pour un.
Il faut tout simplement enlever Rosalie:
C'est le plus court.

DAMIS.

Crispin, quel excès de folie!
Crois-tu qu'elle y consente, et la connais-tu bien,
Pour me parler ainsi?

CRISPIN.

Je goûtais ce moyen;
Mais puisqu'il vous déplaît, il faut dans cette affaire,
Recourir au plus sûr. J'irais trouver Valère,
Et je voudrais, morbleu! lui parler sur un ton
A lui faire, ce soir, déserter la maison.

DAMIS.

Ce serait en effet le parti le plus sage:
Mais Cidalise ...

CRISPIN.

Eh bien?

DAMIS.

N'y verra qu'un outrage;
Et c'est précisement le moyen de l'aigrir,
Le secret de me perdre, à n'en plus revenir.

CRISPIN.

Allons, c'est donc à moi, par une heureuse audace,
D'éclairer Cidalise, et de donner la chasse
A tous ces discoureurs qui lui gâtent l'esprit.
Auprès d'elle, à mon tour, j'aurai quelque crédit;
Et pour peu que Marton seconde l'entreprise,
A la raison bientôt vous la verrez soumise.

DAMIS, *avec joie d'abord.*

Ah! Crispin... Mais comment s'en reposer sur toi?

CRISPIN, *avec emphase.*

Je veux qu'elle balance entre Valère et moi.
Vous ne connaissez pas encor tout mon mérite;
Vous voyez le Strabon d'un nouveau Démocrite.

DAMIS.

Toi?

CRISPIN.

Moi-même, Monsieur; j'ai fait plus d'un métier;
Un sage à ses travaux daigna m'associer;

Et quelque jour mon nom eût été sur la liste,
Du moins il m'en flattait quand j'étais son copiste.

DAMIS.

Comment?

CRISPIN.

J'avais dejà quelques admirateurs.
Ah! qu'il m'a fait de tort, en fuyant les honneurs;
Pour vivre dans les bois! je lui dois la justice
Qu'il était singulier, mais exempt d'artifice.
Inquiet, ombrageux, plein d'inégalités,
Assemblage étonnant de contrariétés,
Incrédule, dévot, misanthrope, cynique,
C'était peut-être un fou, mais d'une espèce unique.

DAMIS.

Ah! puis-je t'écouter dans le trouble où je suis?

SCÈNE VII.

MARTON, DAMIS, CRISPIN.

MARTON.

ALLONS, Monsieur, il faut éclaircir ces ennuis;
Vîte, de la gaîté.

DAMIS.

Comment! que veux-tu dire?

MARTON.

Il faut d'abord, Monsieur, commencer par en rire.

CRISPIN.

Oui, rions, c'est bien dit.

DAMIS.

Je suis au désespoir!

MARTON.

Bon! vous n'y pensez pas, vous voyez trop en noir;
Consolez-vous.

DAMIS.

Eh quoi! Marton, quand tout m'afflige,
Quand son aveuglement...

MARTON.

Consolez-vous, vous dis-je.

DAMIS.

Qu'est-il donc arrivé?

MARTON.

Rendez grace au destin
Par qui tout charlatan se démasque à la fin.
Venez, vous allez voir qu'à force de manège,
Un trompeur est souvent pris dans son propre piége.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAMIS, MARTON, CRISPIN.

DAMIS.

Je ne peux revenir encor de ma surprise!
C'est donc ainsi, Marton, qu'ils trompaient Cidalise?

MARTON.

J'espère qu'à la fin elle entendra raison.

DAMIS.

Oh! je n'en doute plus, ce billet est trop bon!
Que ne te dois-je pas pour cette découverte?

MARTON.

L'heureux hasard, Monsieur, que cette porte ouverte!
Ma foi, je le guettais, et depuis fort long-tems;
J'avais toujours bien dit qu'il était de leurs gens.
Je l'aurais affirmé.

CRISPIN.

C'est Frontin qu'il se nomme :
A ce nom-là d'abord j'aurais reconnu l'homme.

MARTON.

Mais qui se chargera de rendre cet écrit?

DAMIS.

Toi.

MARTON.

Moi? je me perdrais, Monsieur, dans son esprit.
Je n'oserai jamais.

DAMIS.

Marton . . .

MARTON.

A ma maîtresse
Un billet de ce style! oh! non : point de faiblesse;
Il m'en coûterait trop.

DAMIS.

Mais . . .

MARTON.

Propos superflus,
Je ne le ferai pas.

DAMIS.

Ni moi.

CRISPIN.

Ni moi non plus.

MARTON.

C'est que d'ailleurs il faut le rendre en leur présence,
Ou nous ne tenons rien.

DAMIS.

Certainement.

CRISPIN.

Silence.

Cidalise, je crois, ne m'a jamais vu?

MARTON.

Non.

CRISPIN.

Et je suis inconnu dans toute la maison?

MARTON.

Oui.

CRISPIN.

Je veux à la fois m'introduire et lui plaire.
Donnez-moi ce billet, je prends sur moi l'affaire.
Allez, Monsieur, allez, je saurai vous servir.

MARTON.

Mais vraiment, j'entrevois qu'il pourra réussir.

CRISPIN.

Je ne veux que Marton pour prix de mes services.
Que n'oserai-je pas sous de pareils auspices!

MARTON.

On vient, c'est l'assemblée; éloignez-vous tous deux.

DAMIS.

Je me fie à tes soins du succès de mes vœux.

MARTON,

Eh! vîte, éloignez-vous, de crainte de surprise.

SCÈNE II.

LES PHILOSOPHES, MARTON.

MARTON, *leur faisant une profonde révérence.*

Je vais vous annoncer, Messieurs, à Cidalise.

SCÈNE III.

LES PHILOSOPHES.

THÉOPHRASTE, à Valère.

Eh bien, le mariage est enfin décidé?

VALÈRE.

Oui, j'épouse ce soir; le notaire est mandé.

DORTIDIUS

Parbleu! j'en suis ravi.

THÉOPHRASTE.

Que je t'en félicite!

DORTIDIUS.

Ma foi, cette fortune est due à ton mérite.

THÉOPHRASTE.

Oui, malgré le dépit de tous les envieux.

DORTIDIUS

Dans le fond, tu pouvais espérer beaucoup mieux.

VALÈRE.

Messieurs.

DORTIDIUS.

Non, je le pense, et c'est sans flatterie.

VALÈRE.

Vous voulez...

DORTIDIUS.

Nous savons honorer ton génie.

VALÈRE.

Ah! tu me rends confus avec ces complimens.

DORTIDIUS.

Mais, c'est la vérité.

VALÈRE.

Si j'avais tes talens,
Si je réunissais tes qualités sublimes,
Ces éloges alors deviendraient légitimes.

THÉOPHRASTE.

Et la future enfin consent donc?

VALÈRE.

A regret;
Mais que me fait à moi son déplaisir secret?

THÉOPHRASTE.

Sans doute, avec le tems, tu la rendras docile.

DORTIDIUS.

Il faut que Rosalie ait le goût difficile.

VALÈRE.

Je ne sais quel rival me dispute son cœur :
Mais Cidalise, au fond, n'en a que plus d'ardeur.

DORTIDIUS, riant.

Cidalise... Conviens que la dupe est bien bonne.

VALÈRE.

Que mon hymen s'achève, et je te l'abandonne.
Je mourais, si l'affaire eût traîné plus long-tems,
Et jamais à ce point on n'excéda les gens.

DORTIDIUS.

Moi, ton hymen conclu, d'honneur, je me retire.

THÉOPHRASTE.

Ma foi, je quitte aussi : le moyen d'y suffire ?
(A Valère.)
Toi, du moins, tu pouvais, animé par l'espoir,
Te faire une raison, t'ennuyer par devoir,
Et l'amour ...

VALÈRE, riant.

Oui, l'amour! c'est bien ce qui me tente!

DORTIDIUS.

Il épouse, parbleu, dix mille écus de rente.

VALÈRE, à Théophraste.

Quoi donc! me trouves-tu le ton d'un amoureux?
Ce serait, à mon âge, un ridicule affreux.
On revient aujourd'hui de cette erreur commune,
Et l'on songe au plaisir, mais après la fortune.

THÉOPHRASTE.

Il a vraiment raison.

DORTIDIUS.

Je pense comme lui.

VALÈRE.

Aurais-je, sans cela, pu supporter l'ennui
Qui m'obsédait sans cesse auprès de cette folle?
Eût-elle été Vénus, j'aurais quitté l'idole.
Oh! je ne donne pas dans de pareils travers.

THÉOPHRASTE.

On devrait l'avertir de réformer ses airs:
Elle était autrefois moins difficile à vivre;
D'où vient qu'elle a changé?

VALÈRE.

Mais c'est depuis son livre.

THÉOPHRASTE.

Quoi, sérieusement, le fait-elle imprimer?

VALÈRE.

Oui.

THÉOPHRASTE.

Si l'on n'y met ordre, il faudra l'enfermer.

DORTIDIUS.

Sais-tu bien qu'au besoin ce trait pourrait suffire,
Si tu pensais jamais à la faire interdire?

THÉOPHRASTE, à Valère.

Connais-tu son discours sur *les Devoirs des Rois?*

VALÈRE.

Ah! ne m'en parle pas, je l'ai relu vingt vingt fois:
Il fallait, à toute heure, essuyer cet orage.

DORTIDIUS, sérieusement.

Entre-nous, cependant, c'est son meilleur ouvrage.
Le crois-tu de sa main?

VALÈRE.

Bon! tu veux plaisanter.

DORTIDIUS, toujours sérieusement.

Non, d'honneur, il me plaît.

VALÈRE.

Et tu peux t'en vanter?

DORTIDIUS.

Je te dis qu'il est bien, mais très-bien.

VALÈRE.

Tu veux rire.

C'est une absurdité qui va jusqu'au délire.

DORTIDIUS.

Si j'en pensais ainsi, je le dirais très-bas.

VALÈRE.

Va, ton air sérieux ne m'en impose pas.

DORTIDIUS, fâché.

Enfin, Monsieur décide, et chacun doit se taire.

VALÈRE.

Mais, au ton que tu prends, je t'en croirais le père.

DORTIDIUS.

Eh bien! s'il était vrai?..

VALÈRE.

Ma foi, tant pis pour toi.

DORTIDIUS, *plus fâché.*

Mais, mon petit Monsieur.

VALÈRE.

Je suis de bonne foi.

DORTIDIUS.

Je pourrais en venir à des vérités dures.

VALÈRE.

Toujours, quand on a tort, on en vient aux injures.

DORTIDIUS.

Vous me poussez à bout!

VALÈRE.

Et j'en ris, qui plus est.

DORTIDIUS, *furieux.*

Ah! c'en est trop enfin.

THÉOPHASTE.

Eh! Messieurs, s'il vous plaît...

DORTIDIUS.

Plaisant original, pour me rompre en visière!

THÉOPHRASTE, *se mettant entre eux.*

Messieurs, n'imitons pas les pédans de Molière.
Permettez-moi tous deux de vous mettre d'accord.

VALÈRE.

Moi, j'ai raison.

THÉOPHRASTE, à Valère.

Sans doute.

DORTIDIUS.

Et moi, je n'ai pas tort.

THÉOPHRASTE, à Dortidius.

Vraiment, non. Mais enfin on pourrait vous entendre,
Et déja Cidalise aurait pu nous surprendre.

DORTIDIUS.

L'estime qui toujours devrait nous animer ...

THÉOPHRASTE.

Il n'est pas question, Messieurs, de s'estimer;
Nous nous connaissons tous: mais du moins la prudence
Veut que de l'amitié nous gardions l'apparence.
C'est par ces beaux dehors que nous en imposons,
Et nous sommes perdus, si nous nous divisons.
Il faut bien se passer certaines bagatelles.
Tenez, on vient à nous. Oubliez vos querelles.

SCÈNE IV.

CIDALISE, LES PHILOSOPHES.

CIDALISE, *un livre à la main.*

PARDON, si j'ai tardé, je m'occupais de vous;
Et ce sont là toujours mes momens les plus doux.
Asseyons-nous, Messieurs. Ah! vous voilà, Valère?
On vient de m'apporter le projet du notaire,
Vous en serez content.

VALÈRE.

Le plus cher de mes vœux,
Vous le savez, Madame, en formant ces beaux nœuds,
C'est d'affermir encor l'amitié qui nous lie.

CIDALISE.

Je vous dois le bonheur répandu sur ma vie,
Je m'acquitte envers vous. Mais, Messieurs, à l'instant
Vous parliez avec feu; quel sujet important
Pouvait vous diviser? J'ai cru, du moins, entendre
Que l'on se disputait.

VALÈRE, *avec un peu d'embarras.*

Il est vrai.

CIDALISE.

Puis-je apprendre
Sur quoi vous dissertiez avec tant d'intérêt?

VALÈRE.

Puisqu'il faut l'avouer! vous en étiez l'objet.

CIDALISE.

Moi?

VALÈRE.

Vous. Cette chaleur en est le témoignage.

CIDALISE.

Quoi donc?

VALÈRE.

Ah! je ne puis en dire davantage.
Je ne sais point louer en présence des gens.
Parlez, Messieurs, parlez.

THÉOPHRASTE.

Tu permets?

VALÈRE.

J'y consens.

THÉOPHRASTE.

Dans les siècles passés on cherchait un génie
Qu'on pût vous comparer. Je citais *Aspasie*,
Et Monsieur se fâchait de la comparaison.

VALÈRE.

Je la trouve choquante, et voici ma raison :
Aspasie autrefois put briller dans Athène ;
Mais la philosophie y fleurissait à peine.
Tous les peuples, frappés de son éclat nouveau,
Durent se prosterner autour de son berceau :
Tout fut surprise alors. Des talens ordinaires
Brillaient, à peu de frais, dans ces siècles vulgaires :
Mais de nos jours l'esprit a fait tant de progrès ;
Il est si difficile, après tant de succès,
De se mettre au niveau de ces hommes célèbres
Par qui la barbarie a vu fuir ses ténèbres,
Que je ne puis souffrir sans me mettre en courroux,
Que l'on balance encor entre *Aspasie* et vous.
(A Théophraste.)
Comparez donc les tems, et voyez où vous êtes.

THÉOPHRASTE.

Mais les comparaisons ne sont jamais parfaites.

VALÈRE.

Allons, vous aviez tort.

THÉOPHRASTE.

Je le sens, j'en rougis.

CIDALISE.

N'allez pas là-dessus demander mon avis ;
Je sais trop . . .

VALÈRE, avec un ton de vérité.

Nous savons que vous êtes sublime.

DORTIDIUS.

Ce sont nos sentimens; mais comme il les exprime!
Il sait tout embellir.

CIDALISE, vivement.

Ah! c'est la vérité.

VALÈRE, lui baisant la main.

Vous me pardonnez donc cette vivacité?

CIDALISE.

Je devrais le gronder, son esprit me désarme;
On ne peut y tenir, *et je suis sous le charme* (1).

DORTIDIUS.

Personne ne sait mieux se rendre intéressant.

VALÈRE, à Dortidius.

Je vois que le génie est toujours indulgent.

CIDALISE.

Monsieur Dortidius, dit-on quelques nouvelles?

(1) Voyez le *Fils Naturel*, pag. 168. » Je m'écriai presque sans le vouloir : *Il est sous le charme.* «

DORTIDIUS.

Je ne m'occupe point des Rois, de leurs querelles.
Que me fait le succès d'un siège ou d'un combat?
Je laisse à nos oisifs ces affaires d'état.
Je m'embarrasse peu du pays que j'habite ;
Le véritable sage est un cosmopolite.

CIDALISE.

On tient à la patrie, et c'est le seul lien ...

DORTIDIUS.

Fi donc! c'est se borner que d'être citoyen.
Loin de ces grands revers qui désolent le monde,
Le sage vit chez lui dans une paix profonde;
Il détourne les yeux de ces objets d'horreur :
Il est son seul monarque et son législateur.
Rien ne peut altérer le bonheur de son être :
C'est aux grands à calmer les troubles qu'ils font naître.

THÉOPHRASTE.

Il voit en philosophe, et c'est voir comme il faut.

CIDALISE.

On ne trouve jamais son esprit en défaut.

VALÈRE.

Madame, il a raison. L'esprit philosophique
Ne doit point déroger jusqu'à la politique.

Ces guerres, ces traités, tout ces riens importans,
S'enfoncent par degrés dans l'abyme des tems.
Tout cela disparaît au flambeau du génie;
Et si l'on peut parler sans fausse modestie,
Excepté vous et nous, je ne découvre rien
Qui puisse être l'objet d'un honnête entretien.

CIDALISE.

Oui, véritablement, ce sont là des misères.....

THÉOPHRASTE.

Qu'il faut abandonner à des esprits vulgaires.

CIDALISE.

Je n'appellerai pas de votre autorité.
A propos, parle-t-on de quelque nouveauté?

VALÈRE.

Nous n'en protégeons qu'une.

CIDALISE.

Un chef-d'œuvre, sans doute?

VALÈRE.

C'est une découverte, une nouvelle route,
Que l'un de nous, Madame, entreprend de tracer,
Un genre où le genie a de quoi s'exercer.

CIDALISE.

Une tragédie?

VALÈRE.

Oui, purement domestique (1),
Comme nous les voulons.

CIDALISE.

Je craindrais la critique:
Contre les nouveautés elle a toujours raison;
Et le public...

VALÈRE.

Vraiment, il décide en oison;
Nous savons bien cela: mais nous ferons la guerre.

CIDALISE.

Je ne sais, le vieux goût tient encore au parterre.

VALÈRE.

Nous risquons, il est vrai, sur-tout les premiers jours;
Mais nous ferons un bruit à rendre les gens sourds.
Nous avons des amis, qui, de loges en loges,
Vont crier au miracle, et forcer les éloges;
N'avons-nous pas d'ailleurs le succès des soupés?

CIDALISE.

Oui: je n'y songeais pas, et vous me détrompez.

---

(1) Voyez les entretiens à la suite du *Fils Naturel.*

VALÈRE.

Nous avons tant de gens qui pour nous se dévouent,
Tant de petits auteurs qui par orgueil nous louent,
Que je suis assuré qu'avec un peu d'encens,
Nous leur ferions à tous abjurer le bon sens.

THÉOPHRASTE, riant.

Ha, ha, ha, ha, ha, ha! c'est la vérité pure.

VALÈRE.

Mais non, sans plaisanter, j'en ferais la gageure.

CIDALISE.

Et ce chef-d'œuvre enfin l'attendrons-nous long-tems?

VALÈRE.

Nous sommes occupés de soins plus importans.

CIDALISE.

Quoi donc?

VALÈRE.

Certain auteur, dans une comédie,
Veut, dit-on, nous jouer.

CIDALISE.

L'entreprise est hardie.

DORTIDIUS, avec feu.

Nous jouer! mais vraiment, c'est un crime d'état.
Nous jouer!

VALÈRE.

Nous saurons parer cet attentat.

CIDALISE.

Ah! le public entier ...

DORTIDIUS.

Nous pourrions nous méprendre;
Nous l'avons mal mené : s'il allait nous le rendre?

CIDALISE.

Les magistrats en corps élèveraient la voix.

THÉOPHRASTE.

Nous nous sommes brouillés avec ces gens de loix.

CIDALISE.

Mais la cour?...

VALÈRE.

Ne prendra jamais notre querelle:
Nous en avons agi lestement avec elle.

DORTIDIUS.

Vous verrez qu'il faudra dire un mot à l'auteur.

THÉOPHRASTE.

Oui; du moins, on pourrait essayer s'il a peur.

VALÈRE.

Le pis-aller, Messieurs, c'est d'attendre l'orage.
Jusque-là, diffamons et l'auteur et l'ouvrage;
Armons la main des sots pour nous venger de lui:
Portons des coups plus sûrs, en nous servant d'autrui.
Ne peut-on pas gagner des acteurs, des actrices?
Nous aurons un parti jusques dans les coulisses.
Il faut de la cabale exciter les rumeurs,
Nous montrer, même en loge, aux yeux des spectateurs.
Je connais le public, nous n'avons qu'à paraître:
Il nous craint.

CIDALISE.

C'est bien dit: qui le brave est son maître.
Mais notre Colporteur tarde bien à venir.
Il devrait être ici; qui peut le retenir?

DORTIDIUS.

Peut-être est-il là-bas.

CIDALISE.

C'est ce que je soupçonne.
Holà! quelqu'un.

SCÈNE V.

UN LAQUAIS, CIDALISE, LES PHILOSOPHES.

UN LAQUAIS.

Madame?

CIDALISE.

Il n'est venu personne
Pour des livres?

LE LAQUAIS.

Personne.

CIDALISE, *avec un mouvement d'inquiétude.*

Un ordre clandestin
L'aurait-il fait saisir? ... Appelez Valentin.

LE LAQUAIS.

Madame, il est fort mal, et l'on craint pour sa vie.

DORTIDIUS.

Tant mieux! c'est un sujet pour notre anatomie.

CIDALISE.

Mais est-il donc si mal?

LE LAQUAIS.

Il est désespéré,
Madame, et je le tiens pour un homme enterré.

DORTIDIUS.

Le pauvre Valentin! c'est un garçon que j'aime,
Et qu'il me tarde bien de disséquer moi-même.
(A Cidalise.)
Mais vous deviez, je crois, commencer votre cours,
Madame : cependant vous différez toujours.

CIDALISE.

Ce projet, de ma part, n'était qu'un pur caprice...

LE LAQUAIS.

Voici le Colporteur.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

M. PROPICE, CIDALISE, LES PHILOSOPHES.

CIDALISE.

Entrez, Monsieur Propice.
Avez-vous du nouveau?

M. PROPICE.

Je ne cours pas après,
Madame. Avez-vous lu les *Bijoux indiscrets?*
C'est une gaillardise assez philosophique,
Du moins à ce qu'on dit.

CIDALISE.

L'idée en est comique,
Mais cela n'est plus neuf.

M. PROPICE.

Cela se vend toujours.

CIDALISE.

Passons.

M. PROPICE.

Connaissez-vous la *Lettre sur les Sourds?*

CIDALISE.

L'auteur m'en fit présent.

DORTIDIUS.

Tout son mérite y brille.

M. PROPICE.

Vous ne voudriez pas du *Père de Famille* (1)?
Cela n'est pas trop bon.

---

(1) Diderot, auteur des *Bijoux indiscrets*, roman très-obscène, de la *Lettre sur les Sourds*, de *l'Interprétation de la Nature*, et de

DORTIDIUS, ironiquement.

Vous vous y connaissez!

M. PROPICE.

Mais le public le dit, et je l'en crois assez.

DORTIDIUS, d'un air de satisfaction.

Sa fortune, au théâtre, est pourtant très-honnête.

M. PROPICE.

On applaudit l'acteur, en sifflant le poète.

CIDALISE, avec un mouvement d'impatience.

Passons, Monsieur Propice; est-ce tout?

M. PROPICE.

Vraiment, non.

L'Interprétation de la Nature.

CIDALISE.

Bon!

C'est un livre excellent!

---

plusieurs autres ouvrages d'une métaphysique souvent inintelligible, voulut joindre à la réputation de philosophe celle d'écrivain dramatique. Il fit représenter le *Fils Naturel*, qui ne fut point achevé, et le *Père de Famille*, qui s'est conservé au théâtre, graces au talent de l'acteur chargé du rôle de *Saint-Albin*. Ces deux comédies, écrites en prose ampoulée, ont servi de modèles à tous ces drames lugubres qui ont si long-tems affligé la scène.

DORTIDIUS.

Sublime!

THÉOPHRASTE.

Nécessaire!

CIDALISE.

Je le garde; quelqu'un m'a pris mon exemplaire.

M. PROPICE.

Ceci, c'est le *Discours sur l'inégalité* (1).

CIDALISE, prenant ce livre avec enthousiasme.

Ah! je vais le relire avec avidité.
Quel est cet autre écrit... là... que je vois en tête?

(1) Voici ce que M. de Voltaire écrivait à l'auteur de cet étrange discour : » J'ai reçu, monsieur, votre nouveau livre contre « le genre humain. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir « nous rendre bêtes. Il prend envie de marcher à quatre pattes « quand on lit votre ouvrage : cependant, comme il y a plus de « soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement « qu'il m'est impossible de la reprendre. »

N. B. que ces paradoxes si bizarres, si avilissans pour la raison, s'appelaient alors et s'appellent peut-être encore de la philosophie. Il est donc vrai, comme le reconnaissait Bayle lui-même, que l'abus du raisonnement conduit au délire. Le but moral de la pièce était de le prouver; mais la comédie n'admettant pas de meilleur argument que le ridicule, la situation neuve et hardie du Crispin marchant à quatre pattes produisit sur le théâtre de Paris l'effet qu'elle eût produit sur celui d'Athènes; et véritablement la scène française a peu d'exemples d'une situation aussi fortement comique.

M. PROPICE.

Madame, ce n'est rien; c'est le *Petit-Prophète* (1).

CIDALISE.

Ah! ah! je m'en souviens; il est très-amusant.

M. PROPICE.

Oui, c'est un badinage infiniment plaisant.
N'attendez-vous plus rien de mon petit service?

CIDALISE.

Non. Je retiens ceci. Bonjour, Monsieur Propice.

---

(1) Brochure aujourd'hui oubliée, mais alors célèbre par les circonstances. A l'époque singulière de l'alliance de nos philosophes avec un parti de bouffons contre la musique française, cette brochure fut un de leurs manifestes.

Cette scène, la seule qui exigeait des notes, et la seule qui appartienne au genre du vaudeville, fut très-applaudie dans la nouveauté : mais la pièce n'ayant été remise au théâtre que plus de vingt ans après sa première représentation, l'auteur crut devoir supprimer cette même scène, devenue trop étrangère à la plupart des spectateurs.

SCÈNE VII.

CIDALISE, LES PHILOSOPHES.

CIDALISE.

AH! je relirai donc mon livre favori!

VALÈRE.

Quoi! l'*Inégalité?* C'est bien le mien aussi.

THÉOPHRASTE.

Ce livre est un trésor; il réduit tous les hommes
Au rang des animaux, et c'est ce que nous sommes.
L'homme s'est fait esclave en se donnant des lois;
Et tout n'irait que mieux, s'il vivait dans les bois.

CIDALISE.

Pour moi, je goûterais une volupté pure
A nous voir tous rentrer dans l'état de nature.

THÉOPHRASTE.

Les esprits dans l'erreur sont encor trop plongés,
Et l'on est retenu par tant de préjugés!
Il est tant de savans qui n'en ont pas l'étoffe!...

CIDALISE.

Mais que nous veut Marton?

SCÈNE VIII.

MARTON, CIDALISE, LES PHILOSOPHES.

MARTON.

MADAME, un philosophe
Demande à vous parler.

CIDALISE.

Il se nomme?

MARTON.

Crispin.

CIDALISE,

Le nom est singulier.

DORTIDIUS.

Oui, parbleu!

CIDALISE.

Mais enfin,
Les noms ne prouvent rien. Ah Ciel! quelle surprise!

101995

SCÈNE IX.

CRISPIN, CIDALISE, LES PHILOSOPHES, MARTON.

CRISPIN, *marchant à quatre pattes.*

MADAME, elle n'a rien dont je me formalise.
Je ne me règle plus sur les opinions,
Et c'est là l'heureux fruit de mes réflexions.
Pour la philosophie un goût à qui tout cède,
M'a fait choisir exprès l'état de quadrupède;
Sur ces quatre piliers mon corps se soutient mieux,
Et je vois moins de sots qui me blessent les yeux.

CIDALISE, *à Valère.*

Il est original du moins dans son système.

VALÈRE.

Mais il est fort plaisant.

MARTON.

Moi, je sens que je l'aime.

CRISPIN.

En nous civilisant, nous avons tout perdu,
La santé, le bonheur, et même la vertu.

Je me renferme donc dans la vie animale;
Vous voyez ma cuisine, elle est simple et frugale (1).
On ne peut, il est vrai, se contenter à moins :
Mais j'ai su m'enrichir en perdant des besoins.
Prévenu de l'accueil que vous faites aux sages,
Madame, je venais vous rendre mes hommages,
Inviter ces Messieurs, peut-être, à m'imiter;
Du moins, si mon exemple a de quoi les tenter.

CIDALISE.

Savez-vous qu'on démêle, à travers sa folie,
De l'esprit?

DORTIDIUS.

Mais beaucoup.

MARTON.

Je dirais du génie,
Et jamais philosophe à ce point ne m'a plu.

THÉOPHRASTE.

C'est ce qui nous manquait, un homme convaincu,
Qui, plein de son systême, et bravant la critique,
Sût à la théorie allier la pratique,

CIDALISE.

Dans le fond, ce serait un homme à respecter :
Mais par les préjugés on se sent arrêter.

(1) Il tire une laitue de sa poche.

CRISPIN.

Ma résolution peut vous sembler bizarre.

CIDALISE.

Vous nous offrez, Monsieur, un exemple bien rare,
Et votre empressement ne peut qu'être flatteur.
Vous êtes philosophe, et même à la rigueur.

CRISPIN.

Je me suis interdit de consulter les modes;
J'ai cru que des habits devaient être commodes,
Et rien de plus. Encor dans un climat bien chaud...

THÉOPHRASTE.

On juge ici, Monsieur, l'homme par ce qu'il vaut,
Et non par les habits.

CRISPIN.

C'est penser en vrai sage.

CIDALISE.

Mais qui peut nous venir?

SCÈNE X.

M. CARONDAS, CIDALISE, LES PHILOSOPHES, CRISPIN, MARTON.

M. CARONDAS, fixant beaucoup Crispin, et marquant de l'embarras.

J'AI rempli mon message,
Madame...et le notaire... arrive en un moment.

CIDALISE.

Qu'avez-vous?

M. CARONDAS, montrant Crispin qui se cache un peu derrière Cidalise.

Quel est donc cet animal plaisant?

CIDALISE.

C'est un grand philosophe ; il sera de la fête.

CRISPIN.

En vérité... Madame...

M. CARONDAS, à Valère.

Ah! la maudite bête!
Nous sommes découverts.

VALÈRE.

Eh! comment?

M. CARONDAS.

C'est Crispin,
Le valet de Damis

CRISPIN, se relevant.

Eh! oui, Monsieur Frontin;
Parlez haut : oui, c'est lui.

CIDALISE.

Quel est donc ce mystère?

CRISPIN, en montrant Valère a Cidalise.

Le valet de Monsieur est votre secrétaire;
Et je me suis servi de ce déguisement
Pour remettre en vos mains un billet important,
(Montrant M. Carondas.)
Surpris chez ce fripon.

CIDALISE, ouvrant le billet.

Je connais l'écriture;
(A Valère.)
C'est la vôtre, Monsieur.

CRISPIN.

Lisez, je vous conjure.

VALÈRE, aux Philosophes.

Ah! nous sommes perdus!

CIDALISE lit haut, mais d'une voix altérée, et qui s'affaiblit peu-à-peu.

» Je te renvoie, mon cher Frontin, ce Recueil
» d'impertinences que Cidalise appelle son livre.
» Continue de flatter cette folle, à qui ton nom
» savant en impose. Théophraste et Dortidius
» viennent de me communiquer un projet excel-
» lent, qui achèvera de lui tourner la tête, et pour
» lequel tu nous seras nécessaire. Ses ridicules,
» ses travers, ses ... «

CRISPIN.

Elle baisse la voix,
Et n'ira pas plus loin, à ce que je prévois.

M. CARONDAS.

Ah! traître de Crispin!

DORTIDIUS, à Valère.

L'aventure est fâcheuse,
Mais nous y sommes faits.

VALÈRE, bas.

Quelle disgrace affreuse!
Que lui dire? Sortons.

CIDALISE.

Lisez, Monsieur, lisez,
Et justifiez-vous après, si vous l'osez.
De vos séductions j'étais donc la victime!
Et mes yeux sont ouverts sur le bord de l'abyme!
Que vous avais-je fait pour me traiter ainsi?
Allez, et de vos jours ne paraissez ici.
Votre confusion suffit à ma vengeance,
Ingrats! les lois peut-être auront moins d'indulgence;
C'est le dernier espoir de mon cœur outragé.
Partez.

VALÈRE, *furieux.*

Ah! malheureux!

M. CARONDAS.

Voilà notre congé.

(*Ils sortent.*)

CIDALISE.

Les cruels! à quel point ils m'avaient prévenue!

SCÈNE XI et dernière.

DAMIS, ROSALIE, CIDALISE, MARTON, CRISPIN.

CIDALISE.

Venez, Damis, venez ; je sens que votre vue
Me rappelle l'excès de mon aveuglement.

DAMIS.

Les voilà démasqués ; l'erreur n'a qu'un moment.
Ils sont assez punis de n'être plus à craindre,
Et ce n'est plus à vous, Madame, de vous plaindre.

CIDALISE.

A ces hommes pervers j'avais sacrifié
Les devoirs les plus saints, et même l'amitié :
Vous êtes bien vengé. Ma chère Rosalie,
Je reconnais mes torts ; que ton cœur les oublie :
Je les répare tous, en te donnant Damis.

DAMIS.

Vous trouverez en moi les sentimens d'un fils.

ROSALIE.

Tout mes vœux sont remplis : le ciel me rend ma mère.

CRISPIN.

Moi, j'épouse Marton, pour terminer l'affaire.

MARTON, au Public.

Des sages de nos jours nous distinguons les traits :
Nous démasquons les faux, et respectons les vrais.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

LE SATIRIQUE

OU

L'HOMME DANGEREUX,

COMÉDIE.

AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT.

L'AUTEUR n'avait confié le secret de cette Comédie qu'à M. le Maréchal de Richelieu, qui voulut bien la faire passer aux comédiens, comme un ouvrage qu'on lui avait adressé de Bordeaux.

Sa comédie des *Philosophes* ayant soulevé contre lui tous les charlatans de Philosophie, et son poëme de la *Dunciade* n'ayant pas excité moins d'animosité parmi les écrivains médiocres, qui avaient eu la mal-adresse de prendre parti dans cette querelle, il avait conçu le projet singulier de faire servir à sa vengeance cette animosité même.

On avait osé le peindre dans une foule de libelles comme un homme très-noir; ce fut d'après cette idée injurieuse qu'il traça le principal caractère de sa comédie. Il eut soin de faire répandre ensuite, que cette

pièce était une satire violente contre lui, et d'en paraître vivement affecté. A cette nouvelle, la joie de ces messieurs fut inexprimable. Tous portaient d'avance l'ouvrage aux nues, et se félicitaient de sa représentation prochaine. On imagine aisément quelle eût été leur confusion, lorsque l'auteur se serait fait connoître: ce moment allait devenir, pour le public, l'époque d'une comédie plus piquante que la pièce même.

Malheureusement un comédien crut reconnaître, aux répétitions, le style et la manière de l'auteur. Ce comédien divulgua ses soupçons, et le secret, jusqu'alors si bien gardé, se trouva compromis. Effrayés du danger qu'ils avaient couru, et du ridicule qui les menaçait, les ennemis se réunirent, et la piece eut le sort du *Tartuffe*; elle fut arrêtée le jour même où elle devait être représentée.

L'Auteur perdit sans doute un des plus beaux momens de sa vie : mais (ce qui

peut-être n'affligea pas moins ses ennemis), douze ans après, cette même pièce fut jouée sans aucun obstacle, et quoiqu'elle n'eût plus ce mérite de circonstances, qui en aurait rendu la représentation si piquante, la réussite n'en fut pas moins complète.

ACTEURS.

ORONTE.

JULIE, Pupille d'Oronte,

VALÈRE.

DORANTE.

MARTON.

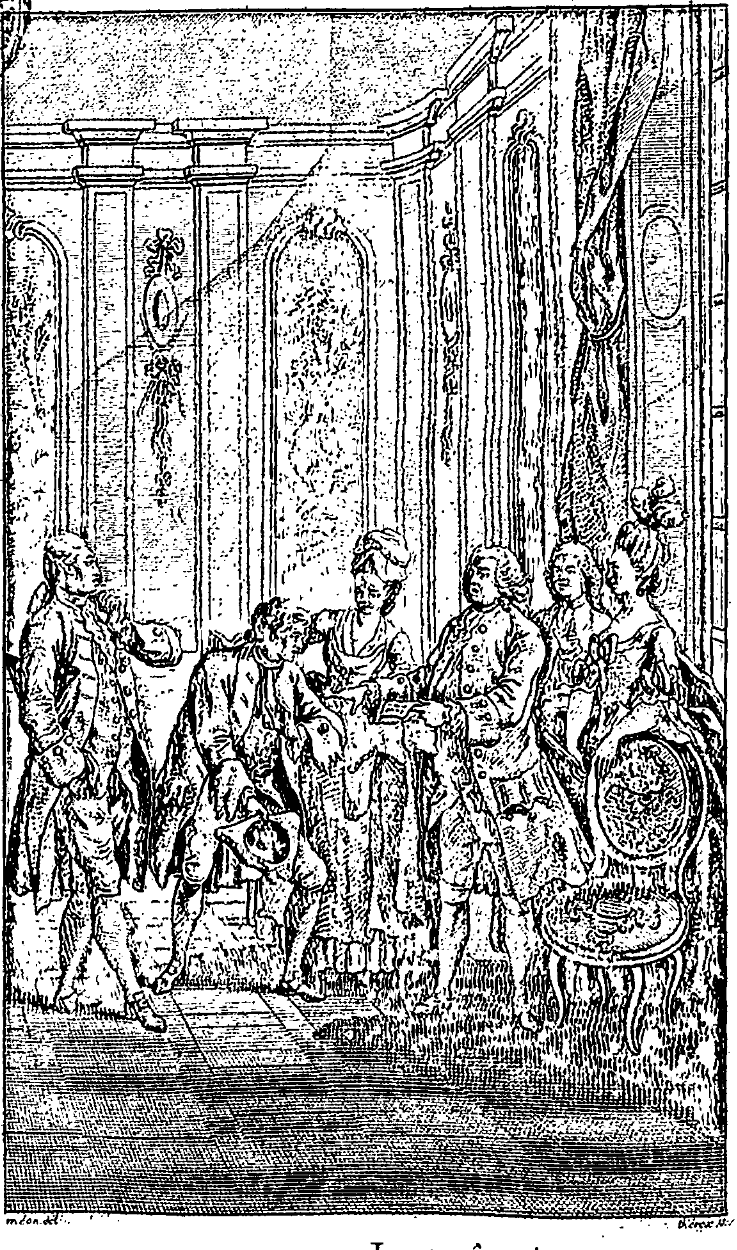
PASQUIN.

M. PAMPHLET.

UN LAQUAIS D'ORONTE.

La Scène est à Paris.

L'HOMME DANGEREUX.



Le traître !
Et jusqu'à ce moment j'ai pu le méconnaître !

LE SATIRIQUE
OU
L'HOMME DANGEREUX,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

VALÈRE, *seul, écrivant.*

L'HEUREUX talent, morbleu! que celui de médire!
Le trait est excellent, je veux qu'il en expire.
Qui peut se refuser aux charmes d'un bon-mot,
Au plaisir d'affliger l'amour-propre d'un sot?
(*Il écrit.*)
Vous apprendrez enfin, mon cher monsieur Oronte,
A distinguer les gens. Vous connaîtrez la honte.
Séduit par votre accueil, je croyais entrevoir
Que sur vous le mérite avait quelque pouvoir,

Que vous saviez sentir, honorer le génie :
Et dans le même instant votre aveugle manie
Accueillait à mes yeux tous ces froids beaux-esprits,
Rebuts de la province, oracles de Paris;
Tout cet obscur fatras d'écrits économiques,
De la France aujourd'hui fléaux épidémiques!
Parbleu, mon cher ami, l'on vous chansonnera.
Vous prodiguez l'éloge, et l'on vous sifflera.

(*Il écrit, et après un moment de silence.*)

Mais n'est-ce point trahir mes projets sur Julie?
Elle est, à mon égard, prévenante, polie,
Et même à mes propos souvent elle sourit.
Peut-être n'ai-je fait qu'amuser son esprit.
Dorante plus heureux aurait-il su lui plaire?
Non. Raisonneur abstrait et philosophe austère,
Il a dû l'excéder de son triste entretien.
Que m'importe après tout? ceci me venge bien.

(*Il écrit.*)

Je ne sentis jamais la verve qui m'inspire.
Rien n'éveille l'esprit autant que la satire.
Mais c'est Oronte, ô ciel! s'il m'avait entendu!
Renfermons cét écrit.

SCÈNE II.

ORONTE, VALÈRE.

VALÈRE.

Vous m'avez prévenu.
J'allais chez vous, Monsieur.

ORONTE.

Excuse-moi, Valère,
De t'avoir dérangé; parle-moi sans mystère,
Tu composais?

VALÈRE.

Moi? non.

ORONTE.

Tu m'en fais un secret:
Mais j'ai vu ce papier.

VALÈRE.

C'est un simple projet,
Une misère.

ORONTE.

Quoi? chanson, épithalame?

VALÈRE, avec dédain.

Ah!

ORONTE.

Ne serait-ce pas plutôt quelque épigramme?
On t'accuse, entre nous, d'avoir l'esprit malin,
Et de gloser parfois aux dépens du prochain.

VALÈRE.

Prêteriez-vous l'oreille à cette calomnie?
Sur quelques écrivains, dépourvus de génie,
J'ai pu, dans ma jeunesse, et maltraité par eux,
Décocher quelques traits d'un ridicule heureux:
Mais tous ces jeux d'esprit n'ont rien de condamnable.
Dès qu'un auteur ennuie, il est assez coupable
Pour qu'on puisse, en riant, lui faire son procès.

ORONTE.

Il vaudrait encor mieux laisser un sot en paix.

VALÈRE.

C'est bien dit: mais souvent l'exemple nous égare.
Boileau...

ORONTE.

Boileau, sans doute, eut un talent très-rare,
On le sait: mais pourtant, par un fâcheux destin,
A son triste enjoûment il fallait un Cotin.

Eh! que m'importe à moi Magnon et la Morlière (1).
Et tant de plats auteurs qu'il a mis en lumière?
Je l'en estime moins; et c'est un triste lot
De ne pouvoir briller qu'à la faveur d'un sot.

VALÈRE.

Vous auriez intérêt d'être un peu moins sévère
Sur la plaisanterie agréable et légère.
Il ne tiendrait qu'à vous de passer pour méchant.

ORONTE.

Moi?

VALÈRE.

Vous. Je vous connais pour un cœur excellent:
Mais vous savez railler autant qu'homme de France,
Je vous en avertis.

ORONTE.

Tu te moques, je pense.

VALÈRE.

Non. Ce que vous disiez à l'instant sur Boileau,
Est un trait, par exemple, impayable et nouveau.
Je voudrais l'avoir dit.

---

(1) Allusion à ces vers de Boileau :

On ne lit guères plus Rampale et Ménardière,
Que Magnon, du Souhait, Corbin et la Morlière.
Art Poét. Chant IV.

ORONTE.

Ce n'est point par critique.

VALÈRE.

Je le crois: mais le trait est plein de sel attique.
Oh! parbleu, vous avez l'épigramme à la main!

ORONTE.

Je ne m'en doutais pas.

VALÈRE.

Tenez, un mot divin
Qui vous est, une fois, échappé sur Dorante,
Le perça jusqu'au vif.

ORONTE.

La chose est bien plaisante!
Je ne m'en souviens point.

VALÈRE.

Oh! j'y pris garde, moi.
Aussi, depuis ce tems, sans trop savoir pourquoi,
Il m'attaque toujours à propos de satire;
Vous l'avez vu fronder le talent de médire:
Eh bien, tout cela n'est que pour tirer sur vous.

ORONTE.

Comment donc?

VALÈRE.

Il vous craint; et même il est jaloux
Du ton vif et léger, du sel, des traits de flammes
Dont vous assaisonnez toutes vos épigrammes.

ORONTE.

C'est donc sans nul dessein.

VALÈRE.

Voilà le vrai talent.
Il s'ignore lui-même, et n'est que plus saillant.
C'est un instinct qui porte à la plaisanterie,
Et qui n'offense en rien la bonté. Je parie
Que vous étiez bien loin de soupçonner en vous
Ce singulier rapport qui se trouve entre nous.

ORONTE.

J'aurais pu l'ignorer, ma foi, toute ma vie.
Cependant... quand je pense à cette sympathie,
Qui me parle pour toi, je croirais en effet
Que nous nous ressemblons quelque peu.

VALÈRE.

Trait pour trait.

ORONTE.

A propos, nous parlions à l'instant de Dorante.
Que penses-tu de lui?

VALÈRE.

Moi!... je sais qn'on le vante.
Je le connais fort peu.

ORONTE.

Parle-moi franchement.

VALÈRE.

Eh! mais, par quel motif?

ORONTE.

Il est très-important.
Tu connais ma pupille. Elle est sage, elle est belle.
Son père, en expirant, plein d'alarmes pour elle,
Me confia son sort que je veux rendre heureux.
Je pense que Dorante en est fort amoureux,
Et je voudrais connaître à fond son caractère.

VALÈRE.

Avez-vous fort à cœur de finir cette affaire?

ORONTE.

Oui. J'aime assez Dorante; et s'il ne déplait point,
Ce serait un parti sortable de tout point.
Il annonce des mœurs, de l'esprit, de l'usage.
Qu'en penses-tu?

VALÈRE.

Moi? rien. S'il a votre suffrage,
Tout est dit.

ORONTE.

Non, je veux en savoir ton avis.

VALÈRE.

Il est fort en faveur chez certains beaux-esprits:
Mais...

ORONTE.

Quoi! mais?

VALÈRE.

Entre-nous, j'ai peu de confiance
En ces beaux-esprits là.

ORONTE.

Comment?

VALÈRE.

Leur suffisance,
Leur ton m'a révolté. Sous des dehors flatteurs,
Ils semblent occupés à corriger les mœurs.
Leur masque est imposant: mais moi, je me défie
De ce zèle affecté pour la philosophie.

ORONTE.

Dorante est philosophe?

VALÈRE.

Il s'en donne le nom,

Comme tous ces Messieurs, qui, fiers de leur raison
Se croyant appelés à réformer la terre,
A tous les préjugés ont déclaré la guerre.
Petits pédans obscurs, qui pensent à-la-fois
Eclairer l'univers et régenter les rois;
Fanatiques d'orgueil, dont la folle manie
Est de se croire un droit exclusif au génie;
Flatteurs en affichant le mépris des grandeurs;
De tout ce qu'on révère audacieux frondeurs;
Pleins de crédulité pour des faits ridicules,
Et sur tout autre objet sottement incrédules;
Pensant que rien n'échappe à leurs yeux pénétrans,
Prêchant la tolérance, et très-intolérans;
Qui, sur un tribunal érigé par eux-mêmes,
Jugent tous les talens en arbitres suprêmes;
De quiconque les flatte orgueilleux protecteurs,
De quiconque les brave ardens persécuteurs;
Enfin du monde entier s'arrogeant les hommages,
Pour avoir usurpé la qualité de sages.

ORONTE.

Tu ne me parais pas être de leurs amis?

VALÈRE.

Je conviens qu'en effet ils sont mes ennemis.

ORONTE.

Tu me vantais tantôt mon talent pour médire:

Mais je te reconnais pour mon maître en satire.
Oh! je n'irai jamais aussi loin que cela.

VALÈRE.

Je vous ai vu cent fois de cette force-là.
Votre intérêt pourtant est tout ce qui m'inspire.

ORONTE,

Je le crois. J'ai peu vu ces sages qu'on admire:
Je sais qu'on les a peints de fâcheuses couleurs;
Et, philosophe ou non, tout homme a ses erreurs.
Je suis loin, toutefois, d'approuver l'indécence
Où voudrait s'emporter une aveugle licence;
Et puisqu'enfin Dorante à tes yeux est suspect...

VALÈRE.

J'aurais, pour m'expliquer, été plus circonspect:
Mais j'aurais cru blesser l'amitié qui nous lie,
Et ce qu'on doit d'égards, d'intérêt à Julie.
J'ai consulté, sur-tout, ce dernier sentiment,
Et n'ai pu me permettre aucun déguisement.

ORONTE.

Mais, au tendre intérêt que ta bouche respire,
Ma pupille aurait donc pris sur toi quelque empire?

VALÈRE, *d'un ton doucereux et hypocrite.*

Pour la voir sans l'aimer, Julie a trop d'appas;
Je vous en fais l'aveu, non sans quelque embarras.

Peut-être, tout-à-l'heure, en parlant de Dorante,
N'ayant pas le sang-froid d'une ame indifférente,
Eprouvant, malgré moi, sans doute un peu d'aigreur,
J'aurai trop écouté le penchant de mon cœur.
J'ai pu charger les traits, et me laisser surprendre
Aux mouvemens jaloux d'un sentiment trop tendre.

ORONTE.

Ta franchise me plait, et marque ta bonté :
Mais sur mon amitié tu n'as donc pas compté?
Tu me devais . . .

VALÈRE.

J'ai craint que mon peu de fortune . . .

ORONTE.

Ecartons désormais cette idée importune.

VALÈRE.

J'ai craint mes ennemis.

ORONTE.

Quoi? jusqu'à ce moment,
As-tu vu dans mon cœur le moindre changement?
Je ne me règle point sur la rumeur publique.
Tu m'as fait de ta vie un récit pathétique,
Et j'ai fort bien compris que tu n'avais pas tort;
Le mérite est toujours en guerre avec le sort :
Mais pourtant si Dorante a trouvé l'art de plaire?...

VALÈRE.

VALÈRE.

Non; Marton me l'eût dit. D'ailleurs il ne doit guère
Se flatter, entre nous, d'inspirer du retour,
Et tout homme de robe est peu fait pour l'amour.
Julie, encor livrée aux graces du bel âge,
S'accommoderait mal d'un époux si sauvage.

ORONTE.

Moi, je n'aime pas trop tous ces gens à parti.

VALÈRE.

Ils sont très-dangereux.

ORONTE.

Je le soupçonne ainsi.
Nous vivrons plus en paix. Ce projet-là m'enchante.
Je m'en fais par avance une image touchante.
Adieu. J'ai sur Julie un absolu pouvoir,
Et tu pourras, mon cher, l'éprouver dès ce soir

SCÈNE III.

VALÈRE, *éclatant de rire.*

Ha, ha, ha, ha, ha, ha! peste de l'imbécille!
Il s'agit maintenant de gagner la Pupille;
Et pour peu que Marton seconde mon dessein,
Quel revers pour Dorante! Ah! te voilà, Pasquin?

SCÈNE IV.

PASQUIN, VALÈRE.

PASQUIN, (*à part.*)

Oui, je rentre à l'instant. Que diable a-t-il à rire?
C'est du mal qu'il a fait, ou du mal qu'il va dire.
(*Haut*).
J'admire en vous, Monsieur, certain air de gaîté
Qui me charme.

VALÈRE.

En effet, tu me vois enchanté.

PASQUIN,

Quoi! sauriez-vous déja tous les bruits de la ville?

VALÈRE.

Non, je n'ai vu personne.

PASQUIN.

Il court un vaudeville
Sanglant contre Cloris.

VALÈRE.

Bon! la vieille en mourra.

PASQUIN.

On dit un mal affreux du nouvel opéra.

VALÈRE.

Tu me parais instruit. Qui te fait tes nouvelles?

PASQUIN.

Vous n'êtes pas au bout. J'ai des amis fidèles.
On sait qu'auprès de vous je dois avoir appris
A me connaître un peu, Monsieur, en beaux-esprits.

VALÈRE.

Est-ce tout?

PASQUIN.

Non, vraiment; et cette tragédie,

Qu'avec tant de fureur on avait applaudie,
Ne trouve plus d'acteurs.

VALÈRE.

Oh! qu'elle en trouve ou non,
J'ai déja mis la pièce et l'auteur en chanson.
Après.

PASQUIN.

L'Académie a refusé Chrysante.

VALÈRE.

Bon!

PASQUIN.

L'abbé Moralès a la place vacante.

VALÈRE.

Quoi! l'abbé Moralès? le choix est bien plaisant.
C'est, de tous nos abbés, l'abbé le plus pesant.
Je doute s'il distingue un nom d'avec un verbe,
Et par-tout sa bêtise est passée en proverbe.

PASQUIN.

Ah! j'allais oublier le pauvre Dorilas,
Le seul de nos auteurs de qui vous fassiez cas.
Il vient...

VALÈRE,

D'être sifflé?

PASQUIN.

Non, Monsieur, au contraire;
Il a trouvé moyen de fléchir le parterre,
Et c'est un bruit...

VALÈRE.

Tant pis.

PASQUIN.

Mais vous l'aimez pourtant;
Vous disiez...

VALÈRE.

Ce succès va le rendre insolent.

PASQUIN, lui remettant un paquet.

Le paquet que voici contient d'autres nouvelles.

VALÈRE.

Je pourrais t'en apprendre à l'instant de plus belles;
Mais je te défîrais de les imaginer.

PASQUIN.

Je ne me pique pas, Monsieur, de deviner.

VALÈRE.

Eh bien, ce soir, peut-être, Oronte me marie.

PASQUIN.

Vous, Monsieur?

VALÈRE.

Oui, moi-même.

PASQUIN.

A qui donc?

VALÈRE.

A Julie.

PASQUIN.

A Julie!

VALÈRE.

Oui, tu peux m'en faire compliment.

PASQUIN.

Je ne m'attendais pas à cet événement.
Julie a des attraits.

VALÈRE, *riant.*

C'est bien ce qui m'enchante!

PASQUIN.

Eh! quoi donc?

VALÈRE.

Le plaisir de tourmenter Dorante.

PASQUIN.

Fort bien : mais la fortune...

VALÈRE.

A de quoi me tenter,
J'en conviens.

PASQUIN.

Tâchez donc, Monsieur, de surmonter
Votre goût pour la haine; et par reconnaissance,
Faites-vous pour Oronte un peu de violence.
Le bien qu'il veut vous faire est un titre, je croi,
Qui doit à votre cœur imposer cette loi.
Oronte est si bon homme!

VALÈRE.

Oh! trève de morale.
La vengeance est un bien qu'à mes yeux rien n'égale.
Je te l'ai déja dit. Dans ce beau projet-là,
Je ne vois que l'humeur que Dorante en aura.
On l'attend aujourd'hui. Je sais qu'il me déteste,
Et son retour ici pourrait m'être funeste.
Le moment est venu de lui faire expier
Sa fureur de me nuire et de me décrier.
Je n'en veux qu'à l'orgueil de sa philosophie,
Et m'embarrasse peu d'Oronte et de Julie.

PASQUIN.

Vous haïssez donc bien les philosophes?

VALÈRE.

Non.

Bien loin de les juger avec prévention,
J'ai fait de ces Messieurs une étude profonde;
Et par eux, autrefois, introduit dans le monde,
Je tiens, au fond du cœur, à tous leurs sentimens.
Leur audace me plaît: mais depuis quelque tems
Ils sont fort décriés. Leur nom même épouvante,
Et je les fronde ici pour écarter Dorante.
Son style à leur jargon n'est pas mal assorti.
Oronte prévenu le croit de leur parti;
J'entretiens son erreur avec un soin extrême:
Dorante en ce projet me servira lui-même.
Il n'est pas de nos gens: mais il brigue l'honneur
Que le vulgaire attache au nom de raisonneur.
Le siècle lui paraît plein de goût, de génie;
Enfin voir tout en beau, c'est sa douce manie.
A la philosophie imputant ses travers,
Dans l'esprit du vieillard en secret je le perds.
Le seul mot de parti fait peur à sa faiblesse;
Et je ferai si bien, par force ou par adresse,
Que Dorante aujourd'hui recevra son congé.

PASQUIN.

Tout cela me paraît assez bien arrangé.
Mais Julie...

VALÈRE.

Aisément j'obtiendrai son suffrage.
Dorante seul ici pouvait me faire ombrage :
Mais il me vient encore un projet merveilleux.
Oui... ce moyen me charme... Oronte furieux,
Et crédule à l'excès, ira jusqu'à l'extrême,
Ecoute. Il faut aller trouver à l'instant même.
Dans le plus grand secret, ce petit imprimeur
A qui j'ai tant de fois servi de protecteur.

PASQUIN.

Monsieur Pamphlet?

VALÈRE.

Lui-même. Il me sert avec zèle.
Porte-lui cet écrit.

PASQUIN, *à part.*

Bon! c'est quelque libelle.

VALÈRE.

Avant que midi sonne, en le suivant des yeux,
Il pourra t'en livrer un exemplaire ou deux.
Fais partir le premier à l'adresse d'Oronte.
Qu'il arrive au plus tard pour le dîné. J'y compte.
L'autre sera pour moi. Ne perds pas un moment.

PASQUIN.

Mais à monsieur Pamphlet il faudra de l'argent.

VALÈRE, avec un peu d'humeur.

Il en aura.

PASQUIN.

Monsieur, si vous alliez vous nuire!
Tant de revers fâcheux auraient dû vous inssruire.

VALÈRE.

Croyez, Monsieur Pasquin, qu'ici tout est prévu.
Songez qu'à me servir vous n'avez rien perdu,
Et qu'on peut m'offenser avec des remontrances.

PASQUIN.

Ah! craignez de trahir toutes vos espérances.
Ce que je vous en dis, au fond, n'est pas pour moi.
Jev ous aime, Monsieur, sans trop savoir pourquoi:
Car vous n'aimez rien, vous; mais je suis d'habitude.
De grace examinez...

VALÈRE.

Sois sans inquiétude.
Je ne hasarde rien qu'avec réflexion.
Sois tranquille et discret. Mais j'aperçois Marton.
Elle doit me servir auprès de sa maîtresse.
Pour la faire parler emploie un peu d'adresse.

SCÈNE V.

MARTON, PASQUIN.

PASQUIN.

POURRAIS-JE me flatter que l'aimable Marton
Desirait de me voir ?

MARTON.

Non.

PASQUIN.

De me parler ?

MARTON.

Non.

PASQUIN.

De ce ton laconique as-tu pris l'habitude ?

MARTON.

Oui.

PASQUIN.

De me désoler tu te fais une étude.
Je n'éprouvai jamais un pareil traitement.

MARTON.

Eh bien, tu t'y feras; c'est un commencement.

PASQUIN.

Mais ne puis-je savoir, ô beauté rude et fière!
Ce qui peut m'attirer la faveur singulière
De ces oui, de ces non, placés à tout propos?
Que diable! as-tu donc peur de prodiguer tes mots?

MARTON.

Eh bien, je parle, soit. N'as-tu pas vu mon maître?

PASQUIN.

Oronte?

MARTON.

Apparemment. Est-il ici?

PASQUIN.

Peut-être.

MARTON.

Comment, peut-être!

PASQUIN.

Oui.

MARTON.

Tu le prends sur ce ton?

PASQUIN.

Oui.

MARTON.

Mais, Monsieur Pasquin!

PASQUIN.

Je t'imite, Marton.

MARTON.

Ah! Monsieur le maraut, vous m'imitez?

PASQUIN.

Sans doute.

MARTON.

Vraiment, je t'en sais gré.

PASQUIN.

Tout de bon?

MARTON.

Mais écoute.

Si ton but est céans de faire un long séjour,
Et qu'il t'arrive encor de me parler d'amour,
Sans égard pour tes feux, ni même pour ton maître,
Je ne te dis qu'un mot, regarde la fenêtre.

PASQUIN.

Je choisis l'escalier, je t'entends. Serviteur.
(A part.)
Ma foi, cet accueil-ci me paraît peu flatteur.

SCÈNE VI.

JULIE, DORANTE, MARTON.

JULIE, *à Marton.*

Eh bien, Oronte?...

MARTON.

Oronte est sorti.

JULIE.

Quel supplice!
Mais d'où lui peut venir un semblable caprice?

MARTON.

Je ne sais.

JULIE.

Ah! Dorante, auriez-vous soupçonné
Ce revers imprévu!

DORANTE.

Non, je suis étonné
De tous ces changemens produits en mon absence.
Comment Oronte, lui, qui, depuis votre enfance,

Ne semblait s'occuper que de votre bonheur,
Peut-il donc vous traiter avec tant de rigueur?
Il faut vous opposer à son choix. Il vous aime.

JULIE.

Mais je suis avec lui d'une faiblesse extrême;
Et c'est précisément son excès de bonté,
Qui fait à tous ses vœux plier ma volonté.
Le meilleur caractère a souvent sa manie.
La sienne est l'engoûment; et quand sa fantaisie
Est frappée une fois en faveur de quelqu'un,
Donnez-lui des avis, il n'en écoute aucun.
Son obstination est à peine croyable.

MARTON.

Le voilà bien. Il est entêté comme un diable.
Quoiqu'indulgent et doux, son caractère est prompt.
Il ne faut pas heurter ses sentimens de front.
Il revient, toutefois, pourvu qu'avec adresse
On sache, en l'éclairant, ménager sa faiblesse,
Et qu'on ne choque pas avec trop de roideur
De ses préventions la première chaleur.

DORANTE.

Et quel est ce rival qu'Oronte me préfère?

MARTON.

Vous l'avez vu céans. C'est ce même Valère,

Cet homme avantageux, qu'un ami du vieillard
Introduisit ici lors de votre départ.

DORANTE.

Quoi! Valère?

MARTON.

Oui, Monsieur. Le bon-homme en raffole;
Il le prône, il le cite, enfin c'est son idole.
Il l'a même forcé de s'établir chez nous.

DORANTE.

Valère est mon rival? Et le connaissez-vous?

JULIE.

Je ne sais trop encor quel est le personnage :
Il montre de l'esprit.

DORANTE.

Il aura le suffrage
De tous ceux qui, séduits par des dehors heureux,
N'approfondiront pas son caractère affreux :
D'autant plus dangereux, que par un long usage,
Il sait de la raison affecter le langage;
Et que, pour mieux trahir, il emprunte souvent
L'air de la vérité, le ton du sentiment.

MARTON.

Vous le connaissez donc?

DORANTE.

DORANTE.

Très-bien, et dans le monde
Il n'a plus un ami sur lequel il se fonde.
Tout Paris est imbu de sa perversité.
Misanthrope jaloux, Cynique détesté,
Railleur sans nul égard, vain jusqu'à l'impudence,
Rien ne peut de ses traits arrêter la licence.
» On le démasque en vain, jamais il ne rougit (1);
» Séduisant quand il parle, affreux quand il agit » :
Voilà du personnage une esquisse légère.
Je ne le juge point en rival trop sévère,
Et je ne suis ici que l'écho du public.

---

(1) C'est ici que l'auteur avait jeté toute l'amorce que la malignité de ses ennemis n'eût pas manqué de saisir avec avidité. A la place de ces deux vers, marqués par des guillemets, et qui expriment si heureusement le vrai caractère de l'*Homme dangereux*, on eût dit, aux premières représentations, les vers suivans, qui ne sont que la prose des libelles de ces Messieurs, habillée en poésie :

« Bel-esprit abhorré de tous les bons esprits,
« Il pense, par la haine, échapper au mépris.
« Il unit, pour flétrir les talens qu'il profane,
« La rage de Zoïle au fiel d'Aristophane;
« A force d'attentats il se croit illustré;
« Et s'il n'était méchant, il serait ignoré.
« Voilà du personnage, etc. »

Comme ces Messieurs auraient applaudi! sans imaginer que c'était là leur propre portrait : à l'exception pourtant qu'ils ont bien, en effet, toute la rage de Zoïle, mais qu'ils n'ont absolument rien de commun avec Aristophane.

MARTON.

Ah! monsieur, mais vraiment c'est pis qu'un basilic.

JULIE.

Vous me faites frémir. Son adroite conduite,
Sa gaîté, ses bons mots m'avaient un peu séduite.
Je lui soupçonnais bien quelque malignité,
Mais non cette noirceur et cette atrocité.
Combien je dois rougir! Mon inexpérience
M'allait à ce pervers livrer sans défiance.
Il aura cru me plaire.

MARTON.

Eh, Madame, tant mieux.
Le traître avait aussi trouvé grace à mes yeux;
Mais puisqu'en sa faveur il nous croit prévenues,
Que son erreur du moins soit utile à nos vues.
Il faut l'entretenir, et sans changer de ton,
Flatter sa vanité pour le perdre.

JULIE.

Ah! Marton,
De quel piége effroyable étais-je la victime?
Comment de mon tuteur a-t-il gagné l'estime?
Je ne le conçois pas.

DORANTE.

Cette crédulité

Prouve moins d'imprudence encor que de bonté.
Mais il faut à l'instant...

MARTON.

Ah! n'allons pas si vîte.
Cette amitié d'Oronte, incroyable et subite,
Veut être ménagée : et c'est précisément
Ce que nous vous disions, son maudit engoûment.

DORANTE.

Quel fruit espères-tu de tes lentes mesures?

MARTON.

Lentes, si vous voulez; mais ce sont les plus sûres.
Vous avez vos raisons pour presser les momens,
Et cette impatience est commune aux amans.
Ils veulent tout régler au gré de leur caprice.
Le plus léger délai leur paraît un supplice:
Mais vous, un philosophe!...

DORANTE.

Epargne-moi ce nom,
Respectable jadis aux yeux de la raison :
Mais enfin profané, depuis que la licence
Osa se l'arroger avec tant d'insolence.
Ce nom masque aujourd'hui des gens très-dangereux.
Valère veut ici me confondre avec eux :

Mais je brave à la fois sa haine et ses outrages.
Je hais les charlatans, j'honore les vrais sages;
Et le plus grand des torts de Valère envers moi,
(A Julie.)
C'est d'avoir prétendu m'enlever votre foi.

MARTON.

Il en sera puni : mais craignez de vous nuire:
Et, pour votre intérêt, laissez-moi vous conduire.
Le plus adroit trompeur ne peut tromper long-tems.
Il n'évitera pas le piége où je l'attends.
Mon espoir le plus sûr est dans son caractère.
Il me croit avec lui naturelle et sincère:
On impose aisément à la fatuité,
Et l'indiscrétion suit la méchanceté.
D'ailleurs, je crois Pasquin le confident du traître:
Rentrons pour surveiller le valet et le maître.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALÈRE.

JE compte les momens. Avant qu'il soit une heure,
Les couplets nous viendront. Cette triste demeure
Va me payer enfin l'ennui que j'ai souffert,
Et ceci va d'Oronte égayer le dessert.
Il me semble le voir, et j'en ris par avance.
De Julie avec moi l'heureuse intelligence
Va produire un grand bien; et si j'en crois Marton,
J'ai lieu de l'espérer, non sans quelque raison.
La soubrette est bavarde. Elle n'a pu me taire
Que le Dorante en vain s'était flatté de plaire.
Je m'en doutais assez. Elle devait ici
Venir me retrouver. Je l'attends. La voici.

SCÈNE II.

MARTON, VALÈRE.

VALÈRE.

Dois-je croire, Marton, un récit qui m'enchante?

MARTON.

Je vous l'ai déja dit, elle abhorre Dorante:
Mais comme il paraissait aimé de son tuteur,
Elle a su prudemment renfermer son aigreur.
Vous savez à quel point Oronte est susceptible?

VALÈRE.

Oui.

MARTON.

Vous avez pu voir combien il est sensible
Lorsqu'on veut le fronder dans ses opinions,
Comme il est obstiné dans ses préventions.
Julie aime la paix, et se montre docile
A la fâcheuse humeur d'un vieillard difficile.
(*Avec finesse*).
Vous me permettrez bien d'en dire un peu de mal?
Inquiet, emporté, capricieux, brutal,

Et dupe cependant de la moindre louange,
Ma foi, c'est de tout point un animal étrange.

VALÈRE.

Ta franchise me charme, et même à ton portrait
Tu pourrais au besoin ajouter quelque trait.
Fier de son lourd bon sens, il se croit fort habile.
Je conviens qu'il n'est pas tout-à-fait imbécille:
Mais il s'en faut si peu! Son obstination
Prouve un fond de bêtise et de présomption,
Qu'on n'assembla jamais dans un degré plus rare.
C'est trop que d'être sot à la fois et bizarre,
Et mon dégoût pour lui ne saurait s'exprimer.

MARTON.

Mais cependant, Monsieur, il paraît vous aimer.

VALÈRE.

Oui. L'on fait, malgré soi, de si tristes conquêtes!
Le malheur de l'esprit est de charmer les bêtes.
Mais j'ai dû cependant lui marquer des égards.
Si tu savais, Marton, combien à mes regards
Julie est à-la-fois intéressante et belle!
Le suprême bonheur serait d'être aimé d'elle.
A-t-elle de l'esprit?

MARTON.

Le vôtre est de son goût.

VALÈRE.

Tu me flattes, peut-être?

MARTON.

Ah! Monsieur, point du tout.
Julie a la gaîté qui convient à son âge :
Elle applaudit au sel de votre badinage.
Vous avez pu la voir, même plus d'une fois,
A certains de vos traits sourire en tapinois.

VALÈRE.

J'ai cru le remarquer.

MARTON.

Vous connaissez les femmes.
Toutes ont, plus ou moins, le goût des épigrammes.
Vous vous moquez de tout, et c'est comme on leur plaît.

VALÈRE.

D'après cela, Marton, je conçois qu'en effet
Dorante n'a pas dû lui sembler fort aimable.

MARTON.

Aussi je vous réponds qu'avec son ton capable,
Son éternel amour, et ses airs doucereux,
Il a très-fort le don de déplaire à ses yeux.

VALÈRE.

Eh! tu ne me dis rien de sa pédanterie.
Oh! ma foi, c'est par-là que sur-tout il ennuie.

Ses dissertations qu'il place à tout propos,
Son maintien de Palais imposant pour les sots,
Cette fureur qu'il a d'encenser tout le monde,
Et cette aménité dont sans cesse il abonde,
Ce manteau de vertu dont il sait se couvrir,
Ne recèle qu'un fat odieux à mourir.

MARTON.

Ah! que vous peignez bien, Monsieur!

VALÈRE.

D'après nature.

MARTON.

Je pense comme vous; et ma foi, je vous jure
Que je n'ai rien appris qui flatte plus mes vœux
Que cet aveu d'Oronte en faveur de vos feux.

VALÈRE.

D'où me vient de ta part une bonté si grande?
Tu m'aimes donc, Marton?

MARTON.

Oh! la belle demande!
Je n'ose point, Monsieur, porter mes vœux si haut:
Et le pauvre Pasquin est tout ce qu'il me faut.

VALÈRE.

Tu prétends à Pasquin?

MARTON.

Pour lui, je le confesse,
Je me sens quelquefois des momens de faiblesse.

VALÈRE.

Je ne m'oppose point à cette belle ardeur :
Je t'aurais cru pourtant le goût un peu meilleur.

MARTON.

Comment, Pasquin?

VALÈRE.

Ma foi, le choix est malhonnête.

MARTON.

C'est un bon garçon.

VALÈRE.

Oui, qui s'est mis dans la tête
Que, depuis qu'il me sert, Minerve lui sourit;
Qui se croit obligé de prétendre à l'esprit;
Et qu'on verra bientôt, aux gages d'un libraire,
Griffonner tous les mois un Journal Littéraire.

MARTON.

Lui?

VALÈRE.

Sans doute; et Paris regorge de Frélons
De la littérature importuns avortons,

Médisante recrue à l'opprobre livrée,
Et dont les Candidats sont pris dans la livrée.

MARTON.

Quoi qu'il en soit, Monsieur, j'ai du faible pour lui;
Et je vois tant de gens griffonner aujourd'hui,
Qu'un de moins, un de plus ne fait pas grand désordre.
Peut-être plaira-t-il pour peu qu'il aime à mordre.
Ce métier, m'a-t-on dit, n'est pas des plus mauvais.
D'ailleurs sur vos bontés je compte désormais.

VALÈRE.

Ah! tu peux y compter. Mais, dis-moi, ta maîtresse
A dans mes yeux, sans doute, aperçu ma tendresse?

MARTON.

Quelle femme jamais se méprend à cela?
Moi, je savais le mot de cette énigme-là.

VALÈRE, avec vivacité.

Eh bien, Marton, il faut, pour l'amour de Julie,
Songer à l'affranchir du pédant qui l'ennuie.
Unissons nos efforts. J'ai des moyens tout prêts
Que tu peux seconder.

MARTON, d'un grand air de vérité.

Pour servir vos projets,
Fiez-vous sans réserve à mes soins, à mon zèle.

VALÈRE.

Va, sois certaine aussi . . .

MARTON.

J'entends Mademoiselle.

(Bas.)

Sachons ce qu'il médite.

SCÈNE III.

JULIE, VALÈRE, MARTON,

faisant souvent à sa maîtresse des signes, pour l'engager à se contraindre et à dissimuler.

VALÈRE, d'un ton faussement passionné.

Ah! dois-je me flatter,
Madame, qu'à mes vœux vous daigniez vous prêter;
Que mon juste respect et l'amour le plus tendre
Fassent sur vous l'effet que j'ai droit d'en attendre,
Et que de mes rivaux heureusement vainqueur,
De votre seul penchant j'obtienne votre cœur?
Je ne me prévaux point du suffrage d'Oronte;
Et, pour régler mon sort, c'est sur vous que je compte.

JULIE, *d'une voix concentrée et gênée.*

Vous le savez, Monsieur, maître de mon destin,
Oronte doit lui seul disposer de ma main.
Il m'a parlé de vous, c'est à moi de souscrire
Aux loix que pour l'hymen il voudra me prescrire.

VALÈRE.

Ah! vous seule avez droit de disposer de vous,
Et ma flamme espérait un langage plus doux.
Je l'avoûrai, mon cœur, alarmé par Dorante,
Craint toujours de le voir traverser mon attente.

JULIE, *du même ton.*

Puisque Oronte est pour vous, que craignez-vous de lui?

VALÈRE.

Rien, si dans votre cœur l'amour est mon appui.
Mais Oronte l'aimait. Peut-être il l'aime encore.
Ils pourraient me priver de tout ce que j'adore.

MARTON.

Eh! oui, voilà le nœud. Monsieur l'a bien saisi.
Tout vieillard est changeant, Madame, songez-y.
(*Bas*). (*Haut*).
Soyez donc moins timide. Oronte, par faiblesse.
Consultant son caprice, et non votre tendresse,
Vous forcerait peut-être au choix que nous fuyons.

JULIE, en soupirant.

Il est vrai.

VALÈRE.

Rendez-vous à ces réflexions.

MARTON.

Dorante est à Paris. Quelque intrigue nouvelle
Peut de votre tuteur retourner la cervelle.

VALÈRE, vivement.

Saus doute; et, pour parer ce triste événement,
On pourrait... les brouiller... irrévocablement.

JULIE.

J'ai peu de goût, Monsieur, pour la tracasserie.

MARTON.

Vous vous effarouchez d'une plaisanterie.

VALÈRE, ironiquement.

Le scrupule est décent.

MARTON.

Mais il est déplacé.

(Bas à Julie). (Haut).

Contraignez-vous. Au fond le projet est sensé.
Pourquoi dissimuler? Vous l'approuvez dans l'ame:
Il faut vous y prêter.

VALÈRE.

Daignez songer, Madame,
Que si vous faites grace à mes timides feux,
Dorante est en effet un obstacle à nos vœux :
Non que d'un œil jaloux ici je l'envisage.

MARTON, ironiquement.

Ce rival est bien fait pour donner de l'ombrage!

VALÈRE, s'approchant de l'oreille de Julie, et d'un ton avantageux.

Il doit vous excéder, et je tiens de Marton
Que son amour vous blesse encor plus que son ton.

JULIE, en souriant.

Marton est indiscrète.

VALÈRE.

Et vous êtes cruelle.
Pourquoi la condamner d'un effet de son zèle?

(Très-bas à l'oreille de Julie, mais élevant un peu la voix au derniers vers.)

On peut s'en méfier pour l'intrigue. D'ailleurs,
Je la juge fidèle, et je lui crois des mœurs.

MARTON.

Ne nous écartons point. Comment bannir Dorante?

VALÈRE.

Il en est cent moyens.

MARTON.

Mais encor?

VALÈRE.

Dans l'attente
D'une meilleure idée, il me vient un projet.

MARTON.

Dites-nous-le donc vîte.

VALÈRE.

Oui, je crois qu'en effet
Il aurait sur Oronte un succès infaillible.

MARTON.

Nous vous seconderons.

VALÈRE.

Le vieillard est sensible.
Sous le nom de Dorante... on répandrait... sous main
Quelque plaisanterie . . . un écrit clandestin,
Qui mettant au grand jour tous les vices d'Oronte,
Sans trop charger les traits, le couvrirait de honte.

JULIE, à part.

Le scélérat!

MARTON, bas à Julie.

(Haut).

Paix donc. Le projet est heureux!

JULIE.

JULIE.

Je le trouve un peu fort.

MARTON.

Il est miraculeux!

VALÈRE, à Julie.

Vous saurez à propos vous taire et vous contraindre?

JULIE.

Si vous saviez, Monsieur, qu'il m'en coûte de feindre!

MARTON.

Mais vous n'avez, Madame, à feindre qu'un moment.
Il s'agit d'écarter avec ménagement
L'homme qui vous obsède; et, quoi qu'il vous en coûte,
L'artifice devient nécessaire.

VALÈRE.

Sans doute.

MARTON.

Tout cela, dans le fond, ne produira qu'un bien.

JULIE.

Mais Oronte affligé, le comptez-vous pour rien?

VALÈRE.

Affligé, dites-vous! Eh! quel homme en délire
Voudrait à ses dépens nous empêcher de rire?
S'afflige-t-on encor de ces misères-là?
Accoutumez-vous donc à l'esprit que l'on a.

D'ailleurs, le ridicule est souvent très utile.
Je corrigeai Daphné par un seul vaudeville.
Tous ses égaremens étaient assez connus;
Je la rendis dévote, et l'on n'en parle plus.
Qui sait si d'un bon mot la malice excusable
Ne rendra pas Oronte un peu plus supportable?
Et si nous n'avons pas ce succès glorieux,
Dorante au moins nous quitte, et devient odieux.

MARTON.

Fort bien; mais où trouver un auteur anonyme?

VALÈRE.

Ah! mon amour consent à se charger du crime.
Pour Dorante en secret pressentant vos dégoûts,
J'ai déja tout prévu.

JULIE.

Quoi! Monsieur? . .

VALÈRE.

Entre nous,
Oronte dès ce jour recevra la satire.
Ne m'approuvez-vous pas?

JULIE, bas.

Je souffre le martyre.

MARTON.

Eh bien, vous le voyez. Que vous avais-je dit?
Il est charmant. Ma foi, vivent les gens d'esprit!

JULIE.

J'admire dans Monsieur ce rare excès de zèle.

MARTON.

Vous voilà raisonnable. Allons, Mademoiselle,
Un peu de bonne humeur.

JULIE.

Monsieur... Oronte vient.

VALÈRE.

Gardez de vous trahir, et le bon-homme en tient.

JULIE, bas à Marton.

Je vais tout révéler.

MARTON, bas à Julie.

Nous n'avons point de preuve,
Vous hasarderiez tout. Attendez.

JULIE.

Quelle épreuve!

SCENE IV.

ORONTE, DORANTE, JULIE, VALÈRE, MARTON.

ORONTE, *à Dorante.*

Oui, Valère a mon choix. Un rapport singulier
De goût, de sentimens, tout devait nous lier.
Mais les voilà tous deux.

DORANTE, *à Oronte.*

Vous m'enlevez Julie,
Vous m'accablez, Monsieur.

ORONTE.

Non. La philosophie
Adoucira bientôt vos regrets.

MARTON, *bas à Dorante.*

Tout va bien.

VALÈRE, *montrant Dorante.*

Qu'il paraît consterné!

ORONTE.

Laissons cet entretien,
Parlons de Dorilas. Son succès m'intéresse.
(*A Valère*).
Il est de tes amis?

VALÈRE, froidement.

Je le connais.

ORONTE.

Sa pièce
Pourra nous amuser un moment. La voilà.
(Il la tire de sa poche).

VALÈRE, prenant la pièce des mains d'Oronte.

Voyons.

ORONTE.

En attendant le dîné, lisons-la.
(A Marton.)
Des siéges.
(Marton donne des siéges, et sort.)

SCÈNE V.

ORONTE, JULIE, DORANTE, VALÈRE.

ORONTE. (Ils s'asseyent tous.)

COMMENÇONS.

VALÈRE, avec dédain.

Le titre m'indispose.
LE MECHANT PUNI, drame en cinq actes, en prose.

Je déteste la prose, et les drames aussi.

DORANTE.

Le sujet cependant me paraît bien choisi.

JULIE, *prenant la pièce et la parcourant pendant une partie de la scène.*

Il promet du plaisir.

VALÈRE.

Il me semble assez fade;
Ce sera surement quelque jérémiade,
Quelque mauvais sermon greffé sur un roman,
Quelque atrocité bête.

ORONTE.

On m'écrit que le plan
Est assez bien conduit, le sujet pathétique.

VALÈRE.

Pouvez-vous approuver cet étrange comique?

ORONTE.

Il a des partisans.

DORANTE.

Il est utile aux mœurs.

VALÈRE.

Je ne saurais souffrir ces bourgeoises douleurs
Dont on veut profaner la scène de Molière;
Et, loin de l'agrandir, c'est borner la carrière.

DORANTE.

Le sentiment, Monsieur, ne peut donc vous toucher?

VALÈRE.

Il faut me faire rire, et non pas me prêcher.

DORANTE.

Et voilà comme on ose, avec un ridicule,
Sur les plus grands objets s'égayer sans scrupule!
Cet art si merveilleux de plaisanter toujours,
Est-il donc pour les mœurs d'un utile secours?
Eh! quel bien a produit cette gaîté légère
Que le Français long-tems prit pour son caractère,
Et qu'on vit trop souvent affliger la raison?
Ne saurait-on instruire à moins d'être bouffon?
Que dis-je! N'est-ce point dégrader la morale?
N'est-ce point l'avilir? Et peut-on sans scandale
Souffrir qu'un Trivelin, qu'un farceur effronté
Fasse de ses bons-mots rougir la vérité?
Ah! qu'un noble intérêt a de prix et de charmes!
Qu'il est beau d'arracher de vertueuses larmes!
D'avoir brisé les cœurs, et d'avoir excité
Le cri de la nature et de l'humanité!

VALÈRE, éclatant de rire.

A merveille! On ne peut vous disputer la gloire
De savoir à propos attendrir l'auditoire.
Cotin contre Molière était moins véhément.
Jamais il n'eût prêché si pathétiquement.

Je ne me pique pas de ce ton emphatique,
De ce style imposant, lugubre, magnifique:
Mais j'ose maintenir que vos drames bourgeois
Outragent Melpomène et Thalie à-la-fois;
Que c'est mal-à-propos embrouiller les deux scènes;
Que tous ces lieux communs et ces peintures vaines
De crimes révoltans, d'incroyables vertus,
Ces traits exagérés et toujours rebattus,
Aussi loin du bon sens que loin de la nature,
Sont du plus mauvais goût la preuve la plus sûre.
O l'utile présent à faire à nos Français,
Que tous ces noirs tableaux dérobés aux Anglais,
Délire infortuné de quelque tête creuse!
Et ne serait-ce pas une merveille heureuse,
Que d'avoir introduit chez notre nation
Le goût du suïcide et la consomption?

ORONTE.

Je pense comme lui. J'aime assez que l'on fronde
Toutes ces nouveautés dont le flux nous inonde.
Je m'en tiens au bon sens de nos simples aïeux;
Et, si nous pensons bien, je crois qu'ils faisaient mieux.

VALÈRE, bas à Oronte.

Courage, mon ami, ferme sur l'épigramme!
(Haut à Julie, qui parcourt le Drame de M. Dorilas).
Quoi! Monsieur Dorilas vous fait pleurer, Madame!

JULIE.

Oui, je suis attendrie.

VALÈRE, ironiquement.

Et quels sont les malheurs ? . . .

DORANTE.

Vous voilà réfuté. Que répondre à ses pleurs?

VALÈRE.

Rien. La mélancolie a quelquefois ses charmes,
Et plus d'une romance a fait verser des larmes.
J'ai même vu pleurer à l'opéra bouffon.

ORONTE.

Moi, j'ai souvent pleuré pour rien.

VALÈRE, vivement.

Le trait est bon.
(Bas à Oronte.)
Il réfute Monsieur plaisamment. A miracle!

ORONTE, comme encouragé par les applaudissemens de Valère.

J'aimerais, jen conviens, qu'on revît au spectacle
De ces originaux qui m'amusent . . . Enfin
Tels qu'*Arnolphe*, *Chrysale*, ou Monsieur *Trissotin*.

DORANTE.

J'entends. Mais il faudrait trouver des caractères,
Et je crois qu'à présent il n'en reste plus guères.
Molière a de son art épuisé tous les traits.

VALÈRE.

C'est le talent qui manque, et non pas les sujets;
Ils me crèvent les yeux : j'en vois de toute espèce.
Ces railleurs venimeux, dont la langue traîtresse
Outrage insolemment les vertus, la beauté,
Qui font le désespoir de la société,
Frondeurs par habitude, et méchans par systême;
Et qui, faute de mieux, tireraient sur eux-même :
Où serait donc le mal de rire à leurs dépens?

ORONTE.

Il a parbleu raison.

DORANTE.

Quant à moi, j'y consens;
Et pour exterminer leur race toute entière,
Je voudrais de bon cœur qu'il revînt un Molière.
(*A Julie*).
Qu'en pensez-vous, Madame?

JULIE, *montrant Valère.*

Oui, Monsieur a raison.

ORONTE.

Le sujet est heureux : mais ce n'en est qu'un.

VALÈRE.

Bon!
Et notre ami Dorval, protecteur par manie
De tous les faux talens, et fléau du génie;
Automate orgueilleux, qui, sans règle et sans goût,
A pourtant la fureur de se connaître à tout,
Ne fournirait-il pas un sujet à la scène?
N'avons-nous pas encor l'intrigante Climène,
Qui, détrompée enfin des erreurs de l'amour,
Et par désœuvrement assidue à la Cour,
Fatigue les bureaux de sa triste présence,
De chaque emploi vacant dispose par avance,
Et se fait en secret un très-gros revenu,
En vendant un crédit qu'elle n'a jamais eu?

ORONTE.

A merveille!

VALÈRE, bas à Oronte.

C'est vous à qui je dois ma verve.
(Haut.)
Et nos petits auteurs, rimant malgré Minerve,
Sifflés de tout Paris, et qui savent pourtant
Enchaîner à leur char l'amour-propre d'un grand,

Trafiquer avec lui d'une vaine fumée,
Lui prouver que leurs vers feront sa renommée,
Et qui, fiers de montrer leur néant au grand jour,
Se procurent ainsi des prôneurs à la cour.

DORANTE.

Monsieur ne tarit point. Il excelle à médire.

ORONTE.

Je ne vois point cela.

VALÈRE, bas à Oronte.

Bon! c'est sur vous qu'il tire.
Que vous avais-je dit? Son naturel jaloux
S'irrite de me voir du même avis que vous.

ORONTE.

Des traits si généraux ne font tort à personne.

VALÈRE, montrant Dorante.

Monsieur ne médit point. Il a l'ame si bonne!
Il voudrait que chacun eût sa bénignité;
Mais je fais peu de cas de cette aménité.
Ces fades complimens qu'on promène à la ronde,
Cette affectation d'estimer tout le monde,
Ce ton si doucereux, qu'on nous prône aujourd'hui,
Est loin de la franchise, et voisin de l'ennui.
Cet excès d'indulgence, érigée en scrupule,
N'annonce que la peur qu'on a du ridicule.

ORONTE.

C'est bien dit.

DORANTE.

Eh! sur quoi pourraient tomber ses traits?
Le siècle, à tous égards, a fait tant de progrès,
Qu'il a droit de braver et la haine et l'envie.

VALÈRE.

Sans doute, et l'on ne vit jamais tant de génie!
Tant de productions charmantes! plus de mœurs!
Eh! quoi de plus sensé que nos jeunes seigneurs?
Quel usage admirable ils font de leurs richesses?
Quel goût dans leurs plaisirs! quel choix dans leurs maîtresses!
De nos femmes, sur-tout, l'honneur n'est point suspect;
Aussi je m'interdis d'en parler par respect.
J'admire nos savans. Que leur philosophie
A répandu de fleurs, d'agrément sur la vie!
Graces à leurs travaux, nous sommes dégagés
Du fardeau des devoirs et des vieux préjugés.
D'agréables pédans tous nos cercles foisonnent.
A leurs soupés divins nos financiers raisonnent.
Nos abbés sont décens, nos robins studieux;
Je suis de votre avis, le siècle est merveilleux!

DORANTE.

Aux yeux de la raison que l'ironie est triste!
Eh! que prouve, Monsieur, cette odieuse liste

De traits exagérés et d'antiques abus?
Vous comptez nos travers. Parlons de nos vertus.
Examinons un peu, malgré tous vos outrages,
Tout le bien qu'ont produit les véritables sages.
Dans quel tems a-t-on vu de plus rares talens?
Quand les arts ont-ils fait des progrès plus brillans?
Tout est mieux éclairci, Commerce, Agriculture,
Finance, Politique . . .

VALÈRE, se pressant d'interrompre.

Et c'est là, je vous jure,
C'est là ce qui sur-tout produit un très-grand mal.
Pour le gouvernement je crains l'abus fatal
De raisonner ainsi sur toutes les matières;
Tant d'avis partagés donnent peu de lumières.
J'ignore, à dire vrai, si l'état va bien mieux,
Depuis que tant de gens, d'un zèle officieux,
De l'art de gouverner font leur unique étude.
Cet art est difficile, il veut de l'habitude;
Et je ris quand je vois tant de petits auteurs
Se partager l'emploi de ministres penseurs.
Peut-être il fut un tems où cette maladie
Eût fourni le sujet de quelque comédie :
Au fond, il n'en est pas qui me parût meilleur,
Et je l'appellerais *Crispin Législateur.*

(Oronte éclate de rire.)

DORANTE.

Continuez, Monsieur, vous avez les suffrages;
Mais apprenez pourtant à respecter les sages.
Je vais vous démontrer . . .

SCÈNE VI.

UN LAQUAIS d'Oronte, et les Acteurs précédens.

LE LAQUAIS, à Oronte.

MONSIEUR, on a servi.

ORONTE, à Dorante.

Allons; car aussi bien vous n'auriez pas fini,
Et l'humeur commençait à vous gagner, Dorante.
Je vous trouve aujourd'hui d'une aigreur surprenante.
(Il emmène Valère.)

SCÈNE VII.

JULIE, DORANTE.

DORANTE.

Concevez-vous, Julie, un tel aveuglement?

JULIE.

Il ne peut, croyez-moi, subsister qu'un moment.
Valère va se perdre en cherchant à vous nuire.
Par un moyen affreux il prétend vous détruire.
Il m'a tout dit, je sais ses horribles secrets :
Mais croyez que mon cœur veille à vos intérets.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

MARTON.

Ma foi, l'on ne rit plus, et la fête est troublée:
Oronte est furieux, Julie est accablée.
On voit le seul Valère, avec un ris malin,
Savourer la noirceur de l'écrit clandestin.
Son amère gaîté se contenait à peine;
Dans ses yeux, malgré lui, j'ai vu briller la haine.
Il faut de ces couplets prouver qu'il est l'auteur,
Sans brusquer, toutefois, le crédule tuteur.
Il ne voudra céder qu'à l'évidence même.
Mais j'aperçois Pasquin... De ce noir stratagême
Il peut avoir conduit le complot ténébreux.
Le voici. Pénétrons ces mystères affreux.
Il faut l'épouvanter.

SCÈNE II.

PASQUIN, MARTON.

PASQUIN.

On est encore à table.
J'ai beau chercher, l'instant n'est pas trop favorable
Pour le rencontrer seul. Ah! ah! bonjour, Marton.
Comment te portes-tu?

MARTON.

Bonjour, maître fripon.

PASQUIN.

Qui, moi, fripon?

MARTON.

Pendard eût été mieux, peut-être.
Tu viens chercher ici ton détestable maître?
Tu le verras bientôt dans un bel embarras,
Je t'en réponds.

PASQUIN.

Comment?

MARTON.

Tu ne devines pas?
Va, l'énigme, dans peu, te paraîtra plus claire.

PASQUIN.

L'énigme?

MARTON.

On est allé chercher un commissaire.

PASQUIN.

(Bas.) (Haut.)
Je tremble. Qu'est-ce à dire?

MARTON.

Il s'agit d'un faquin,
D'un fripon subalterne, et qu'on nomme Pasquin,
Qui doit à ses pareils, dans la place publique,
Donner incessamment un exemple tragique.

PASQUIN.

Je ne le connais pas.

MARTON.

Je le connais bien, moi.

PASQUIN.

Tu le connais?

MARTON.

Sans doute, et ce maraud, c'est toi.

PASQUIN.

Ceci devient bien fort.

MARTON.

L'ordonnance est formelle:
Tout scélérat obscur, convaincu d'un libelle,
S'il en est reconnu pour le fabricateur,
Ou même seulement s'il en est colporteur,
Pour la première fois doit s'attendre aux galères:
Tu peux, d'après cela, mettre ordre à tes affaires.

PASQUIN.

Ma foi, je suis bien fou de t'écouter. Adieu.

MARTON, *l'arrêtant.*

Non, non, monsieur Pasquin, il me faut un aveu.
D'où viens-tu?

PASQUIN, *embarrassé.*

Du Palais.

MARTON.

Qu'y faire?

PASQUIN.

Des emplettes.

MARTON.

Ne crois pas m'abuser par de vaines sornettes.
Réponds, ou sur le champ la Verdure, Germon,
Lorrain, Basque, Picard, à grands coups de bâton,
Vont te faire parler de la bonne manière.

PASQUIN.

De tes vagues soupçons quelle est donc la matière?
Explique-toi.

MARTON.

J'attends que tu daignes parler.

PASQUIN.

Je n'ai rien à te dire.

MARTON.

Ah! je vais appeler.

PASQUIN.

Encore!

MARTON.

Oui. Tu devrais mourir de pure honte.
Mettre un pareil paquet à l'adresse d'Oronte!
Complice de ton maître, artisan de noirceurs,
Tu te prêtes, Pasquin, à de telles horreurs?

PASQUIN.

Moi! j'aurais mérité de semblables reproches?
(Bas.)
Je frissonne.

MARTON.

A l'instant, il faut vider tes poches
En présence d'Oronte, et je cours le chercher.

PASQUIN.

Eh bien donc, puisqu'en vain je voudrais te cacher...
Tu te moques de moi.

MARTON, *faisant un mouvement comme pour sortir.*

Tu railles, double traître?

PASQUIN, *à genoux, l'arrêtant.*

Ah! ne me punis pas des fautes de mon maître.

MARTON.

Soit : mais il faut d'abord me livrer tes papiers.

PASQUIN.

Les voilà. Serviteur.

MARTON.

Attends. Sont-ils entiers?

PASQUIN.

Oui, d'honneur.

MARTON.

Beau serment!

PASQUIN.

Je me ferais scrupule
De t'avoir dérobé, Marton, une virgule.

MARTON, examinant les papiers, et lisant.

Prospectus d'un Journal.

PASQUIN.

Ah! rends-moi ce brouillon.
Cet ouvrage est de moi; je veux me faire un nom.

MARTON.

Vraiment, il te sied bien, écumeur littéraire,
De joindre à tes forfaits ce métier de corsaire?
Après avoir parcouru quelques autres papiers.)
Tout ceci m'instruit mal. Mais quel est ce billet
Pour Valère?

(Elle l'ouvre.)

PASQUIN, comme pour l'arrêter.

Ah! Marton, c'est de monsieur Pamphlet.

MARTON, lisant.

» Monsieur, ce n'est pas tout que de m'avoir
» tiré du Fort-l'Evêque, où je n'avais été renfermé
» que pour avoir imprimé un de vos ouvrages.

» Pardonnez à ma pressante misère, si je me
» trouve réduit à vous importuner. Je vous cher-
» che depuis six semaines dans tout Paris, alarmé
» par le bruit qui a couru que vous étiez sorti
» du royaume. Heureusement Pasquin vient de
» me rassurer; et je me propose d'aller incessam-
» ment vous présenter le mémoire de mes petites
» avances. Je vous remettrai en main propre votre
» manuscrit : je l'aurais rendu à Pasquin; mais,
» toute réflexion faite, il ne m'est pas possible
» de m'en dessaisir sans argent «.

ABRAHAM PAMPHLET.

(A Pasquin.)

Ce billet peut servir. Monsieur le Journaliste,
Evitez, en partant, une scène plus triste.
Pour vous en garantir, je veux bien vous chasser.

PASQUIN

Que les talens en France ont de peine à percer!

SCÈNE III.

MARTON.

Je ne tiens pas encor ce fourbe de Valère.
J'eusse arrêté Pasquin : mais de tout ce mystère

Son maître aurait sur lui rejeté le soupçon;
Ou nous accuserait d'inspirer ce fripon.
Il vaut mieux l'opposer à son propre complice.
On peut trouver Pamphlet, et par quelque artifice...
Mais quoi! c'est vous, Madame?

SCÈNE IV.

JULIE, MARTON.

JULIE.

Ah! ma pauvre Marton,
Quel trouble est répandu dans toute la maison?
Oronte est consterné. Le fourbe que j'abhorre
Jouit de ses douleurs, et le séduit encore.
Il l'obsède en tous lieux, Marton; et vainement
J'ai voulu, sans témoin, lui parler un moment.
J'allais lui révéler les complots de ce traître.
Mon ingénuité l'eût convaincu peut-être.
On eût dit que Valère, instruit de mon dessein,
Se faisait de ma peine un plaisir inhumain.

MARTON.

Quoi! vous soupçonne-t-il?

JULIE.

Il a vu ma contrainte.
Mon cœur, je te l'avoue, est si loin de la feinte,
Mes yeux avaient si peu l'art de dissimuler,
Que cent fois devant lui prête à me dévoiler,
J'allais lui découvrir le mépris qu'il m'inspire.

MARTON.

Que la raison sur vous reprenne un peu d'empire.
Il faudra bien qu'Oronte enfin ouvre les yeux.
Nous lui parlerons tous.

JULIE.

Mais cet homme odieux
A trouvé tellement le secret de lui plaire,
Qu'il a même changé son heureux caractère.
Tu ne le croirais pas. Mon tuteur aujourd'hui
Ne voyait, n'écoutait et n'admirait que lui.
Valère désormais n'a plus besoin de feindre,
Il peut à tout son fiel se livrer sans rien craindre;
Et la ville, et la cour, et nos sociétés
N'ont cessé d'être en butte à ses traits détestés.
On ne voit dans ses yeux éclater quelque joie,
Que lorsqu'à ses fureurs le mérite est en proie;
Et sa perversité, que n'arrête aucun frein,
Soutient ce rôle atroce avec un front d'airain.

Oronte (conçois-tu cette faiblesse extrême ?)
Applaudit au méchant, et croit l'être lui-même.

MARTON.

Ah ! cet égarement va disparaître enfin.
Je crois tenir, Madame, un indice certain,
Qui, jetant sur le fourbe une affreuse lumière,
Révélerait sa honte à la nature entière.

JULIE.

Eh ! qu'avons-nous besoin d'indice ? Je sais tout.
Je n'ai qu'à dire un mot pour le pousser à bout.

MARTON.

Et quand vous l'aurez dit, croyez-vous qu'il ait honte
De vous désavouer en présence d'Oronte ?
Mais un Monsieur Pamphlet que je découvrirai...

JULIE.

J'entends du bruit. Fuyons son aspect abhorré.
Le voici. Viens, Marton, concerter nos mesures.

SCÈNE V.

ORONTE, VALÈRE, MARTON.

ORONTE.

Oui, je prétends savoir d'où partent ces injures.
Marton, qu'un commissaire à l'instant soit mandé.
Il faut trouver l'auteur d'un si noir procédé.
Ce paquet doit servir à démasquer le traître,
Et l'adresse du moins peut le faire connaître.
La police a les yeux ouverts sur les méchans;
Cours, et fais tenir prêt bien vîte un de mes gens.

SCÈNE VI.

ORONTE, VALÈRE.

VALÈRE.

Vous êtes, en honneur, beaucoup trop susceptible.

ORONTE.

Comment! y pensez-vous? Ce libelle est terrible.

VALÈRE.

Je ne vois pas cela. Ces traits injurieux,
A force de prouver, ne prouvent rien. Le mieux
Serait de mépriser ces satyres obscures.
Personne plus que moi n'a senti leurs blessures:
Mais j'ai su les braver. Le mal est seulement
Que l'auteur ait eu l'art d'être horrible et plaisant.

ORONTE.

Plaisant!

VALÈRE.

Oui, par malheur, la forme en est piquante.
Je n'en blâme pas moins l'atrocité choquante:
Mais l'art que l'on y voit peut faire deviner
Quel est l'homme à-peu-près qu'on en doit soupçonner.
(Il feint d'entrer dans une rêverie profonde.)

ORONTE.

Quel qu'il soit, il est sûr de toute ma colère.
Mais à quoi rêves-tu? Réponds-moi?

VALÈRE, comme se parlant à lui-même.

Ce mystère
Pourrait se découvrir.

ORONTE, avec vivacité.

Tu croirais! . . .

VALÈRE.

Oui... mais non.
Comment! par quel caprice et par quelle raison?...

ORONTE.

Tu dois m'ouvrir ton cœur sans détour, cher Valère.

VALÈRE.

Je craindrais de former un soupçon téméraire.

ORONTE.

Encor!

VALÈRE.

Le style en est violent, emporté :
Mais on y trouve aussi de la légèreté.
Je m'y perds.

ORONTE.

Parle donc. Quel est cette manie?

VALÈRE.

On a vu la fureur suppléer au génie.
Ne soupçonnez-vous rien?

ORONTE.

Je n'ai pas d'ennemis.

VALÈRE.

Mais, en ce cas, le trait part d'un de vos amis.

L'auteur de ces couplets paraît bien vous connaître:
Et hors Dorante ou moi, quel autre pourrait-ce être
Qui fût si bien instruit de tous vos intérêts?

ORONTE.

Dorante!... A-t-on de lui quelques vers?

VALÈRE, négligemment.

De mauvais.
Je me souviens qu'un jour il m'en lut sur Elmire
Qui respiraient assez le fiel de la satire.

ORONTE.

Quoi! ces vers sur Elmire, outrageux pour les mœurs,
Ce libelle indécent....

VALÈRE.

Etait de lui. D'ailleurs
Ne précipitons rien. Examinons la chose.

ORONTE.

J'ai peine à concevoir quelle serait la cause...

VALÈRE.

Il ne m'a jamais vu qu'avec un œil jaloux;
Et c'est depuis le tems que je vis près de vous
Qu'on voit ici le trouble et les tracasseries.
Je vous ai déja dit que nos plaisanteries
Paraissaient le blesser.

ORONTE.

Il est vrai.

VALÈRE.

Ce matin,
Vous avez pu le voir : il mettait du dédain,
Une sorte d'aigreur même à nous contredire,
Vous blâmant sous mon nom du talent de médire.
Vous avez refusé Julie à son amour,
Malheur qu'il prévoyait, et depuis plus d'un jour.
Vous blessez son orgueil, en faut-il davantage?

ORONTE.

Je tombe de mon haut.

VALÈRE.

Ma foi, plus j'envisage
Sa conduite avec nous, plus je crois être sûr
Que lui seul est l'auteur de ce libelle obscur.
Je le soupçonnerais encor d'une autre ruse.
D'un peu de médisance il sait que l'on m'accuse.
Il aura pris le tems où je suis dans ces lieux,
Pour me prêter la chose et me rendre odieux.
Cette combinaison est très-philosophique.
Ces messieurs ont porté l'esprit géométrique
Jusque dans les noirceurs. Leur secret est connu,
Ils savent calculer le vice et la vertu.

ORONTE.

ORONTE.

Ton idée a l'air vrai.

VALÈRE.

Du moins très-vraisemblable.
Autre indice. Avez-vous remarqué comme à table,
Même sans trop d'adresse, il s'est vîte écrié
Que les vers étaient plats et qu'ils faisaient pitié?
Cette ruse hardie, et pourtant puérile,
Ne pouvait, entre nous, tromper qu'un imbécille.
Pour vous en imposer il faudrait bien plus d'art.

ORONTE.

Vous avez, sur ma foi, deviné le pendard.

VALÈRE.

J'ai cru même observer, quand il vous a vu lire,
Sur sa bouche perfide un venimeux sourire.

ORONTE.

Oui. Je vois en effet que tout est contre lui.
Mais ce ton si flatteur qu'il prenait aujourd'hui?...

VALÈRE.

Pure affectation.

ORONTE.

L'aménité?

VALÈRE.

Sottise.

ORONTE.

Après cela, croyez encore à la franchise
De tous ces Charlatans dont le masque est si doux;
Des Socrates du jour!

VALÈRE.

Voilà comme ils sont tous.

ORONTE.

Je les fuis désormais d'une lieue à la ronde.

VALÈRE, *d'un ton d'hypocrisie.*

Ils s'étaient bien flattés, quand j'entrai dans le monde,
De s'emparer de moi.

ORONTE.

Va, tu verras dans peu
Si contre la vertu l'imposture a beau jeu.
Je vais, du ton qu'il faut, parler à ma pupille.
Adieu, je te rejoins.

SCÈNE VII.

VALÈRE.

DORANTE est bien habile,
S'il esquive les traits que j'ai su lui lancer,
Et son flegme moral a de quoi s'exercer.
Je ne sais trop pourtant que penser de Julie.
C'est un de ces esprits sans physionomie,
Qui manquent au besoin de verve et de chaleur.

SCÈNE VIII.

DORANTE, VALÈRE.

DORANTE, *à part.*

OBSERVONS à quel point il porte la noirceur.

VALÈRE, *un peu troublé d'abord en apercevant Dorante, mais se remettant bien vîte, et prenant un air très-leste, qu'il garde pendant toute la scène.*

Voilà mon homme. Il faut hasarder l'abordage.
Il serait bien plaisant que mon prétendu sage,

Vain comme ils le sont tous, fût en secret flatté
De passer pour l'auteur des couplets. Leur gaîté
Doit l'avoir amusé, quoi qu'il en ait pu dire.
Voyons. Eh bien, Monsieur, l'effet de la satire
A passé votre espoir. Oronte est furieux.
Vous avez affecté, pour vous déguiser mieux,
D'en blâmer à-la-fois et le genre et le style.
Ce détour est usé. La feinte est inutile.
Pour vous justifier j'ai fait ce que j'ai pu,
Mais sans y réussir. Il vous a reconnu.

DORANTE.

Tant d'audace, Monsieur, a de quoi me surprendre.
Vous! me justifier?

VALÈRE.

Il a pu se méprendre.
Je ne suis pas garant de ses opinions.
J'ai voulu le guérir de ses préventions.
Vous ne l'eussiez pas fait à ma place, peut-être:
Soyez ingrat ou non, vous en êtes le maître.

DORANTE.

Non, je n'ai point, Monsieur, le malheur d'être ingrat
Je sais tout ce qu'on doit aux services d'éclat.
Ce que vous avez fait pour moi dans mon absence,
Mérite et mon estime et ma reconnaissance.

Cependant, l'apparence est un peu contre vous.
J'aspirais à Julie, on vous fait son époux.
Il paraît un libelle, on m'en donne la honte.
J'avais lieu de compter sur l'amitié d'Oronte;
Et c'est lui qui m'accuse!

VALÈRE, en riant.

A-t-il donc si grand tort?

DORANTE, avec indignation.

Monsieur!

VALÈRE.

Il ne faut pas vous récrier si fort.
Vous n'êtes plus, Messieurs, ces graves personnages
Qui du public séduit attiraient les hommages.
Soyez francs comme nous. Vous autres bonnes gens
Donneriez, au besoin, des leçons aux méchans,
On le sait. Pourquoi donc prendre un masque hypocrite?
Dans le fond, vos couplets ne sont pas sans mérite.

DORANTE.

Ah! c'en est trop enfin. Mes couplets!...

VALÈRE, se pressant de lui couper la parole en ricanant.

En honneur,
Je ne vous croyais pas ce degré de vigueur,
Cette légèreté! Je l'avoue, à ma honte,

Je vous méconnaissais, sans les soupçons d'Oronte.
Si c'est votre début, je réponds qu'il prendra,
Et vous irez très-loin avec ce talent-là.
Quand on est si plaisant, il convient qu'on s'affiche.
Je sais bien qu'en effet la matière était riche,
Mais le style, parbleu, répond bien au sujet,
Et vous avez peint l'homme, entre nous, trait pour trait.

DORANTE.

Je me suis fait, sans doute, assez de violence.
Autant que je l'ai pu, j'ai gardé le silence,
Et laissé le champ libre à vos témérités.
Vous ne m'étonnez plus, mais vous me révoltez.
On put jadis permettre à l'enjoûment d'Horace
Une malignité salutaire au Parnasse :
Mais par l'indigne abus d'un talent détesté,
Troubler l'ordre et la paix de la société!
Mais contre un bienfaiteur! . . .

VALÈRE.

Eh! Monsieur, je vous prie,
Ne nous écartons pas de la plaisanterie ;
Ce n'est plus là le ton ni l'esprit des couplets.

DORANTE.

On connaîtra bientôt celui qui les a faits,

Vous en parlez avec beaucoup de complaisance,
Et vous témoigneriez un peu plus de prudence,
En montrant moins de goût pour ce genre infernal.

VALÈRE.

Je n'ai pas vos raisons pour en dire du mal.

DORANTE.

Eh! qui n'en aurait pas pour proscrire un ouvrage
Dont le seul art consiste à prodiguer l'outrage?
Un écrit scandaleux, dont le coupable auteur
Semble avoir dédaigné de masquer sa noirceur?
Peut-il donc s'aveugler sur son ignominie?
Pense-t-il par l'esprit orner la calomnie?
Quelque faveur qu'obtienne un talent si pervers,
Croyez-moi, le méchant est seul dans l'univers.
A ce triste abandon lui-même il se dévoue.
Honteux de ses succès que l'honneur désavoue,
Privé de son estime et de celle d'autrui,
Tous les cœurs à jamais restent fermés pour lui.

VALÈRE.

Fort bien. Je vois, Monsieur, par quelle heureuse adresse
Vous saviez de Julie enivrer la jeunesse.
Elle est belle, elle est riche (1), assez simple d'ailleurs
Pour se laisser surprendre à ces dehors flatteurs.

---

(1) L'acteur doit appuyer beaucoup sur ces mots : *Elle est riche.*

A vos vœux, jusqu'ici, tout a paru répondre :
Mais le sort quelquefois se plaît à nous confondre.
Peut-être dès ce jour...

SCÈNE IX.

ORONTE, JULIE, DORANTE. VALÈRE.

ORONTE, à Julie.

Vous balancez en vain.
A Valère aujourd'hui j'ai promis votre main,
(A Dorante.)
Et je veux... Ah ! c'est vous, monsieur le philosophe!

DORANTE.

Que veut dire, Monsieur, cette brusque apostrophe ?

ORONTE.

Vous ne concevez pas d'où vous vient cet accueil ?
Ceci va s'éclaircir pour vous en un clin d'œil.
Avec vos complimens, vos fadeurs éternelles,
Vous blâmez la satire, et faites des libelles !

DORANTE, en fixant Valère d'une manière marquée.

Eh ! qui peut être lâche et criminel assez
Pour oser près de vous ?...

ORONTE.

Julie, obéissez.

JULIE, avec l'inflexion de l'effroi et de la douleur.

Qui moi! qu'en sa faveur je renonce à Dorante!

ORONTE.

A Dorante!

VALÈRE.

Qu'entends-je!

ORONTE.

Est-elle extravagante?

JULIE.

Ah! suspendez, Monsieur, un aveugle courroux.
Rien ne peut me forcer d'accepter pour époux
Un homme plein de fiel, un traître qui sans honte...

VALÈRE.

Madame!

JULIE.

Mon devoir est d'éclairer Oronte.
De l'écrit ténébreux reconnaissez l'auteur.
Pour percer les replis de son infame cœur,
J'ai feint un seul moment de répondre à ses vues:
Mais quel dédale affreux d'horreurs inattendues

Lui-même a-t-il osé dévoiler à mes yeux !
Il m'a tout confié. Son art insidieux,
Sans doute, a fait tomber vos soupçons sur Dorante ;
Il ne jouira pas de sa perfide attente.
C'est lui, c'est lui, Monsieur, que vous devez punir.

(A Valère.)

Lui seul est criminel. Osez me démentir.

VALÈRE, avec les tons de l'ironie, de l'audace et de l'hypocrisie.

Madame, en vérité, je ne m'attendais guère
A ce style imposant que Monsieur vous suggère.
Que ne me parliez-vous un peu plus franchement?
Je ne prétendais pas vous contraindre un moment.
Si j'avais pu prévoir cette ardeur inouie
Dont je vous vois brûler pour la philosophie,
J'aurais, sans murmurer de votre auguste choix,
Abjuré le projet de vivre sous vos loix.
Mais il fallait du moins employer d'autres armes.
Tandis qu'Oronte ici me confiait ses larmes,
Qu'à le consoler, seul, je mettais tous mes soins,
Vous tramiez ce complot! =Eh! quels sont vos témoins?

ORONTE.

Julie, y pensez-vous?

VALÈRE, bas à Oronte.

Il s'est emparé d'elle,

ORONTE.

C'est de sa part encore une injure nouvelle.

DORANTE, à Oronte,

(Montrant Julie.)

J'ose attester le Ciel, et vous-même, et son cœur...

VALÈRE.

Des exclamations la trompeuse chaleur
Ne tient pas lieu de preuve.

JULIE, à Valère.

Eh quoi! votre imposture...

VALÈRE, sans marquer d'emportement.

L'expression, Madame, est peut-être un peu dure.

SCÈNE X.

MARTON, et les Acteurs précédens.

MARTON.

(Bas à Julie.) (Haut à Valère.)

ENFIN, je vous l'amène. Un honnête Imprimeur,
Qui se nomme Pamphlet, vous demande, Monsieur.

JULIE, à part.

Ah! je respire enfin.

VALÈRE.

Dites-lui qu'il attende.

(A part.)

Quel contre-tems!

MARTON.

Il vient sur mes pas.

ORONTE.

Sa demande

A-t-elle pour motif des objets importans?

VALÈRE.

Qu'il s'adresse à Pasquin. Il prend bien mal son tems.

SCÈNE XI.

M. PAMPHLET, et les Acteurs précédens.

M. PAMPHLET.

JE donne le bonjour à l'illustre assemblée.

ORONTE.

Que voulez-vous?

M. PAMPHLET.

Pardon, si j'entre ainsi d'emblée.

MARTON.

Rassurez-vous, parlez.

M. PAMPHLET.

Ah! j'aurai bientôt fait.
C'est la nécessité qui me rend indiscret:
Et je viens seulement pour un petit mémoire.
(A Valère.)
Monsieur, ce sera faire une œuvre méritoire
Que de me l'acquitter, s'il vous plaît, promptement.

VALÈRE, *avec une impatience concentrée.*

Fort bien. Vous reviendrez.

M. PAMPHLET.

Il ne faut qu'un moment.
L'objet n'est pas bien fort, mais ce sont des avances.
Daignez avoir égard à mes vives instances.
Je suis humilié d'y mettre tant de feu:
Mais les tems sont si durs! le comptoir rend si peu!
Imprimeur, Colporteur, Relieur et Libraire,
Avec tous ces métiers, je suis dans la misère:
Mais j'ai toujours grand soin, malgré ma pauvreté,
De ne peser mon gain qu'au poids de l'équité.
Vous en allez juger par le susdit mémoire.
(Il prend ses lunettes, comme pour lire.)

VALÈRE, *avec humeur.*

Eh! Monsieur, finissez.

M. PAMPHLET.

C'est trahir votre gloire
Que de vouloir cacher les immortels écrits
(Il lit.)
Dont vous êtes l'auteur. *Les Boudoirs de Paris* (1),
Ou Journal des Abbés. L'Espion des Coulisses,
Ouvrage assez piquant sur les mœurs des actrices.

VALÈRE, à Oronte.

Chassez cet importun.

M. PAMPHLET, continuant de lire.

Portrait d'un Courtisan.
Celui-ci m'a fait mettre au Fort-l'Evêque un an.

ORONTE.

Eh! qu'ai-je affaire?...

M. PAMPHLET, poursuivant toujours.

Item, *des Couplets sur Elmire*...

VALÈRE, à Oronte, qui témoigne de la surprise à ce dernier titre.

Je vous expliquerai ce que cela veut dire.
(A M. Pamphlet.)
Sortirez-vous enfin?

---

(1) Ceux qui pourraient s'étonner d'abord qu'un philosophe, tel que Valère, ait fait des ouvrages de ce genre licencieux et frivole, concevront sans peine que dans un moment de loisir et de délassement, un philosophe pourrait faire les *Bijoux indiscrets*, par exemple, et le lendemain écrire un *Traité de Morale*.

MARTON, à Valère.

Non, Monsieur, s'il vous plaît.
Ce mémoire est trop bon.

ORONTE, commençant à remarquer l'embarras de Valère, prend le mémoire et l'examine.

Voyons, Monsieur Pamphlet,
Voyons..

VALÈRE, à Oronte.

C'est, à coup sûr, quelqu'affreux stratagême,

ORONTE, du ton d'un homme qui commence à se désabuser.

Je le crois : mais je veux m'en éclaircir moi-même.

DORANTE, à Valère.

Vous vous troublez, Monsieur?

VALÈRE.

Non, je vous reconnais,
Et vous justifiez ce que je soupçonnais.

M. PAMPHLET, à Julie, pendant qu'Oronte parcourt le mémoire avec différens signes d'étonnement.

Madame voudrait-elle acheter des Brochures?
J'en ai, selon les gens, de pures et d'impures.
Tout cela se vend bien; mais j'ai sous le manteau
De petits vers gaillards d'un genre assez nouveau.
(A Dorante.)
Monsieur en voudrait-il?

DORANTE.

Non, je vous remercie.

M. PAMPHLET.

Je vais donc vous montrer une autre facétie.

(Il tire une brochure d'une des joues de sa perruque, et la donne à Dorante.)

J'ai cru devoir user de ces précautions.
La police a par-tout de nombreux espions.

(A Oronte.

N'oubliez pas, Monsieur, d'ajouter à mon compte
Des couplets fort plaisans sur un certain Oronte.

ORONTE.

Sur Oronte!

M. PAMPHLET.

Oui, Monsieur, imprimés ce matin.
Voilà le manuscrit que m'a livré Pasquin.

VALÈRE, à Oronte.

Le complot est grossier. Vous concevez ...

ORONTE, après avoir jetté un coup-d'œil sur le manuscrit.

Le traître!
Et jusqu'à ce moment j'ai pu le méconnaître!

MARTON, à Valère.

Oh! pour le coup, Monsieur, le fait est avéré.

ORONTE.

ORONTE.

De quel poison funeste il m'avait enivré!
Ah! Dorante! Ah! Julie!

VALÈRE.

Eh quoi! ce badinage
Vous fait jouer à tous ce triste personnage?
Mais sentez donc le prix de la célébrité:
Votre nom va tout droit à la postérité;
Les couplets resteront. Pour moi, je me retire.
Je vois de tous côtés des sujets de satire.
Loin de ce tourbillon de méchans et de sots,
Je vais, dans mon désert, retrouver le repos.
Sur l'intrigue et l'orgueil aujourd'hui tout se fonde;
Et ma vieille franchise est de trop dans le monde.

(Il sort.)

SCÈNE XII et dernière.

ORONTE, JULIE, DORANTE, M. PAMPHLET, MARTON.

M. PAMPHLET.

Il sort! ... Et mon argent? ...

ORONTE.

Ton argent, malheureux!

MARTON.

Ah! Monsieur, envers lui soyez moins rigoureux.
Si l'on peut imputer des torts à sa misère,
Il les répare tous en démasquant Valère.

ORONTE.

Oui, je dois lui payer ce service important.
(à Dorante et à Julie.)
Et vous, pour qui mon cœur fut injuste un instant,
Jouissez désormais d'un bonheur sans nuages.
Le Ciel fit les méchans pour éprouver les sages.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

LES

COURTISANES,

COMÉDIE.

LETTRE DE L'AUTEUR

A MONSIEUR

LE COMTE DE MAUREPAS.

C'est à vous, Monseigneur, que l'Auteur de la Métromanie dédia un ouvrage qui a soutenu la réputation de notre scène, et qui fut, à-peu-près, la dernière comédie du bon genre. Pourquoi ce genre, qui a fait tant d'honneur à la France dans le siècle des arts et du génie, ne renaîtrait-il pas sous vos auspices?

Cette idée, Monseigneur, a réveillé mon émulation : j'ai osé traiter un sujet qui pourra vous paraître hardi; mais j'ai cru qu'au degré où s'est portée la licence de nos mœurs, la comédie ne pouvait offrir un objet d'utilité morale plus digne de la scène. Je peux m'en exagérer l'importance, mais il me semble que Mentor ne l'eût pas négligé dans les instructions qu'il donnait au jeune Télémaque.

Quoi qu'il en soit, Monseigneur, je me suis promis l'honneur de vous avoir pour juge, et, s'il en était besoin, pour appui. Cette double ambition vous prouvera que je ne suis pas tout-à-fait mécontent de mon travail ; mais je voudrais bien n'être pas indiscret en vous dérobant des momens dont je connais tout le prix. J'attendrai vos ordres avec la confiance que m'inspire cette douce familiarité dont vous avez toujours honoré les Gens de Lettres. J'aurais trouvé des facilités pour obtenir auprès de vous des recommandations, peut-être même des importunités; mais j'ai cru que ces petits moyens étaient déplacés avec des hommes tels que vous.

Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR, etc.

IIe. LETTRE DE L'AUTEUR

AU MÊME.

Un ouvrage de théâtre, Monseigneur, est un bien petit objet, comparé aux grandes affaires qui vous occupent ; mais les plus petites choses peuvent occasionner des évènemens qui ne sont pas indignes de l'attention d'un sage.

La pièce que j'ai eu l'honneur de vous lire, sans vous scandaliser, Monseigneur, ni les Dames qui ont bien voulu l'entendre avec vous, vient d'occasionner à la comédie un schisme qui menace l'état d'un nouveau parti. Sept voix ont accepté la pièce avec des éloges dont je suis bien loin de me prévaloir. Huit, *en confirmant ces mêmes éloges*, l'ont rejetée *avec le plus grand regret*, comme peu compatible, *par son extrême indécence, avec la dignité du théâtre Français.* Ce sont, Monseigneur, les propres paroles des suffrages.

Je me suis rappelé le mot de Molière : *Monsieur le premier Président ne veut pas qu'on le*

joue ; mais j'ai cru que, pour lever les scrupules des dissidens, il ne me fallait que l'approbation de la Police. Je l'ai obtenue sans difficulté, et le plus inutilement du monde. On m'a dit en face, et précisément comme j'ai l'honneur de vous le mander, que la comédie ne revenait jamais d'*une décision légale.*

C est ici, Monseigneur, que le ridicule commencerait à devenir trop sérieux. Des comédiens, qui s'arrogent les droits de la grande Police, qui violent le respect dû à l'autorité, donneraient, si on ne les réprimait pas, l'exemple d'une licence très-dangereuse, et finiraient pas compromettre l'Administration.

En effet, Monseigneur, ne semblerait-il pas trop étrange qu'on eût abandonné à la liberté du théâtre tous les états, toutes les conditions, sans en excepter les dévots, et que les seules Courtisanes fussent privilégiées au point de leur épargner un peu de ridicule? Eh! que diraient les philosophes, qui ne sont déja que trop portés à médire de notre siècle, et qui ont eux-mêmes servi d'aliment à la malignité publique?

J'ose vous assurer, Monseigneur, que je n'ai pas le moindre empressement pour que ma pièce soit représentée, du moins au théâtre de Paris;

et si vous regardez comme une plaisanterie sans conséquence qu'on puisse dire ouvertement (ce que l'on murmure déja) que tout a été permis en France, excepté une pièce morale faite pour humilier le vice, je ne vous demande aucune protection. Mais si vous pensez autrement, comme je ne me permets pas d'en douter, je vous supplie, Monseigneur, de vouloir bien faire demander ma pièce pour la Cour. Ce sera remettre les comédiens dans leur devoir, me rendre une justice, et relever un peu l'honneur d'un ouvrage qui a semblé ne pas vous déplaire, et auquel j'ai donné de nouveaux soins.

Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR, etc.

N. B. Que l'Administration sentit en effet l'inconséquence de laisser aux comédiens le droit de juger des convenances morales d'un ouvrage. La pièce fut représentée; elle fut honorée de la présence de la Reine, et successivement de celle de MONSIEUR et de MADAME. Non-seulement elle fut très-applaudie, mais elle commença la réputation d'une jeune Actrice qui joua le rôle de *Rosalie*, et qui n'a pas eu de succès plus brillant.

ACTEURS.

GERNANCE.

LISIMON, parent et ami de Gernance.

M. SOPHANÈS, l'un de nos Philosophes à la mode.

MONDOR, homme de finance et de plaisir.

ROSALIE,
ARTÉNICE,
CLORINDE,
ERMINIE,
} Courtisanes.

MARTON, suivante de Rosalie.

UN MAÎTRE DE GUITARE.

UN LAQUAIS.

UN FIACRE.

La Scène est à Paris.

LES COURTISANNES.

Respecte ma misere ;
Elle est honnête au moins.

LES COURTISANES, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSALIE, MARTON.

ROSALIE, *occupée à considérer différentes étoffes.*

LAISSE-MOI contempler ces étoffes nouvelles.
Quelle variété! que les couleurs sont belles!

MARTON.

Eh bien, vous jouissez enfin de mes avis:
Vous repentirez-vous de les avoir suivis?
Vous allez éclipser nos beautés les plus fières,

ROSALIE.

Ce Pékin-là doit être admirable aux lumières.

MARTON, *lui montrant un écrin.*

Ceci vaut un peu mieux. Regardez ces brillans.
Voilà, voilà, morbleu, de solides présens,
Et qu'on peut convertir en bons contrats de rente.
Vivent de tels effets!

ROSALIE.

Ce chapeau-là m'enchante;
Comme il doit m'embellir! vîte, un miroir, Marton;
Je voudrais l'essayer.

MARTON.

Laissez-là ce chiffon.

ROSALIE.

La célèbre Bertin (1) s'est, ma foi, surpassee.
Regarde cette plume avec grace élancée...
Que je vais réussir au bal de l'Opéra!

MARTON.

Je reconnais mon sexe à ces sottises-là.
Ce goût pour la parure au fond n'est point blâmable :
Mais il est tems d'unir l'utile à l'agréable,
Il est tems de penser. Voyez ce lingot d'or,
Qui vous vient sûrement du financier Mondor.

---

(1) Fameuse marchande de Modes.

La forme en est antique, et peut-être incommode;
Et je donnerais, moi, tous ces chiffons de mode
Pour un bijou pareil.

ROSALIE.

Eh bien, je t'en fais don;
Ce Mondor est si triste et d'un si mauvais ton!

MARTON.

Vous pourriez lui marquer un peu de complaisance.

ROSALIE.

Non, pour le supporter, je me fais violence,
Et je ne puis suffire aux propos assommans
Que sans cesse il me tient. Avec ses diamans,
Dont la collection l'éblouit et l'enivre,
Il devient chaque jour plus difficile à vivre.
De ses chevaux anglais qu'il raffole chez lui:
Mais qu'il ne vienne pas m'apporter son ennui.

MARTON.

Vous brûlez cependant d'avoir un équipage?
Eh bien, s'il vous l'offrait, auriez-vous le courage,
Là... de lui refuser d'être de vos amis?

ROSALIE.

Ce serait le payer bien cher, à mon avis.

MARTON.

Abjurez, croyez-moi, cette délicatesse.
Vous joignez aux appas la fleur de la jeunesse;
Sachez en profiter, mais pour votre bonheur.
Apprenez que Mondor est un homme en faveur,
Un homme essentiel. Sa politique habile
Aux passions des grands a su se rendre utile.
A ce titre-là seul il faut le conserver.

ROSALIE.

Par de pareils emplois il croit se relever?

MARTON.

S'il le croit? mais, sans doute. Ignorez-vous encore
Que, dans ce siècle-ci, le caducée honore,
Que c'est un sûr moyen de parvenir à tout,
Et qu'il n'est point d'état mieux accueilli par-tout.
C'est un art à la mode, et réduit en système
Par plus d'un important, par plus d'un abbé même.
Connaissez donc nos mœurs, et désabusez-vous.
Ne remarquez-vous pas qu'on nous respecte, nous?
A-t-on besoin d'aïeux, alors qu'on est jolie?
La France, par degrés, à tel point s'est polie,
Que nous donnons le ton à la Ville, à la Cour,
Et qu'on pardonne tout aux erreurs de l'amour.
Vous en ferez un jour l'heureuse expérience.
Tel aujourd'hui vous voit avec indifférence,

Qui, peut-être demain, mettrait tout son orgueil
A recevoir de vous la faveur d'un coup-d'œil.

ROSALIE.

Tu me fais des romans.

MARTON.

Des romans? non, ma chère;
Avez-vous moins d'attraits que Naïs et Glycère?
Vous avez pu les voir. De leurs obscurs débuts,
A peine il reste au monde un souvenir confus.
On ignore en quels lieux se passa leur jeunesse.
Eh bien! l'une est Marquise, et l'autre Vicomtesse.

ROSALIE.

Quoi! l'on peut à ce point s'oublier?

MARTON.

Sûrement.
Ce qui blesse l'orgueil s'oublie en un moment.
Ayez donc en vous-même un peu de confiance.
Je vois à votre char un homme de finance,
Un de nos sénateurs...

ROSALIE.

Ah! ne m'en parle pas!
Un petit-maître en robe a pour moi peu d'appas.

MARTON.

Vous avez su charmer un bel-esprit en titre,
Et qui déja, pour vous, a fait plus d'une épître.

ROSALIE.

Oui, la conquête est rare; un écrivain blasé,
Qui va traînant par-tout son persifflage usé:
J'ignore quels talens en sa personne on vante;
Mais le plaisir ennuie aussi-tôt qu'il le chante.

MARTON.

Je n'ai pas pour ses vers plus de respect que vous.
A votre âge, pourtant, convenez qu'il est doux
(Cette gloire parfois dût-elle être incommode)
De recevoir l'encens d'un poète à la mode.
Mais ce qui me paraît pour vous plus séduisant,
C'est d'avoir obtenu le suffrage imposant,
L'amitié, les conseils d'un des grands personnages
Que la philosophie a mis au rang des sages.
Ces messieurs, pour servir, ne font rien à demi.

ROSALIE.

Tu ne me parles point, Marton, de son ami?

MARTON.

De Gernance?

ROSALIE.

ROSALIE.

Sans doute.

MARTON.

Enfin, je vous devine;
Et, si j'en crois vos yeux, Gernance a bien la mine
D'être l'heureux mortel, le fortuné vainqueur,
Qui doit à ses destins enchaîner votre cœur.
Romanesque, et voilà ce qui plaît à votre âge,
C'est par vous que l'amour eut son premier hommage.
Sa figure est charmante; elle a dû vous tenter,
Et ce qu'il vous propose a droit de vous flatter:
Mais avec lui, sur-tout, craignez d'être imprudente,
Et gardez, s'il se peut, une ame indifférente.

ROSALIE.

Ou je me connais mal, Marton, ou dans mon cœur
Ce n'est qu'un simple goût qui parle en sa faveur.
J'aime sa bonne-foi, son inexpérience.
Son amour est si vrai, si plein de confiance,
Qu'il croit ce que je veux: il s'en fait une loi.
Ce ton du sentiment est si nouveau pour moi,
Que, sans me déguiser qu'il tient à sa jeunesse,
Sans m'aveugler enfin, son respect m'intéresse.
Tu sais qu'il est d'ailleurs maître de son destin,
Et qu'il peut, en effet, disposer de sa main.

Un jour, il doit jouir de la plus grande aisance;
Voudrais-tu, sur la foi d'une vaine espérance,
Me conseiller, Marton, de ne point m'attacher
Au bonheur plus réel qui semble me chercher?

MARTON.

Vous avez mis tant d'art à subjuguer Gernance,
Vous vous êtes souvent conduite en sa présence
Avec tant de réserve et de discrétion,
Que je n'ai pas douté de votre intention.
Votre humeur cependant dissipée et volage
Ne s'accorderait guère avec le mariage;
Mais, usez de vos droits, du moins, jusqu'à ce jour,
Et sachez allier la prudence et l'amour.
Vous devez à Mondor quelque reconnaissance...

ROSALIE.

Paix, Marton, quelqu'un vient; c'est l'ami de Gernance.

SCÈNE II.

M. SOPHANÈS, ROSALIE, MARTON.

M. SOPHANÈS.

Eh bien! ma Rosalie, enfin voici le jour
Préparé par mes soins, amené par l'amour,

Où vos destins vont prendre une face nouvelle.
Je ne sais si Gernance a perdu la cervelle ;
Mais je vous peindrais mal sa pétulante ardeur:
Il vient vous conjurer d'achever son bonheur.
J'ai, pour l'exciter mieux, combattu son idée,
Il ne m'écoutait pas. Sa tête est décidée,
Et jamais passion ne prit un tel essor.
Je vous laisse le soin de l'attiser encor.
Vous pouvez maintenant tailler en pleine étoffe,
Je réponds du succès.

ROSALIE.

Mais, mon cher philosophe,
Pouvez-vous m'en répondre assez? Si par malheur
Les préjugés allaient renaître dans son cœur?
S'il venait à rougir? Si le public, l'usage? ...

M. SOPHANÈS.

L'usage et le public sont le mépris du sage.
Nous l'avons décidé. Nos plus purs sentimens
Ne sont-ils pas toujours l'ouvrage de nos sens?
Pourquoi chercher ailleurs un bonheur chimérique?
Le moral n'est qu'un mot, tenons-nous au physique.
Vous plaisez à Gernance; eh bien! tout est au mieux.
L'amour avait son but quand il forma vos yeux,
Que peut-il vous manquer avec le don de plaire?
Quel reproche Gernance aurait-il à vous faire?

Vous n'êtes pas venue à l'âge où je vous vois...
Sans vous être permis... quelqu'essai de vos droits.
J'aime votre embarras. Pourquoi vous en défendre?
Vous reprocheriez-vous un cœur sensible et tendre?
Qu'un Misanthrope amer, dans son triste loisir,
Se fasse une vertu de fronder le plaisir,
Moi, je sais compatir à l'humaine faiblesse,
Et Ninon, à mon gré, l'emporte sur Lucrèce.

ROSALIE.

Ah! Monsieur Sophanès, vous me flattez!

M. SOPHANÈS.

Moi, non.
Je dis ce que je pense; interrogez Marton.

MARTON.

Ma foi, cette morale est du moins très-commode.

M. SOPHANÈS.

L'instinct de la nature est ma règle et mon code.
Je ne m'abaisse pas à ces scrupules vains
Dont se laisse bercer le commun des humains,
Et je laisse aux pédans ces austères maximes
Qui mettent de niveau la faiblesse et les crimes.

ROSALIE.

Mais Gernance, en effet, pense-t-il comme vous?
S'il venait à changer?

M. SOPHANÈS.

Non, il est trop jaloux
De paraître affranchi des préjugés vulgaires,
Pour reprendre jamais ces erreurs populaires.
Vous pouvez bien d'ailleurs vous en fier à moi.
(A demi-voix.)
Entre nous, vous savez tout ce que je vous doi;
Ma vertu favorite est la reconnaissance,
Et je crois m'acquitter en vous livrant Gernance.

ROSALIE.

Eh bien, je m'abandonne à vos avis.

M. SOPHANÈS.

Parbleu!
Que pouvez-vous risquer avec un si beau jeu?
Gernance, dans l'accès de sa verve amoureuse,
Vous croit d'une famille honnête et malheureuse.
L'amour, exprès pour vous, lui prêta son bandeau,
Et de plus sa manie est de voir tout en beau.
Que Marton seulement le flatte et vous seconde.
Elle a, cette Marton, tout le bon sens du monde.
A propos, il est tems d'employer ce ressort,
Ce billet prétendu de Milord Carlinfort.
(Il fouille dans ses poches.)
Je crois l'avoir sur moi. Marton, avec prudence,
Saura choisir l'instant d'en régaler Gernance.

Mais quoi! l'aurais-je donc perdu? Non, le voici.

(Il remet une Lettre à Marton.)

Adieu. Je ne veux pas qu'on me rencontre ici.

SCÈNE III.

ROSALIE, MARTON.

ROSALIE.

Ce Monsieur Sophanès est une ame excellente.

MARTON.

Oui, sa philosophie est tout-à-fait riante.

ROSALIE.

Pour servir ses amis, il ne ménage rien;
Il est plein de chaleur.

MARTON.

Vraiment, on le voit bien;
Sa morale... Il avait, ma foi, deviné juste.
Gernance vient à nous. Prenez votre air auguste.

SCÈNE IV.

GERNANCE, ROSALIE, MARTON.

GERNANCE.

Vous devez vous lasser de me tenir rigueur,
Aimable Rosalie, et connaître mon cœur.
J'ai quelques droits du moins sur votre confiance;
A quelle épreuve encor mettrez-vous ma constance?
Qui vous croirait barbare avec des yeux si doux?

ROSALIE.

Mais quels sont donc mes torts? De quoi vous plaignez-vous?

GERNANCE, *avec feu.*

Je me plains... je me plains de vous voir indécise.
Est-ce-là l'amitié que vous m'aviez promise?
Je voudrais vous venger de l'injuste hasard
Qui rendit la fortune aveugle à votre égard;
C'est mon plus cher désir : l'adversité cruelle
A mes yeux attendris vous rend encor plus belle :
Cependant... (Pardonnez à l'intérêt pressant
Que m'inspire pour vous un cœur compatissant,

Et peut-être à l'excès enivré de vos charmes).
Si j'en crois de ce cœur les secrètes alarmes,
Vous avez des chagrins que vous me déguisez.
Auriez-vous des parens au malheur exposés?
Je vous offre pour eux mon crédit, mes services.

ROSALIE, *avec beaucoup de dignité.*

Non. Le sort m'a gardé toutes ses injustices;
Mais si mon seul partage était l'obscurité,
S'il mettait entre nous trop d'inégalité,
Vous aurais-je permis la plus faible espérance?
Qui? moi, vous avilir! Le pensez-vous, Gernance?

GERNANCE.

Eh! pourquoi différer de recevoir ma main?
Quel caprice odieux!...

ROSALIE.

Vous me pressez en vain.

GERNANCE.

Ah! vous me haïssez, et toute ma tendresse...

ROSALIE, *du ton le plus auguste.*

J'ai, pour en abuser, trop de délicatesse.
Je ne suis point, Gernance, insensible à l'amour;
Mais je veux vous forcer à m'estimer un jour,
En combattant l'erreur dont votre ame est séduite.
Vous voyez à quel sort le malheur m'a réduite.

Je ne puis seulement supposer sans effroi
Le moment où vos yeux, trop prévenus pour moi,
Eclairés tout-à-coup, verraient le précipice
Où vous aurait conduit un amoureux caprice.
Croyez, quand je refuse un partage aussi doux,
Que, peut-être, je suis plus à plaindre que vous.
Ainsi que votre amour, ma faiblesse est extrême:
Mais je veux vous sauver, s'il se peut, de vous-même.

MARTON, bas à Rosalie.

A merveille!

GERNANCE.

Cessez des efforts superflus.
Apprenez que mon cœur ne se possède plus.
Vous vous reprochez trop des erreurs de jeunesse,
Qui n'ont point de votre ame abaissé la noblesse.
Le malheur ne doit pas inspirer des remords,
Et la fortune enfin veut réparer ses torts.
Vous m'aimez... Ah! cent fois daignez me le redire.
Tous ces vains préjugés dont je brave l'empire,
Et que vous m'opposez avec trop de rigueur,
Ne m'empêcheront pas de signer mon bonheur.
Venez.

ROSALIE.

Vous le voulez? Eh bien, mon cher Gernance...
Mais non. De votre amour je crains la violence,

Tâchez, du moins, tâchez d'en modérer le feu,
Et donnez-vous le tems de l'éprouver un peu.
Tenez, ce soir chez moi vous aurez compagnie :
Je vous promets Clorinde, Arténice, Erminie.
Que sais-je? la gaîté, la dissipation
Pourront faire à vos feux quelque diversion.
Vous en auriez besoin. Vous viendrez, je l'espère.

GERNANCE.

Que ne ferais-je pas dans l'ardeur de vous plaire !
Mais mon cœur, à son tour, vous impose une loi.

ROSALIE.

C'est...!

GERNANCE.

Qu'au plus tard, demain, vous acceptiez ma foi.

ROSALIE.

(A Marton,)

Que vous êtes pressant? Il faut le satisfaire.

(A Gernance.)

A demain, soit. Je sors un moment, pour affaire.

MARTON, bas à Rosalie.

Vous allez chez Mondor?

ROSALIE, à Marton, bas.

Il le faut bien.

(A Gernance, haut.)

Adieu.

SCÈNE V.

GERNANCE, MARTON.

GERNANCE.

Enfin, j'ai le bonheur d'obtenir son aveu.
Mais, ma chère Marton, toi qui lis dans son ame,
D'où venait la froideur dont s'indignait ma flamme?
J'ai cru lui remarquer un certain embarras.
M'aime-t-elle en effet?

MARTON.

Ah! vous n'en doutez pas.
Jamais l'œil de l'amour a-t-il pu se méprendre?
Ce timide embarras est facile à comprendre.
Elle vous aime, et craint, en acceptant vos vœux,
D'abuser, contre vous, du pouvoir de ses yeux.

GERNANCE.

Elle se plaint souvent des torts de la fortune,
Ma curiosité peut sembler importune;
Mais j'y reviens encor : tu sais tous ses secrets.
Des parens à sa charge, et peut-être indiscrets,
N'abuseraient-ils pas de sa bonté facile?

MARTON.

Pourquoi vous ferait-elle un mystère inutile?
Sa famille, il est vrai, n'est pas dans la splendeur:
On peut, sans opulence, être loin du malheur.
Ah! si vous connaissiez le cœur de Rosalie,
Sans vouloir la vanter, ni la croire accomplie,
Vous y verriez, Monsieur, tant d'ingénuité!...

GERNANCE.

Je le crois. Son portrait ne peut être flatté.

MARTON.

Je voudrais seulement lui voir plus de prudence,
Et que pour sa fortune elle eût moins d'indolence:
Mais je n'ai pas le don de la persuader.
C'est là-dessus, Monsieur, qu'il faudrait la gronder,
Et non sur ses froideurs, qui ne sont qu'apparentes.
Si vous pouviez savoir les offres séduisantes
Qu'elle vous sacrifie...

GERNANCE.

A moi, Marton?

MARTON.

A vous.
Mais d'un pareil secret son cœur est trop jaloux,
Je dois le respecter.

GERNANCE.

De grace.

MARTON.

A ma maîtresse
J'ai promis de me taire. Oh! non, point de faiblesse.

GERNANCE.

Peux-tu te défier de moi, chère Marton?
Laisse-toi désarmer.

MARTON.

Ah! j'ai le cœur trop bon.
(Elle lui remet une lettre.)
Tenez, Monsieur, lisez. Jugez si l'on vous aime,
Et si vous n'étiez pas d'une injustice extrême.
Voyez ce qu'on refuse. Eh bien, avais-je tort?

GERNANCE, lisant la fin de la lettre.

« La fortune et la main de MILORD CARLINFORT! »

MARTON.

Hélas! de désespoir, il est parti pour Londre.

GERNANCE.

Qu'un procédé si noble a droit de me confondre!
Dans une humble fortune, ô Ciel! que de grandeur!
Tu ne m'étonnes pas, j'avais lu dans son cœur.

Et je vais cependant essuyer les murmures,
Les reproches amers, peut-être les injures
D'une foule de sots, dont l'importune voix
Va bientôt s'élever pour condamner mon choix.
J'admire des humains l'inconséquence extrême!
Le croirais-tu, Marton? monsieur Sophanès même,
Lui que j'ai vu cent fois avec tant de vigueur,
Des préjugés publics combattre la rigueur,
M'opposait, ce matin, leur vaine tirannie,
Et semblait pour moi seul démentir son génie.

MARTON.

Quoi! Monsieur Sophanès?

GERNANCE.

Je l'en ai fait rougir.
Mais qu'il est différent de parler ou d'agir!
Tu me verras du moins montrer plus de courage,
Et faire mon bonheur en dépit de l'usage.
Mais qui peut m'amener mon parent Lisimon!
D'où me sait-il ici? Retire-toi, Marton.

SCÈNE VI.

LISIMON, GERNANCE.

LISIMON.

J'APPRENS, mon cher Gernance, une étrange nouvelle.
Dussé-je vous déplaire, en vous prouvant mon zèle,
L'amitié me défend de vous rien déguiser.
Si j'en crois le public, vous allez épouser
Une fille sans nom, dont votre ame séduite
Ignore apparemment les mœurs et la conduite.
D'où provient ce soupçon dont vous êtes noirci?
J'ai su par Sophanès que vous étiez ici ;
Et, sans perdre un moment, j'ai volé pour vous dire
Tout ce qu'en pareil cas l'honneur blessé m'inspire.
Comment s'est répandu ce bruit injurieux?

GERNANCE.

De notre attachement je respecte les nœuds,
Lisimon, respectez le cœur de Rosalie.
On se trompe souvent dans tout ce qu'on publie:
Mais mon cœur, qui ne voit rien à se reprocher,
Veut bien se découvrir, et ne rien vous cacher.

Peu fait pour consulter l'opinion commune,
Exempt, d'ambition, maître de ma fortune,
Je prétends, il est vrai, disposer de ma foi,
Et ne plus exister désormais que pour moi.

LISIMON.

Voilà donc où conduit cette Philosophie,
Cet abus de penser, dont on se glorifie!
On croit impunément pouvoir braver les mœurs.

GERNANCE.

Dites qu'on fait la guerre à d'injustes erreurs.

LISIMON.

Vous pouvez vous piquer du courage héroïque
De renoncer pour vous à l'estime publique;
Mais les fruits de l'hymen que vous préméditez,
Victimes du mépris qu'ici vous affectez,
Condamnés à rougir au seul nom de leur mère,
Et punis, en naissant, des faiblesses d'un père,
Auront-ils, au besoin, ce courage odieux?

GERNANCE.

J'aurai soin, Lisimon, de dessiller leurs yeux
Sur tous ces préjugés que le vulgaire encense.
Mais brisons un discours dont l'amitié s'offense.
Vous parlez d'un objet qui vous est étranger;
Il faudrait le connaître avant de le juger.

Vous savez quels poisons répand la calomnie;
Vous rougiriez vous-même, en voyant Rosalie,
D'avoir prêté l'oreille à des bruits imposteurs.

LISIMON.

Dès que la voix publique a condamné ses mœurs,
Je ne la verrais pas sans quelque répugnance,
Sinon pour empêcher le malheur de Gernance.

GERNANCE.

Quoi! ne vouloir pas même être désabusé!
Vos yeux...

LISIMON.

Je ne crois pas qu'on m'en ait imposé.
Je suis sans intérêt, et l'amour vous égare.

GERNANCE.

Non, quand j'honore ainsi la vertu la plus rare,
Croyez qu'à l'amour seul je ne me fîrais pas.
Rosalie, à mes yeux, sans biens et sans appas,
Par d'autres qualités saurait encor me plaire.

(Il lui montre la lettre de Carlinfort.)

Jugez si ce refus est d'une ame vulgaire.
Lisez.

LISIMON, après avoir lu.

Quoi! vous croyez à ces sottises-là?
Mais, mon cher, il n'est point de fille d'opéra

Qui ne sache, au besoin, se forger de ces titres.
Vous riez. Je n'en veux que vos yeux pour arbitres;
Et je vous prouverai...

GERNANCE.

L'on ne me prouve rien.

LISIMON.

J'ai connu Carlinfort. Il serait un moyen,
Quoiqu'il soit éloigné, d'obtenir une preuve
Qui vous détromperait. Permettez-en l'épreuve.

GERNANCE.

Non, mon cher Lisimon, rendez-moi ce billet;
Et sur cet objet-là, terminons, s'il vous plaît.
Vous pouvez me trouver ou fantasque, ou crédule;
Mon choix peut vous sembler bizarre ou ridicule:
Je ne consulterai là-dessus que mon cœur.
Adieu.

SCÈNE VII.

LISIMON.

TACHONS encor de le tirer d'erreur.
Quoi! dans tous les états une aveugle licence
Se produit au grand jour avec cette assurance!

Ces coupables excès ont duré trop long-tems,
Et j'oserais m'attendre à d'heureux changemens.
Le Français suit toujours l'exemple de son maître (1) :
Ah! sans doute, les mœurs, les vertus vont renaître!

---

(1) Louis XVI venait de monter sur le trône, quand l'Auteur composa cette pièce; et le premier vœu qu'avait formé ce jeune Prince, c'était de rendre des mœurs à la Nation.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSALIE, MARTON.

MARTON.

L'AMOUR y pourvoira! c'est parler à merveille:
Mais qu'une fois du moins le danger vous réveille.
Le tems presse, tâchons de les brouiller tous deux,
Ou Gernance à la fin pourrait ouvrir les yeux.

ROSALIE.

Ce Monsieur Lisimon est donc bien redoutable?

MARTON.

Oh! je vous en réponds! je crois que c'est le diable
Qui nous l'a de l'enfer détaché tout exprès
Pour lutter contre nous et troubler nos projets.
Je m'en suis défiée en le voyant paraître;
Et pour parer les coups qu'il nous portait en traître,
De ce cabinet-ci j'ai trouvé le moyen
D'écouter jusqu'au bout leur fâcheux entretien.

Quel abominable homme, avec sa mine austère!
Je ne me suis jamais senti tant de colère;
Et si j'avais suivi mon premier mouvement,
Je l'aurais, de mes mains, étranglé prudemment.

ROSALIE.

Mais que disait Gernance?

MARTON.

Il était à la gêne;
Un dépit concentré qu'il retenait à peine,
Et que sa passion voulait dissimuler,
Semblait, à chaque mot, tout prêt à s'exhaler.
Jamais sur un mortel l'amour n'eut tant d'empire!
C'est un aveuglement qui va jusqu'au délire;
Mais il faut le veiller. Par un nouvel effort
On pourrait, dans son cœur, se rendre le plus fort,
Et bannir le prestige où notre espoir se fonde.
Auriez-vous, par hasard, rencontré dans le monde
Ce Monsieur Lisimon?

ROSALIE.

Fort peu.

MARTON.

Je le conçois.
Mais vous le connaissez?

ROSALIE.

Je l'ai vu quelquefois.

MARTON.

C'en est assez. Je veux... Gernance est si crédule!..
Oui... cet expédient n'est pas trop ridicule.
Sophanès, au besoin, peut l'appuyer encor:
Il nous réussira. = Vous avez vu Mondor?

ROSALIE.

Oui, je l'ai prévenu des desseins de Gernance;
Il a paru flatté de cette confidence.

MARTON.

Et vous approuve-t-il?

ROSALIE.

Mais... sous condition.

MARTON.

J'entends.

ROSALIE.

Il a d'ailleurs porté l'attention
Jusqu'à faire avertir Arténice, Erminie,
Clorinde même, afin que par étourderie,
Tantôt, devant Gernance, il ne se passe rien
Qui puisse lui causer quelque ombrage.

MARTON.

Fort bien.

Cette précaution, ou je suis fort trompée,
Tout naturellement vous serait échappée;
Car nous avons l'esprit d'une frivolité!
Un papillon n'a pas plus de légéreté:
Heureusement, Mondor est toujours plein de zèle.

(Regardant attentivement la main de Rosalie.)

Mais quel nouveau brillant à vos doigts étincelle?
Il est du plus beau feu.

ROSALIE. souriant.

Le trouves-tu, Marton?

MARTON.

Allons, vous saurez faire une bonne maison,
C'est ce que je voulais. Plus la fortune avare
Vous...

ROSALIE.

A propos, Marton, mon maître de guitare
Devrait être arrivé?

MARTON.

Qui? votre abbé Fichet?
Que diable faites-vous de ce colifichet?
C'est bien là le moment!

ROSALIE.

Que tu deviens sévère!
Sais-tu qu'on en raffole? Une voix si légère!

Des sons si bien filés! un timbre si brillant!
Cours vîte à mon boudoir, peut-être qu'il m'attend...
Mais non, j'y vais moi-même. A moins que je ne sonne,
Absolument, Marton, je n'y suis pour personne.

MARTON.

Belle précaution! Pour qui? pour un abbé!

ROSALIE.

Que Marin tienne ouvert l'escalier dérobé,
Entends-tu?

MARTON.

Je voudrais, morbleu, ne pas entendre.
Et si Gernance vient?

ROSALIE.

Tu le feras attendre,
Car c'est aussi le jour de mon peintre.

SCÈNE II.

MARTON.

VRAIMENT,
Le peintre nous manquait. Le bel arrangement!

Allons, quoiqu'étourdie, elle a de bons caprices;
Et je ne puis, au fond, mieux placer mes services:
Je suis piquée au jeu, d'ailleurs. Un Lisimon
Ne doit pas en crédit l'emporter sur Marton.
Ici, fort à propos, je vois venir Gernance.

SCÈNE III.

GERNANCE, MARTON.

GERNANCE, *en lui-même.*

QUEL excès de fureur, et quelle extravagance!
Ta maîtresse, Marton, est-elle de retour?

MARTON.

Pas encor.

GERNANCE.

Que d'instans dérobés à l'amour!

MARTON.

Elle ne peut tarder. Vous semblez en colère,
Monsieur; permettez-moi d'éclaircir un mystère.
Vous me voyez encor dans une émotion!...

GERNANCE.

Quoi donc?

MARTON.

N'auriez-vous pas, vous et ce Lisimon,
Eu quelque démêlé?

GERNANCE.

D'où te vient cette crainte?
Tu me surprends.

MARTON.

Hélas! mon ame en fut atteinte
D'abord en le voyant. Comme il est très-jaloux,
Et qu'il eut autrefois de grands projets sur nous...

GERNANCE.

Comment, sur Rosalie?

MARTON.

Eh oui, vraiment, sur elle.
Je tremblais qu'il ne vînt pour vous chercher querelle.
Rosalie, entre nous, l'a si fort maltraité!...
Et je l'ai vu souvent d'une animosité
Qui me causait pour elle une peur effroyable.

GERNANCE.

Ce que tu me dis-là, Marton, est-il croyable?

MARTON.

Comment! rien n'est plus sûr. Mais ce qui m'interdit,
C'est que, jusqu'à présent, on ne vous l'ait pas dit.

Rosalie, il est vrai, s'en est débarrassée
Si promptement, qu'à peine est-il dans sa pensée;
Mais Monsieur Sophanès doit s'en ressouvenir.

GERNANCE.

Embrasse-moi, mon cœur ne se peut contenir.

MARTON.

Quoi donc?

GERNANCE.

Si tu savais avec combien d'adresse
Il est venu, tantôt, me noircir ta maîtresse,
Me reprocher mon choix et mon aveuglement!
Comme il contrefaisait le ton du sentiment!
Oh! je te défîrais de t'empêcher d'en rire!

MARTON.

En honneur, c'était-là ce qu'il venait vous dire?

GERNANCE.

En honneur.

MARTON.

Oh! ma foi, le trait est trop plaisant!

GERNANCE.

Je n'ai jamais rien vu de si divertissant.

Mais si je te peignais son air de pruderie,
Sa gravité, sa morgue et sa pédanterie,
(Il rit.)
Tu n'y pourrais tenir. Ha, ha, ha, ha, ha, ha!
Eh bien, l'on en impose avec ces grands airs-là!
Mais je me promets bien de prendre ma revanche.

MARTON.

Je voudrais lui porter une botte moins franche,
Opposer ruse à ruse, et sans émotion,
Sans y mettre d'humeur, sans explication,
Je voudrais, jusqu'au bout, suivre sa perfidie,
Et je ferais, ma foi, durer la comédie
Jusqu'après votre hymen.

GERNANCE.

Le tour serait meilleur;
C'est bien dit : ha, ha, ha!

SCÈNE IV.

M. SOPHANÈS, GERNANCE, MARTON.

M. SOPHANÈS.

Tu ris de bien bon cœur!

Je venais m'accuser à toi, mon cher Gernance,
D'avoir commis, peut-être, une extrême impudence
En t'adressant ici le triste Lisimon.

MARTON, très-prestement.

Vous vous en accusez vraiment avec raison :
Un rival maltraité, de qui la jalousie
Aurait pu se porter à quelque frénésie ;
Car vous savez combien son orgueil fut blessé,
Et comme il est ardent, malgré son air glacé.
Par bonheur, son dépit se borne à des injures.

M. SOPHANÈS.

A l'amour malheureux on permet des murmures.
(A Gernance.)
Tu dois lui pardonner.

GERNANCE.

S'il n'offensait que moi :
Mais Rosalie!...

M. SOPHANÈS.

Eh bien, ce doit être pour toi
Un triomphe de plus. Du moins, rien ne me flatte
Comme un rival jaloux qui se plaint d'une ingrate.
Il t'en a donc bien dit?

GERNANCE.

J'ignorais son motif.
Mais, parbleu, l'amour-propre est bien vindicatif!

C'est un déchaînement contre mon mariage!

M. SOPHANÈS.

Je l'avais bien prévu, tu n'auras le suffrage
Que de quelques esprits à peine remarqués,
Et toujours, à coup sûr, par l'envie attaqués.
Tu sais ce que tantôt j'ai cru devoir te dire.
Mais si de ta raison le souverain empire
T'élève, en homme libre, au dessus des clameurs
De ce peuple insensé qui crie au nom des mœurs,
Moi-même, aveuglément, je t'invite à conclure.
Rosalie a l'esprit, les talens, la figure;
D'un honnête homme, au moins, je lui crois les vertus:
Eh bien! pour être heureux que te faut-il de plus?

GERNANCE.

Ah! je te reconnais à ce noble langage.
Que peut le préjugé contre la voix du sage!

MARTON.

Ma foi, le vrai bonheur est de vivre pour soi.

M. SOPHANÈS.

Sais-tu bien que Marton est philosophe?

MARTON.

Moi!

Je suis, tout bonnement, les lois de la nature,
Et m'embarrasse peu si le monde en murmure.

Jamais les médisans... Mais on sonne, je crois?

GERNANCE.

Vois si c'est Rosalie.

MARTON.

Oh! oui, j'entends sa voix.

J'y vais!

M. SOPHANÈS.

Adieu, mon cher. Certain devoir d'usage
Me force à te quitter; mais on t'en dédommage
D'une façon bien douce.

(Il aperçoit Rosalie, et la salue respectueusement.)

GERNANCE.

A demain.

M. SOPHANÈS.

Sûrement.

SCÈNE V.

ROSALIE, GERNANCE, MARTON.

GERNANCE.

Ses yeux seront témoins de notre engagement,
Charmante Rosalie ; et cet ami fidèle
Rendra notre union encor plus solennelle.
Il sera le garant des sermens de l'amour.

ROSALIE.

Moi, je veux vous donner un garant à mon tour,
Qui n'aura pas pour vous moins de prix, ce me semble.
Regardez ce portrait ; trouvez-vous qu'il ressemble?

MARTON.

Je le trouve parlant.

GERNANCE.

Il m'est bien précieux.
Mais pardonnez... mon cœur ne voit point là vos yeux,
Ces yeux si séduisans que l'amour seul peut rendre.
Peut-être dans l'artiste il n'est rien à reprendre.
Ce portrait est charmant, j'en conviens : mais, tenez,
Là... sans prévention... vous-même... examinez,
Voyez

Voyez si cette bouche où règne un doux sourire,
Offre ici ces appas que l'on ne peut décrire,
Cette douce fraîcheur, ce ton voluptueux?
Que les efforts de l'art semblent infructueux!
Qu'aux regards d'un amant il paraît infidèle!
Et combien je vous vois plus touchante et plus belle!

ROSALIE.

Vous êtes difficile, ou du moins trop flatteur,
Gernance; mais enfin, c'est un don de mon cœur.

GERNANCE.

Je ressens tout le prix d'une faveur si chère.

ROSALIE.

Vous aviez, m'a-t-on dit, un récit à me faire.
Vous ne me parlez pas de Monsieur Lisimon?

GERNANCE.

J'aurais cru vous manquer en prononçant son nom.
Mais pardonnez, de grace, à son extravagance:
Il est assez puni par votre indifférence.

ROSALIE, avec finesse.

Ses discours n'ont point fait d'impression sur vous?

GERNANCE.

Vous pouvez en juger.

MARTON.

Les propos d'un jaloux

Ne sont pas faits, je crois, pour donner de l'ombrage.

GERNANCE.

Il ne m'en aurait pas inspiré davantage,
Quand j'aurais ignoré ses secrets sentimens.
Je me prive à regret de mes plus doux momens;
Mais je les sacrifie à mon unique affaire.
J'ai donné rendez-vous, ce soir, à mon notaire:
Ce sont vos intérêts que nous devons régler;
Et j'ai quelques papiers encore à rassembler.
Adieu.

ROSALIE.

Vous reviendrez, nous aurons compagnie.

GERNANCE.

Je le sais.

SCÈNE VI.

ROSALIE, MARTON.

MARTON.

Cet enfant vous aime à la folie,
Et vous lui devez bien quelque tendre retour.

ROSALIE.

Tant d'amour, à la fin, doit inspirer l'amour.

Je crois que par degrés sa passion m'enflamme,
Et ce n'est plus l'orgueil qui commande à mon ame.

MARTON.

J'entends, je crois, quelqu'un.

ROSALIE.

C'est Mondor, sûrement,
Qui m'amène du monde. Arrange promptement
Des sièges.

SCÈNE VII.

ARTÉNICE, ERMINIE, CLORINDE, MONDOR, ROSALIE, MARTON.

ROSALIE, courant au devant de ses amies.

Quoi! c'est vous?

ARTÉNICE.

Nous accourons, ma reine,
Pour te féliciter sur ta grandeur prochaine.

MONDOR.

Gernance est-il ici?

ROSALIE.

Non, mais il reviendra.

ERMINIE.

Nous avions eu dessein d'aller à l'opéra;

Mais au chevalier Gluck (1) nous t'avons préférée,
Et nous venons passer avec toi la soirée.

ROSALIE.

Rien n'est plus obligeant. Marton, qu'on laisse entrer,
Et dites à Marin de venir éclairer.
(A l'assemblée.)
Eh bien, quelle nouvelle avez-vous à m'apprendre?

CLORINDE.

On dit qu'Arsinoé vient de quitter Clitandre.

MONDOR.

Quoi, vraiment?

ARTÉNICE.

Oui, vraiment, et le trait est bien bon!
(A Rosalie.)
Tu sais qu'ils s'étaient pris de belle passion:
C'était des deux côtés, du moins en apparence,
Des amours du vieux tems l'incroyable constance:
Ils s'étaient sequestrés du monde absolument,
Et cela s'appelait un coup de sentiment.

ROSALIE.

Eh bien?

ARTÉNICE.

Pour t'abréger, notre auguste héroïne
A pris, un beau matin, la fuite à la sourdine.

---

(1) Célèbre Musicien, pour lequel on se passionnait.

Les gens étaient séduits, les paquets emportés,
Le pauvre amant dormait sur la foi des traités:
Juge de son réveil, lorsqu'un fatal indice
Lui fit voir clairement qu'il perdait Euridice.

(A ce mot d'Euridice, Erminie chante à demi-voix.)

J'ai perdu mon Euridice (1).

ROSALIE.

Sans aller aux enfers il la retrouvera.

CLORINDE.

Mais vraiment, on le dit remplacé.

ROSALIE.

Quoi! déja?

MONDOR.

Sans doute. Arsinoé ne fut jamais vacante.

ERMINIE.

Sa conduite, il est vrai, fut toujours très-prudente.

ROSALIE.

Que dit-on d'Aglaé?

ERMINIE.

Ma foi, le beau d'Orval
Se conduit avec elle on ne peut pas plus mal.

---

(1) Air de l'opéra d'*Orphée*, qui était alors fort à la mode.

Il l'avait enlevée au financier Chrysante,
Qui lui faisait bâtir une maison charmante;
Il lui devait au moins un dédommagement:
Il vient de la quitter impitoyablement
Pour prendre à l'opéra la célèbre Amélie.

ROSALIE.

Aglaé me paraît mille fois plus jolie.

CLORINDE.

Elle a de beaux cheveux.

ARTÉNICE.

Mais d'un blond très-ardent.

ROSALIE.

Je ne m'en doutais pas.

ARTÉNICE.

C'est un fait cependant.

ROSALIE.

Son teint....

MONDOR.

A de l'éclat, grace au blanc qu'elle emploie.

ROSALIE.

Elle?

MONDOR.

Pour en juger, il suffit qu'on la voie.

ROSALIE.

Ah! c'est une noirceur.

MONDOR.

Je vous dis qu'elle en met.
Pour peu qu'elle m'en eût demandé le secret,
Je ne le dirais pas.

CLORINDE.

Un fait plus incroyable,
Plus rare, et qui pourtant n'est pas moins véritable,
C'est que Julie...

ERMINIE.

Eh bien?

CLORINDE.

Oh! ma foi, devinez.

MONDOR.

Je n'y suis pas.

ROSALIE.

Ni moi.

CLORINDE.

Cherchez, imaginez.

ARTÉNICE.

A-t-elle fait encor quelque dupe nouvelle?

CLORINDE.

Vous tiendrais-je en suspens pour une bagatelle?

Elle est dévote au point d'afficher les remords.

ROSALIE, *éclatant de rire.*

Les remords de Julie!

MONDOR.

Elle a le diable au corps!

CLORINDE.

Vous n'êtes pas au bout. La prude se marie.

MONDOR.

Et quel est le mortel de qui l'ame aguerrie?...

CLORINDE.

C'est une espèce d'ours, un noble campagnard
Du Limousin, dit-on, nommé Monsieur Nacquard.

ROSALIE.

Nacquard tant qu'on voudra; mais, malgré sa réforme,
Avec son air ignoble, et sa figure énorme,
Julie est de tout point un objet révoltant.

MONDOR.

Ah! ses yeux, quelquefois, ont assez de montant.

ROSALIE.

Oui; c'est tout ce qu'elle a de la figure humaine.

CLORINDE.

La nouvelle pourtant n'en est pas moins certaine,

ERMINIE.

Dieu préserve à jamais de tout mauvais hasard,
Le front et la santé du bon Monsieur Nacquard!

ROSALIE.

Vous ne me dites rien de l'illustre Arsénie?

MONDOR.

On prétend qu'elle mène une assez triste vie
Avec son commandeur. Il en est si jaloux,
Qu'on ne peut lui parler sans le mettre en courroux.
C'est bien de tout Paris le duo le plus sombre:
Aux spectacles, au bal, il la suit comme une ombre,
Et ne s'aperçoit pas que c'est lui ménager
Ce suprême bonheur qu'on goûte à se venger.

ARTÉNICE.

Qui peut la retenir dans ce dur esclavage?

MONDOR.

L'avarice. Il lui donne un brillant équipage,
Des diamans sans nombre, un train du plus grand ton,
Et même on en murmure en plus d'une maison.
Il joue à s'abymer, malgré son opulence,
Et c'est ce qu'Arsénie attend avec prudence.

CLORINDE.

Le destin de sa sœur est beaucoup plus heureux.

ERMINIE.

Alceste en est, dit-on, toujours plus amoureux.

ROSALIE.

Elle a de bons garants, du moins, de sa tendresse.

ARTÉNICE.

Comment?

ROSALIE.

Il a quitté la petite Duchesse,
Qui, se piquant d'honneur pour la première fois,
Affichait la constance au moins depuis un mois.
On la dit furieuse, outrée, inconsolable.
Il faut qu'Alceste, au fond, soit un homme impayable,
Pour occasionner de si vives douleurs.

CLORINDE.

Dit-on qu'il gagne au change?

ROSALIE.

Oui, du côté des mœurs.

MONDOR.

C'est toujours pour Cléone un très-beau sacrifice.

ROSALIE.

Sans doute, et très-flatteur pour la fille d'un Suisse.

ERMINIE.

Quoi! ce n'est que cela?

ARTÉNICE.

Peut-être moins encor.

CLORINDE.

On devrait de ses airs rabattre un peu l'essor.

ROSALIE.

Le tableau de nos mœurs est, ma foi, bien bizarre.

ERMINIE.

Quoi! des réflexions? La fantaisie est rare.

(On entend chanter derrière le théâtre.)

Que veut dire ce brûit? Est-ce un chant nuptial?

SCÈNE VIII.

L'ABBÉ FICHET, les acteurs précédens.

MONDOR.

Eh! c'est l'abbé Fichet, en propre original.

ARTÉNICE.

On le trouve toujours en bonne compagnie.

L'ABBÉ.

Vos deux airs sont notés, charmante Rosalie;

Vous avez le premier et le second dessus.

MONDOR.

Comme le voilà fait!

CLORINDE.

Qu'il a les yeux battus!

ERMINIE.

N'importe, il nous dira quelques chansons nouvelles.

L'ABBÉ.

J'ai toujours du regret à refuser les belles:
Mais indiscrètement j'ai fait, depuis un mois,
Quelques excès de punch qui m'ont éteint la voix.
On donne à Céliante une fête superbe:
Je devais y chanter, y jouer un proverbe.
C'est ma fureur, à moi, qu'un proverbe! et d'honneur,
Je me suis vu forcé de lui tenir rigueur.
De mon talent, un jour, je serais la victime,
Et je vais quelque tems m'exiler par régime.
Je suis anéanti.

ARTÉNICE.

Quoi! sans rémission? . . .

L'ABBÉ.

Moi, me faire prier? c'est mon aversion.

ROYAL ...

ROSALIE.

Ah! ne lui faisons pas de demande indiscrète,
Il a besoin...

L'ABBÉ.

Je vais risquer une ariette,
Puisque vous m'y forcez : mais c'est sous le secret ;
Céliante jamais ne me pardonnerait.

(Il prélude, et chante un air quelconque, mais très-court.)

ROSALIE.

Il est délicieux!

ARTÉNICE.

Inconcevable!

ERMINIE.

Unique!

MONDOR.

Harmoniste profond! = A propos de musique,
Auriez-vous, cette nuit, des projets de Waux-Hall?

CLORINDE, vivement.

Mais, en effet, pourquoi n'irions-nous pas au bal?
Mondor nous ménerait.

MONDOR.

Non, j'ai donné parole
D'aller faire au marais un triste cavagnole.

ROSALIE.

Vous ne sauriez manquer à cet engagement?

MONDOR.

Non: mais je vois pour vous un autre arrangement;
Vous pourrez disposer de ma berline Anglaise.

ROSALIE.

Ah! vous êtes charmant!

MONDOR.

Vous y serez à l'aise.
Sur le siège, au besoin, l'abbé tiendrait encor.
Vous l'aurez dans une heure.

ROSALIE.

Au plus tard, cher Mondor.

MONDOR.

Vous pouvez y compter.

ARTÉNICE, à Rosalie.

Eh! mais, charmante reine,
Parle-nous donc un peu de ton auguste chaîne.
Irrémissiblement tu vas prendre un époux?

MONDOR.

Sangaride, ce jour est un grand jour pour vous!

ARTÉNICE.

Comment gouvernes-tu ce malheureux Gernance?
Est-il toujours aveugle, et plein de confiance?
Nous ne te perdrons pas apparemment?

MONDOR.

Oh! non.

(Appercevant Gernance.)
Mais, c'est lui-même.

SCÈNE IX.

GERNANCE, les Acteurs précédens.

ARTÉNICE, se composant, et élevant la voix pour être entendue de Gernance.

On dit qu'il est du meilleur ton.
(A Gernance.)
Ah! nous parlions de vous; et du fond de mon ame,
Je faisais à l'instant votre éloge à Madame.

ERMINIE.

On voit qu'assurément vous êtes connaisseur,
Et vous ne pouviez pas mieux placer votre cœur.

CLORINDE.

De tous les gens sensés vous aurez le suffrage,
Et vous faites un choix au-dessus de votre âge.

MONDOR.

On doit également les applaudir tous deux;
Et l'Amour leur promet le sort le plus heureux.

ARTÉNICE.

Ne leur dérobons pas des momens pleins de charmes.
Il faut, pour cette nuit, nous mettre sous les armes.
(A Rosalie.)
Mondor, prenons congé de Madame. A tantôt.
Nous allons nous presser, pour revenir plus tôt.

SCÈNE X.

GERNANCE, ROSALIE.

ROSALIE.

Vous avez bien tardé?

GERNANCE.

Je quitte mon notaire:
Mais on ne finit rien avec ces gens d'affaire!
Pardonnez.

Pardonnez, ce devoir tenait trop à mon cœur,
Et j'étais trop jaloux d'assurer mon bonheur.

ROSALIE.

J'ai cru pouvoir compter sur votre complaisance.

GERNANCE.

Ah! ne doutez jamais de vos droits sur Gernance.

ROSALIE.

On a parlé d'un bal qui doit être charmant;
Nous pourrons, sous le masque, y causer librement.
Ce projet m'a souri, je n'ai pu m'en défendre:
Allez changer d'habit, et revenez me prendre.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSALIE, MARTON.

ROSALIE.

Mon rouge est-il bien mis, Marton?

MARTON.

Divinement.

ROSALIE.

Cette mouche est, je crois, placée artistement?
Comment me trouves-tu?

MARTON.

Je vous trouve charmante,
Et le bal n'aura pas de beauté plus brillante.
Gernance avec orgueil enchaîné sous vos loix,
Verra tous les regards applaudir à son choix.
Vous allez dans les cœurs exciter mille flammes,
Charmer tous les maris, et désoler les femmes.

ROSALIE.

Je n'ai pas aujourd'hui cette prétention,
Et même je faisais une réflexion;
Je pensais que Clorinde, Erminie, Arténice,
Ne me convenaient plus.

MARTON.

Comment! par quel caprice,
Vous qui ne pouviez pas les quitter un moment?...

ROSALIE.

Je leur trouve, entre nous, un air bien peu décent.
N'as-tu pas, dans leurs yeux chargés de jalousie,
Vu le secret dépit dont leur ame est saisie?
Rien ne m'est échappé de leurs tons ricaneurs,
De leurs propos légers, de leurs souris moqueurs.
Je dois m'accoutumer, en épousant Gernance,
A mettre désormais un intervalle immense
Entre ce monde et moi. Pour les humilier,
Je veux avoir, Marton, un Suisse à baudrier,
Le sac, une livrée, enfin tout l'équipage
Qu'aux femmes de mon rang peut accorder l'usage;
Et si quelque hasard me les fait rencontrer,
Je mettrai mon bonheur à les désespérer.

MARTON.

Ce sera votre état; que pourraient-elles dire?

ROSALIE.

Oh! rien ne contraindra leur fureur de médire,
Mais ce sera de loin; et je n'entendrai pas
Leurs propos insolens, leurs perfides éclats.
Ah! quel bonheur, Marton, d'écraser des rivales,
Qui se croyaient en droit de nous traiter d'égales!
Combien je vais jouir de leur confusion!

MARTON.

Mais il faut se monter sur sa condition.
Je vous approuve fort. Cependant, par prudence,
Sachez dissimuler ce desir de vengeance
Jusqu'après votre hymen.

ROSALIE.

C'est bien ce que je veux,
Et même les forcer à seconder mes vœux.
Il faut, pour mettre un frein à leurs langues traîtresses,
Leur prodiguer encor les plus tendres carésses.
Elles n'y perdront rien, et mes ressentimens...

SCÈNE II.

M. SOPHANÈS, ROSALIE, MARTON.

M. SOPHANÈS.

Eh bien, tout est-il prêt pour vos arrangemens,
Ma chère Rosalie? Épousez-vous Gernance?
Craignez de vous trahir par quelque négligence.
Lisimon peut cacher quelque mauvais dessein,
Et je suis informé qu'il manœuvre sous main.

ROSALIE.

Quoi! pourrait-il encor nous donner de l'ombrage?

MARTON.

Quand il faudrait lutter contre un nouvel orage,
Nous saurions mettre au pis le seigneur Lisimon.
N'avez-vous pas pour vous et l'amour et Marton,
(Montrant Rosalie.)
Et ces yeux-là, sur-tout, en qui je me confie,
Et monsieur Sophanès, et la philosophie?

ROSALIE.

Et Gernance, d'ailleurs? Gernance, en un moment,
Pourrait-il démentir son tendre empressement?

M. SOPHANÈS.

Un moment, quelquefois, n'est pas sans conséquence.
A parler vrai, pourtant, j'y vois peu d'apparence:
Mais par malheur enfin, s'il venait à changer,
Il faudrait bien encor ne pas trop s'affliger.
Le mariage, au fond, n'est qu'un nœud populaire,
Un pis-aller.

MARTON.

Sans doute. Avec son caractère,
L'hymen n'aurait jamais trouvé grace à mes yeux.

M. SOPHANÈS.

On pourrait aisément vous trouver beaucoup mieux,
Du moins pour la fortune; et, dans l'âge où nous sommes
L'intérêt est le dieu qui captive les hommes.
Tout dépend, à Paris, de jeter sur son nom
Un vernis imposant de réputation,
Et tout peut y servir, même jusqu'au scandale.
Tenez, j'ai, par exemple, un Traité de morale
Que je suis à l'instant tout prêt à publier :
Ma foi, je suis tenté de vous le dédier.
Tout-à-coup, au moyen de cette bagatelle,
Vous auriez un brevet de bel-esprit femelle,
Un cercle, un tribunal, un nom accrédité.
Nous disposons ainsi de la célébrité.

Il n'est point parmi nous de si mince génie,
D'auteur si peu fêté, qui n'ait son Aspasie.
Je vous mets du secret. Un tel rôle, au besoin,
Pourrait vous réussir, et vous mener très-loin.
Fiez-vous à mon zèle, à mon expérience :
D'ailleurs, il n'est pas dit que vous perdiez Gernance.

ROSALIE.

Soit amour, soit orgueil, je tiens à ce roman.

MARTON.

Parbleu, j'y tiens aussi, j'en ai conduit le plan,
Et j'ai su disposer Gernance de manière
Qu'à Monsieur Lisimon il doit rompre en visière.
(A Rosalie.)
Allez, je vous prédis le plus heureux succès.
Mais, avec l'agrément de Monsieur Sophanès,
Il faut songer, Madame, à s'habiller bien vîte;
C'est un moyen de plus pour notre réussite :
Nous aurons, cette nuit, Gernance sous la main.
Nous le menons au bal, et terminons demain.

SCÈNE III.

M. SOPHANÈS, *seul.*

ROSALIE est encor un effet très-stérile,
Mais un jour sa beauté pourrait la rendre utile.
Il faut la ménager. On ne sait quelquefois
Jusqu'où l'on peut monter avec un tel minois.

SCÈNE IV.

GERNANCE, M. SOPHANÈS.

M. SOPHANÈS.

AH! vous voilà, Gernance, en habit de conquête !
On voit que de l'amour vous préparez la fête.
C'est toujours à demain?

GERNANCE.

Oui, c'est le jour heureux
Qui va livrer enfin Rosalie à mes vœux.
Rien ne peut égaler ma tendre impatience.
Mais, quoi ! c'est Lisimon?

SCÈNE V.

LISIMON, GERNANCE, M. SOPHANÈS.

LISIMON.

Je vois, mon cher Gernance,
Que vous n'attendiez pas mon importun retour;
Vous comptez les momens que j'enlève à l'amour:
Mais je viens de finir des courses nécessaires,
Qui pourront vous donner d'importantes lumières.
Vous m'avez cru tantôt l'esprit préoccupé:
De faux bruits, en effet, pouvaient m'avoir trompé.
On est si confiant d'ailleurs lorsque l'on aime!
Mais on doit à l'instant m'apporter, ici même,
Des faits bien constatés, bien sûrs, bien évidens;
Vous vous devez du moins ces éclaircissemens.
Je les attends, vous dis-je, et vous allez connaître
Le destin qui, sans moi, vous menaçait peut-être.
Ma ressource est encore au fond de votre cœur:
Consultez-le, Gernance, il est né pour l'honneur.

GERNANCE.

Vous pouviez, Lisimon, vous épargner ces peines...
Je vous l'ai déja dit, vos démarches sont vaines.

J'en connais les motifs, d'ailleurs; et c'est assez.
Mais pour vous éviter tant de soins déplacés,
Apprenez que demain j'épouse Rosalie.
N'outragez plus un nom à qui le mien s'allie.
(Ironiquement.)
Je ne vous presse pas d'en être le témoin:
Je vois que vous pourriez vous emporter trop loin.

LISIMON.

Vous ne rougiriez pas d'une telle alliance?
(A M. Sophanès.)
Et vous la souffririez, vous, l'ami de Gernance,
Vous, que je suis surpris de rencontrer ici,
Vous, Monsieur Sophanès?

M. SOPHANÈS, d'un ton léger.

Il est bien endurci.
J'ai tenté, comme vous, de combattre sa flamme;
Mais toute ma morale a glissé sur son ame.
Aux discours que tantôt je n'ai pas ménagés,
Lui-même a dû me croire un homme à préjugés.
Je sais que bien des gens fronderont sa manie;
Mais un zèle indiscret deviendrait tyrannie.
D'ailleurs, l'amitié même a ses préventions:
Le bonheur, comme on sait, tient aux opinions;
La sienne est de braver tout usage incommode,
Et chacun à le droit d'être heureux à sa mode.

LISIMON.

Ciel! de combien d'écueils il est environné,
Et que le nom d'ami me semble profané!
Ainsi de vils flatteurs, par leur coupable adresse,
Egareront toujours l'imprudente jeunesse!

GERNANCE.

De ce jargon moral mon cœur sent tout le prix.
Entre nous, cependant, je ne suis pas surpris
Qu'il ait pu quelquefois fatiguer Rosalie.

LISIMON.

La fatiguer? Qui? moi! Quelle est cette folie,
Gernance?

M. SOPHANÈS, à Gernance.

Vous verrez qu'il ne la connaît pas.

GERNANCE.

Vous jouez à merveille, et cet air d'embarras
Est très-comique, au moins.

LISIMON, en lui-même.

J'entrevois l'artifice.

GERNANCE.

Le plus sage a, parfois, ses momens de caprice;

Il faudrait seulement qu'il prît un ton moins dur...

LISIMON,

Je n'approfondis point ce persifflage obscur;
J'en démêle aisément la source clandestine.
Je reconnais par-tout l'erreur qui vous domine.
Je vous vois entouré de conseils séducteurs;
Mais l'amitié vous reste, et les remords vengeurs
Ramèneront bientôt la vertu dans votre ame.
Je ne vous verrai point esclave d'une femme,
Egaré par l'amour, infidèle à l'honneur,
Afficher les travers d'un siècle sans pudeur,
Et d'un nom respectable abjurer la noblesse,
Pour ramper lâchement aux pieds d'une maîtresse.

GERNANCE.

Je pourrais m'offenser de tous ces vains éclats
D'une fausse chaleur, qui ne m'impose pas.
Je ne vous dis qu'un mot. Rosalie est chez elle,
Et pourrait d'un regard confondre votre zèle.
C'est trop vous emporter dans sa propre maison.

LISIMON.

J'y reste, et vous savez quelle en est la raison;
Mais croyez que l'ardeur de vous rendre service
Ne m'imposa jamais un plus grand sacrifice.
Je vois trop, en effet, l'ascendant de ces lieux,
Combien on y respire un air contagieux;

Mais je vois vos dangers, je vous suis nécessaire:
On ne rebute pas une amitié sincère.
Vous pouvez méconnaître, en ce moment d'erreur,
Cet intérêt pressant qui commande à mon cœur;
Vous ne me verrez point sensible à cet outrage.
Je veux à vos périls mesurer mon courage;
Et dût tomber sur moi votre imprudent courroux,
Je dois au déshonneur vous ravir malgré vous.

M. SOPHANÈS, à Gernance.

Mais, vraiment, c'est porter le délire à l'extrême.

SCÈNE VI.

ROSALIE, les Acteurs précédens.

GERNANCE.

VENEZ, venez ici vous défendre vous-même.
C'est trop le ménager. Que sa confusion
Egale, s'il se peut, son obstination.
Montrez-vous; qu'il rougisse, en vous voyant si belle:
Je vous jure à ses yeux une ardeur éternelle.

ROSALIE, à Lisimon.

Eh quoi! vous vous plaisez à me surprendre ainsi!
Je ne m'attendais pas à vous trouver ici.

Mais ne feignez donc point de ne me pas connaître.
Votre ressentiment se calmera peut-être.
Quel sujet avez-vous de vous plaindre de moi?
Ne puis-je librement disposer de ma foi?

LISIMON, après un moment de silence.

On m'avait prévenu de l'éclat de vos charmes;
J'éprouve en les voyant de nouvelles alarmes.
Je ne me pique pas d'insensibilité,
Et je sais quel hommage on doit à la beauté.
Je ne m'en défends pas; cette figure aimable
Rendrait à d'autres yeux sa faiblesse excusable.
Moi-même, je pourrais pardonner une erreur;
Mais il a des projets réprouvés par l'honneur.
Voyez à quels dangers sa passion l'expose.
Son cœur, un jour peut-être, en haïrait la cause.
Prévenez ces malheurs, et vous-même aujourd'hui
Prêtez-lui contre vous un généreux appui.
Agréez un conseil à tous deux salutaire.
Renoncez, par prudence, au don qu'il veut vous faire;
Ou craignez que bientôt une triste clarté
Ne dévoile à ses yeux l'affreuse vérité.

ROSALIE, avec un mélange d'audace et d'inquiétude.

Je ne vous entends point. Je crains peu la menace;
Je conviens cependant que ce ton m'embarrasse,

Et vous pourriez du moins mieux cacher votre humeur.
Gernance a-t-il un maître? Êtes-vous son tuteur?
Quels sont vos droits sur lui?

LISIMON.

Ceux d'un ami fidèle,
Et c'en était assez pour exciter mon zèle.
Mais pour lui rappeler ce qu'il doit à son rang,
J'ai d'autres droits encore, et l'intérêt du sang.

GERNANCE.

Lisimon, c'en est trop.

LISIMON.

Non. J'ose vous prédire
Que la raison sur vous reprendra son empire.

ROSALIE, à Lisimon.

Monsieur vient donc au bal?

LISIMON, froidement.

Oui, s'il en est besoin.

ROSALIE.

La ferveur d'obliger ne peut aller plus loin.
Cela sera plaisant.

M. SOPHANÈS.

Très-plaisant.

SCÈNE VII.

ARTÉNICE, ERMINIE, CLORINDE, les Acteurs précédens, et MARTON, qui se tient à portée de servir.

CLORINDE, *à Rosalie.*

Ah! ma chère,
Ne vas pas, }
N'allez pas } nous gronder. Vous semblez en colère?
Nous n'avons pas perdu le plus petit moment;
Vous pouvez en juger par notre ajustement.
Le bal sera, dit-on, d'une magnificence
Mémorable à jamais. = Bonsoir, Monsieur Gernance.

M. SOPHANÈS, *à Gernance, au fond du théâtre.*

Lisimon vous promet des éclaircissemens:
Lui-même peut avoir fabriqué ces romans.
L'amitié n'eut jamais cette ardeur menaçante.

GERNANCE.

Rosalie à mes yeux n'en est que plus touchante.

ERMINIE.

Mais nous n'avons pas vu la berline là-bas?

CLORINDE.

Oh! Mondor est exact, et ne tardera pas.

ARTÉNICE.

Je l'espère. = A propos, on dit qu'il se prépare
Pour vendredi prochain, une merveille rare.

ROSALIE.

Quoi donc?

ARTÉNICE.

Un opéra, dit-on, du dernier beau,
Un spectacle étonnant, des chœurs d'un goût nouveau;
Et, des paroles même, on fait beaucoup d'éloge.

ROSALIE, appelant un Laquais.

Marin!... Courez ce soir me fermer une loge
A l'opéra. = Tâchez d'avoir celle du Roi.
N'allez pas l'oublier. = C'est un régal pour moi
Que de voir dans sa fleur une pièce nouvelle.

ERMINIE.

Eh bien, cette berline enfin arrive-t-elle?
(montrant Lisimon.)
Nous partirons trop tard. Quel est ce loup-garou?

ROSALIE.

Un parent de Gernance, une espèce de fou.

CLORINDE, bas à Rosalie.

Ma chère, nous perdrons les frais de nos parures:
Ah! Mondor doit s'attendre à de belles injures!

LISIMON, en lui-même.

Et Gernance, à la fin, n'ouvrirait pas les yeux?

ERMINIE.

Le traître de Mondor! Le tour est odieux!

ROSALIE.

Peut-être le cocher a fait quelque méprise.

CLORINDE.

Il faut, ma reine, il faut qu'on nous cherche un remise.

ROSALIE.

Que l'on ait un remise au plus vîte, Marton.

ERMINIE.

Parbleu! Monsieur Mondor, vous m'en ferez raison!

ARTÉNICE.

Il aura surement oublié sa parole.

CLORINDE.

Oui, c'est son maudit jeu, son chien de cavagnole.

ERMINIE, à M. Sophanès qui parcourt une brochure.

Ah! Monsieur Sophanès, que lisez-vous donc là?
(Elle regarde le titre.)
ANGOLA? Mais vraiment je connais ANGOLA. (1)

---

(1) Crébillon le fils avait mis à la mode ce genre de romans frivoles et licencieux; mais du moins il avait le mérite de peindre les mœurs avec beaucoup de vérité, et l'on ne trouve dans ANGOLA que de la licence sans talent. Les romans qui lui ressemblent ont

C'est un conte charmant. N'est-il pas de Voltaire?

M. SOPHANÈS.

Très-certainement, non.

ERMINIE.

De qui donc? de Molière?

M. SOPHANÈS.

L'auteur est inconnu.

ERMINIE.

Mais très-injustement,
Car il sait tout gazer si délicatement.
Ses tableaux... Je croyais entendre la voiture.

ARTÉNICE, à Rosalie, avec une impatience mêlée de colère.

Marton ne revient point: mais c'est une gageure.

MARTON, accourant avec précipitation.

On ne vous trouve rien, ce qui s'appelle rien.
Le Waux-Hall a tout pris.

CLORINDE.

Oh! je m'en doutais bien!

---

passé de la bonne compagnie aux Courtisanes, et la prodigieuse ignorance de ces filles du monde est ici un trait de caractère qui ne devait point échapper à un poëte comique.

Mais il faudrait pourtant parer cette disgrace.

MARTON.

J'aurais bien une idée... On pourrait sur la place
Trouver quelque cocher...

ARTÉNICE.

Un fiacre! ah! quelle horreur!

CLORINDE.

Pourquoi pas! dans le fond, c'est un petit malheur.

MARTON.

Voyez, consultez-vous, il ne fait pas de lune.
Vous aurez au retour cent voitures pour une :
Car tous nos élégans font les honneurs du bal.

CLORINDE.

Il serait trop piquant de manquer le Waux-Hall.
Cours bien vîte, Marton; un peu d'étourderie,
De désordre, d'excès, anime une partie.
(A Arténice, à demi-voix.)
Nous bravons l'étiquette et le qu'en dira-t-on.

UN LAQUAIS, apportant une lettre à Lisimon.

Cette lettre s'adresse à Monsieur Lisimon.

LISIMON, avec joie.

Ah! je respire enfin. = Jusqu'ici, cher Gernance,
J'espérais que blessé de ce ton d'indécence,

Vous vous reprocheriez la honte de vos feux.
Ce dernier trait, du moins, va dessiller vos yeux:
Lisez, détrompez-vous d'un indigne artifice.
On vous avait vanté le brillant sacrifice
De Milord Carlinfort. = Cette lettre est de lui.

M. SOPHANÈS, couvrant son embarras d'un ton de persifflage.

Et de Londres, sans doute, elle arrive aujourd'hui!

ROSALIE, du même ton.

La supposition, par bonheur, est notoire:
Carlinfort est parti.

LISIMON.

Vous avez dû le croire;
Moi-même, ce matin, je le croyais aussi:
Mais comment récuser le témoin que voici?
(A Gernance.)
Lisez.

GERNANCE, avec du trouble, du dépit, et un reste d'incertitude.

Vous le voulez? = Il faut vous satisfaire:
Mais craignez...

LISIMON, avec noblesse.

Respectez l'ami qui vous éclaire,

ERMINIE.

D'où peut donc provenir tout ce grabuge-là?

CLORINDE.

Vraiment, après le bal, cela s'éclaircira.
Enfin, voici Marton.

SCÈNE VIII et dernière.

MARTON, UN FIACRE, les Acteurs précédens.

(Gernance est tour-à-tour occupé de la scène et de la lettre de Carlinfort. Il doit marquer dans son jeu l'étonnement et l'indignation.)

MARTON.

Ce vilain homme est ivre.
Je n'ai pu m'en défendre, il a voulu me suivre:
Il veut faire son prix, dit-il.

LE FIACRE.

Certainement.
Dans notre état, ma mie, on doit être prudent.
Vous ne voudriez pas me payer à la course;
Vous savez qu'un Waux-Hall est un jour de ressource.

CLORINDE.

Va, tu seras content; partons.

LE FIACRE.

C'est très-bien dit;
Mais j'aurais mieux aimé, pour éviter le bruit,
Convenir de nos faits : chacun a sa marotte.
(Regardant Rosalie avec une attention marquée.)
Mais je me donne au diable... ou c'est ma sœur Javotte.

ROSALIE, confondue, et s'appuyant sur Marton.

Quel funeste embarras!

LE FIACRE.

Oui! parbleu! c'est ma sœur.
Elle est, ma foi, très-bien dans ses meubles : d'honneur,
Je ne lui croyais pas une si grande aisance.
Les filles ont toujours des moyens d'opulence...

GERNANCE.

Qu'entens-je, et qu'ai-je lu? quel état, juste ciel!

MARTON.

Ah! le malheureux bal!

ARTÉNICE.

Le revers est cruel.
Je sens à quel degré son ame est au supplice.

CLORINDE, éclatant de rire.

Mais, vraiment, c'est bien pis que la fille du suisse!

LISIMON.

N'ajoutez pas l'insulte à sa confusion.
Eh bien, Gernance, eh bien?

GERNANCE.

Ah! mon cher Lisimon,
Dans quel abyme, ô ciel! j'étais prêt à descendre!

LISIMON.

Le hasard a plus fait que je n'osais attendre.
Cette faveur du sort nous épargne à tous deux
Des éclaircissemens, peut-être dangereux.
Qui sait où la faiblesse aurait pu vous conduire?
Le Ciel vous fit un cœur trop facile à séduire:
Venez, que l'amitié vous console en ce jour,
Et vous sauve à jamais des erreurs de l'amour.

(Il l'emmène.)

LE FIACRE, à Rosalie.

Je vois que par orgueil tu méconnais ton frère.
C'est à moi de rougir, respecte ma misère:
Elle est honnête au moins.

(Il sort.)

ROSALIE, à M. Sophanès; avec l'inflexion de la douleur et du repentir.

Otez-moi de ces lieux;
Je voudrais me cacher, même à mes propres yeux.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

LETTRES

Relatives aux précédentes Pièces de Théâtre.

LETTRE

DE M. LE MARQUIS ALBERGATTI DE CAPACELLI, SÉNATEUR DE BOLOGNE, A L'AUTEUR.

MONSIEUR,

LA celebrità del vostro nome, e il vostro amico egregio signor cavaliere d'Atilly, vi cagionano il tedio di queste mie righe. Da due preziosi beni vi deriva un male. Soffrite lo in pace, signore, ed accogliete le protesta della mia altissima stima, con quella dolce e benigna umanità che spirano le opere vostre.

Più volte le ho lette et rilette, nè sò saziarmi di farne uso frequente e di averle sempre meco a mia istruzione e a mio diletto gratissimo. Particolarmente le *Memoriè sulla Letteratura Francese* è per me il giojello prescelto, e che

quasi ogni giorno mi trovo aver nelle mani. Par mi allora d'essere in una galleria di ritratti vivissimi, ne' quali imparo a conoscere uomini insigni, e ne' quali imparo a discernere gran difetti, e grandi bellezze.

Contemplo l'effigiè vostra posta in fronte alle vostr'opere, e mi compiaccio di pur vedere in qualche modo un soggetto di cui tanto ammiro la rarità e varietà de' talenti.

In fine invaghito del *Nino secondo*, ho voluto tradurlo, ed è questo un altro tedio per voi, che accompagna quello di ricevere una mia lettera. L'ho tradotto, e ve ne trasmetto una copia, acciochè abbiate per essa un attestato del pregio in cui tengo le cose vostre.

Se il buon volere bastasse, io non sarei uomo oscuro nella letteratura. Ho tentato molti generi, ma non mai uscendo da quella mediocrità a cui son condannato. Desidero di non acquistare mediocremente la grazia vostra, e la vostra amicizia: in cio mi sarebbe penosa la mediocrità. Fate mi dunque intero dono del vostro affetto; e così le mie picciole letterarie fatiche saranno abbondantemente premiate.

Vivo colla mia famiglia composta della moglie, d'un figlio e d'una figlia, sette mesi dell'anno

in Venezia, e gli altri cinque in alcune campagne di Bologna, mia Patria.

Voi, nel modo, con cui ne avete scritto, date a dividere quanto intimamente conosciate tutti i doveri di famiglia, di società, e di uomo vero; e quanto bene sappiate esercitarli. Forse il mio sistema di vita non vi dispiacerebbe, se poteste esaminarlo da vicino. Quella strada d'innocenza, sparsa di fiori e d'applausi, per cui vincitore della calunnia passò l'ottimo vostro genitore, quella stessa cerco io di battere insieme coi figli miei. Lagrime di tenerezza sono cadute da miei occhi ogni volta che ho letto quel vostro soave racconto.

Se vorrete concedermi la corrispondenza vostra, ed esser meco in qualche commercio di lettere, basterà che l'indirizzo sia sempre fatto a Venezia coll' aggiunta *san Felice*.

Permettete che veracemente mi dichiari, etc.

San Felice Venezia, 5 Maggio, 1781.

RÉPONSE DE L'AUTEUR.

Monsieur,

Je sais du moins apprécier l'honneur que vous me faites. Non-seulement votre nom m'est connu depuis long-tems, mais je n'ignore pas combien il était cher à M. de Voltaire, et les témoignages d'estime qu'il vous a donnés dans plusieurs de ses lettres.

J'ai peine à m'expliquer, Monsieur, l'excès d'indulgence qui vous a engagé à traduire un ouvrage de ma première jeunesse. Certainement vous en avez remarqué tous les défauts ; mais accoutumé à vivre, comme vous me faites l'honneur de me le dire, au sein d'une famille chérie, et dont je serais jaloux d'augmenter le nombre, vous avez été touché des sentimens de piété filiale que j'ai tâché de rendre dans la tragédie de Ninus, et vous m'avez pardonné mes fautes en faveur de ces mêmes sentimens, que personne n'est plus digne d'inspirer que vous : j'ose en

juger, Monsieur, par le caractère de bonté qui respire dans votre lettre.

En me procurant le plaisir de lire dans votre langue, pleine d'harmonie et de graces, cette tragédie que j'avais, pour ainsi dire, oubliée, vous m'avez rendu quelque tendresse pour elle, et c'est ce qui m'enhardit à vous envoyer des corrections que vous devez regarder, en quelque sorte, comme votre ouvrage. Daignez, si vous les approuvez, leur faire le même honneur qu'à la pièce (1). Vous sentez que c'est maintenant pour vous seul que je voudrais en faire disparaître toutes les fautes.

J'ai fait aussi des additions et des corrections assez importantes à ces Mémoires Littéraires que vous aimez. Je crois qu'on ne tardera pas à les réimprimer, et je vous prierais de m'indiquer les moyens de vous les faire parvenir sans frais. J'y joindrais un éloge de M. de Voltaire, le premier qui ait paru, que j'ose croire digne de votre attention par son impartialité, et qui peut-être n'est pas encore connu dans votre Italie (2).

---

(1) M. de Capacelli eut la bonté de les traduire, et de les faire passer à l'Auteur.

(2). Cet éloge, à ce que m'apprit dans sa réponse M. de Capa-

Ce qui m'a véritablement attendri dans votre lettre, c'est la bonté qui vous a fait remarquer l'anecdote de mon père. Nous avons des juges, moins indulgens que vous, qui ont osé me la reprocher comme un trait d'orgueil; j'en suis bien vengé, puisque non-seulement elle a trouvé grace devant vous, mais que vous semblez même l'avoir distinguée avec une apparence de prédilection. Vous avez deviné, Monsieur, le sentiment qui me l'a fait écrire; j'avais en effet desiré qu'il pût en rejaillir quelque gloire sur la mémoire de mon père : c'est vous témoigner assez combien je suis reconnaissant et flatté de votre suffrage.

J'ai l'honneur d'être, etc.

---

celli, venait d'être traduit en Italien; il l'a été depuis en Anglais. C'est le seul à qui les étrangers ayent fait cet honneur, sans doute par le caractère d'impartialité qui en fait le principal mérite.

LETTRES.

LETTRE DU MÊME AUX AUTEURS DES ANECDOTES DRAMATIQUES.

Ce que vous dites est très-vrai, Messieurs, jamais les Anecdotes du théâtre n'ont été l'objet d'une curiosité plus avide. C'est qu'en effet nos ouvrages dramatiques sont devenus la partie la plus intéressante de notre gloire; c'est qu'intérieurement nous sentons la prééminence que nous avons acquise en ce genre, du moins parmi les nations modernes; c'est enfin parce que les noms des Corneille, des Racine, des Voltaire, nous enorgueillissent, et que nous ne voyons, ni depuis la renaissance des lettres, ni même dans l'antiquité, aucun homme que l'on puisse comparer à notre inimitable Molière.

Sans attacher à nos spectacles la même importance, le même appareil de magnificence imposante que les Grecs attachaient aux leurs, et sans avoir su, comme eux, honorer les talens

célèbres à qui nous devons tant de chefs-d'œuvre, notre amour-propre n'est pas moins flatté de voir les nations les plus jalouses de nous disputer toute autre gloire, forcées de reconnaître la supériorité de la scène française, et d'emprunter de nous ces nobles amusemens devenus des besoins pour elles. C'est par cette supériorité même que notre langue est actuellement celle de toute l'Europe ; espèce de conquête paisible uniquement réservée au génie.

J'ai à vous remercier, Messieurs, de la manière décente et polie dont vous avez parlé de ma personne et de mes ouvrages dans votre première édition. Vous m'apprenez que vous en préparez une nouvelle, et vous m'invitez à vous fournir quelques anecdotes sur mes pièces, et principalement sur la comédie des Philosophes. Comme ces anecdotes, absolument étrangères au mérite que peut avoir cette comédie, ne prouvent que la sensation qu'elle parut faire sur le public, sensation attestée par vous-mêmes, je ne me refuserai pas au plaisir de vous donner cette faible marque de ma reconnaissance.

La comédie des Philosophes, honorée, ainsi que vous avez pu l'entendre dire, d'une protection particulière de feu Monseigneur le Dau-

phin, père du Roi, fut jouée, contre l'usage, un vendredi (1), et continuée sans intervalle jusqu'à la troisième représentation. Le concours et les recettes des comédiens, constatées par leurs registres, furent sans exemple (2) ; mais l'intérêt entrait si peu dans mes vues, que j'en abandonnai les honoraires à Préville. Vous savez, Messieurs, combien cet excellent acteur, toujours vrai, et, quelque rôle qu'il jouât, toujours l'homme de la nature; vous savez, dis-je, combien il fut applaudi dans cette scène originale de Crispin, sur laquelle tant de burins se sont exercés.

Tant que durèrent les représentations, on vit au spectacle, même dans les premières loges, une foule de personnes que cette comédie ré-

(1) Le 2 Mai 1760.

(2) Le fait est attesté par un écrivain du tems, peu favorable d'ailleurs à la cause de l'Auteur. Voici ses propres paroles : « Tout a » paru surprenant dans cette comédie; l'idée de la pièce, l'exécu- » tion, le style nerveux et correct, le ton satirique, le succès » prodigieux, le nombre des représentations, l'affluence des spec- » tateurs. Il semblait que ceux que l'auteur avait en vue, fussent » des hommes frappés d'anathême, et qu'on leur fît faire amende » honorable aux yeux de la nation et de toute l'Europe. « Mémoires pour servir à l'histoire des révolutions de la république des lettres, tome IV, page 151.

concilia pour quelques momens avec les jeux du théâtre. Ma loge fut presque toujours retenue par des Evêques ; mais ce qui vous paraîtra plus singulier, c'est que la pièce fut, en quelque sorte, annoncée à Saint Paul, dans un sermon de M. l'abbé de la Tour-du-Pin. Il dit, en parlant des sophistes du siècle, qu'ils venaient enfin d'être livrés au ridicule qu'ils méritaient, même sur les théâtres de la nation. Jamais comédie n'avait obtenu de pareils honneurs. Elle fournit quelques passages à des requisitoires, à des mandemens. Elle produisit d'ailleurs une multitude à peine croyable de gravures, de libelles, de critiques, d'apologies : tout cela est heureusement oublié.

Des gazetiers littéraires ont voulu faire entendre malignement qu'à l'occasion de cette pièce, je m'étais donné à moi-même le nom d'Aristophane. Ces gazetiers ne rougissent d'aucun mensonge ; ils savent très-bien que ce nom ne me fut donné d'abord que par des charlatans qui voulaient s'arroger celui de Socrate, et que leur haine, en m'appelant Aristophane, avait toujours soin de représenter ce poète comme l'écrivain le plus scandaleux et le plus atroce qui eût jamais profané les arts. M. Marmontel le com-

parait à Catilina et à Narcisse. M. l'abbé Morellet renchérisssait encore. M. Sauvigny faisait une tragédie de Socrate, uniquement pour accabler ce pauvre Aristophane d'injures, que la police crut devoir faire supprimer. M. Dorat, qui depuis a tenté de refaire ma pièce, me disait avec une énergie qui ne lui était pas ordinaire :

O toi, moderne Aristophane,
Même en t'applaudissant, tout Paris te condamne;
Ton triomphe est affreux, et doit t'épouvanter.

C'était une espèce d'épidémie. On chanta même long-tems, à la farce italienne, pendant qu'on jouait la comédie des Philosophes, le couplet suivant :

SOCRATE, malgré les huées
De tout le peuple Athénien,
Se mit au-dessus des *Nuées*
De l'Aristophane ancien :
Malgré le succès donc se flatte
L'Auteur moderne tant loué,
Nous donnons le pas à Socrate
Sur le censeur qui l'a joué.

On en chanta d'autres que je ne me rappelle pas; et ce ne fut que d'après ce débordement d'écrits, où l'on me désignait avec plus de maladresse encore que de malignité, sous ce nom célèbre, que quelques personnes s'enhardirent

enfin à me le donner par faveur. Mais, ce qui devrait couvrir de honte les gazetiers littéraires dont je vous parlais, ce fut précisément leur prédécesseur Fréron, qui m'honora le premier de cette marque de bienveillance. « Je » méritais, disait-il, d'être encouragé par le » Gouvernement, comme le fut Aristophane, » à qui les Athéniens décernèrent une couronne » de l'olivier sacré (1). « Alors seulement, je ne sais plus quel écrivain s'avisa de mettre sous mon portrait ces deux vers latins :

> Livor Aristophanem infido quem nomine dixit,
> Hunc et Aristophanem gloria jure vocat.

J'oubliais de vous dire que tout Paris, sans exception, avait affecté de reconnaître Madame Geoffrin dans le personnage de Cidalise, et que tout Paris s'était trompé. Je pourrais le prouver par des vers de la pièce qui n'ont jamais paru, parce qu'ils auraient désigné trop clairement la personne qui m'avait servi de modèle. Remarquez cependant que c'est ainsi que l'on juge les auteurs comiques : on leur fait souvent d'implacables ennemis, en les accusant d'avoir voulu

---

Année Littéraire, 1760. Lettre X.

peindre des originaux, dont peut-être ils n'ont pas même entendu parler.

Voilà, Messieurs, l'exacte vérité sur une comédie qui peut m'avoir donné quelque gloire, mais qui m'a causé plus de chagrins encore. Si vous jugez à propos d'employer quelques-unes de ces Anecdotes, ayez toujours, je vous en supplie, l'attention de faire observer au public que c'est des armes de Molière que je me suis servi, plus ou moins heureusement, contre les imposteurs de philosophie, et non des armes du Tartuffe; et que j'ai plus d'horreur encore pour les fanatiques, que je n'ai de mépris pour les charlatans.

Ne me demandez rien sur mes autres comédies, quoique, par une distinction que je n'ambitionnais pas, la plupart aient donné lieu à des événemens assez singuliers, pour qu'il pût m'être permis de m'en prévaloir ; mais peut-être ne faut-il en attribuer la cause qu'à la révolution qui s'était faite dans nos mœurs à l'époque où j'ai commencé d'écrire.

Vous savez que depuis Molière, on n'avait vu qu'un très-petit nombre de comédies vraiment dignes de ce nom. Le goût des romans avait prévalu. La gaieté ne s'était conservée que dans

quelques vaudevilles du moment, et encore cette gaieté ne s'adressait plus qu'à l'esprit, et ne consistait guère que dans des refreins d'épigrammes qui avaient pris la place de ce dialogue naturel et vrai sans lequel il n'y a point de comédie. Plus de caractères; des mœurs à peine effleurées; des saillies au lieu de ces traits profonds puisés dans la nature même; aucun de ces vers nés proverbes par la richesse du sens réunie à la plus grande précision, mais, à leur place, des vers étincelans de mots et dénués d'idées. Tel était, Messieurs, l'état déplorable où se trouvait tombé parmi nous l'art de Molière : aussi les poètes comiques n'avaient-ils plus d'ennemis. Les accusations de personnalités, si communes dans le beau siècle où l'on avait le courage de les mépriser, ne pouvaient plus s'appliquer à des écrivains qui n'avaient pas même la prétention de peindre, ou dont les modèles n'existaient que dans une imagination en délire.

Peu accoutumé, je l'avoue, au ton de ces pièces, et entendant regretter tous les jours le genre de la bonne comédie, j'osai croire ce regret sincère. Je pensai que les gens du monde, peut-être même que les hommes d'état applaudiraient à une liberté courageuse qui rendrait

à la scène française, non-seulement son premier éclat, mais cette importance politique, cette influence utile sur nos mœurs, que Louis XIV avait eu le mérite d'entrevoir et de favoriser. J'imaginai que le ridicule, rentré dans ses anciens droits, pouvait seconder les vues de l'administration même, en faisant tomber sans violence des abus que l'heureuse modération de notre Gouvernement ne permettait pas de réprimer par des moyens plus sévères. Je me trompai dans toutes mes conjectures; le règne des grandes vues et des ames fortes était passé. D'un siècle de liberté sans licence, nous étions tombés dans un siècle de licence sans liberté.

Bientôt je m'apperçus que loin d'avoir des encouragemens à me promettre, je ne devais m'attendre qu'à des ennemis, et que les plus dangereux, peut-être, étaient précisément ces hommes vains, à qui les gens de lettres n'ont pas rougi de donner, et qui n'ont pas rougi d'accepter le titre fastueux de protecteurs. Il ne me fallut pas un long usage pour juger que la plupart de ces prétendus Mécènes ne cachaient sous leur fausse politesse que de véritables barbares, très-indifférens aux progrès de l'art, n'ayant l'air de s'en occuper que par désœuvrement, ou pour

varier leur ennui, secrettement jaloux de la noble indépendance des vrais talens, et toujours prêts à se déclarer pour les Pradon qui les flattent, contre les Racine qui les méprisent. Désabusé de mes illusions, je reconnais enfin que je n'ai dû qu'aux erreurs de mon inexpérience cette longue suite de découragemens qui m'ont éloigné sans retour de la carrière du théâtre.

Pardonnez-moi, Messieurs, de vous avoir occupé si long-tems de mes inutiles réflexions sur un art que j'ai toujours aimé, quoique je sois peut-être un de ceux qui l'ait cultivé avec le moins de succès. Continuez à nous en donner l'histoire. Cette histoire a son prix aux yeux de ceux qui savent penser, et vaut bien, sans doute, le triste spectacle des calamités humaines, répété si souvent dans les grandes annales des nations.

LETTRE DU MÊME AU MAGISTRAT

Qui avait fait défendre la représentation de la Comédie de l'Homme Dangereux.

C'EST pour la dernière fois, Monsieur, que je prendrai la liberté de vous parler de ma comédie. Je sais combien vos momens sont précieux ; mais Louis XIV permettait à Molière de lui donner tous les éclaircissemens qui pouvaient servir d'apologie à la pièce du *Tartuffe ;* et, quoique ce Prince eût cru devoir en défendre la représentation, il daignait recevoir les mémoires de l'Auteur, et il se rendit enfin aux raisons de cet homme de génie, parce qu'il fut assez grand pour croire qu'il avait pu se tromper.

Je suis loin, Monsieur, de me comparer à Molière ; mais je suis dans l'âge où il commença d'écrire. Je vis dans un siècle où les grands talens sout plus rares qu'ils ne l'étaient dans le sien. La bonne comédie, sur-tout, semble être abso-

lument oubliée, quoique jamais elle n'eût été plus nécessaire; et dans le monde, où l'on désire véritablement de la voir renaître, j'ai eu souvent l'honneur d'être nommé comme un des écrivains sur qui la voix publique avait fondé le plus d'espérances.

Voudriez-vous, Monsieur, m'écarter d'une carrière dans laquelle je ne pourrais me distinguer sans honorer la nation? Non, vous aimez trop les arts pour donner lieu à cette idée ; mais n'ayant pu m'expliquer avec vous que très-imparfaitement sur ma pièce, il n'est pas surprenant qu'elle vous ait fait naître quelques difficultés que je vais tâcher de résoudre.

Vous semblez craindre, Monsieur, (et cette crainte est très-obligeante pour moi) que mon secret ayant été mal gardé, je ne me trouvasse actuellement compromis, si l'on représentait cette comédie, et qu'une partie du public ne me fît une application injurieuse du personnage de l'*Homme Dangereux*.

Pour vous démontrer, Monsieur, que votre crainte, à cet égard, est mal fondée, permettez-moi de supposer seulement que vous ne me regardez pas comme un sot.

J'ai dû combiner tous les événemens qui pouvaient résulter de ma comédie, et j'avais le plus grand intérêt qu'aucune des combinaisons possibles ne m'échappât. C'est mon attention, peut-être, à les saisir toutes, qui rendait cet ouvrage véritablement singulier. Vous allez voir, Monsieur, qu'il se conciliait avec toutes les suppositions imaginables, et qu'il n'était pas indigne de la faveur dont M. le Maréchal de Richelieu a bien voulu l'honorer.

Mon secret parfaitement gardé, la pièce pouvait réussir ou tomber. Si elle réussissait, j'avais l'avantage de donner le change à mes ennemis, de leur faire applaudir avec fureur un ouvrage dans lequel ils auraient affecté malignement de me reconnaître. Leur haine eût contribué à ma gloire, et leur confusion eût égalé leur surprise, lorsque je me serais déclaré l'Auteur de ce même ouvrage. Il est évident, Monsieur, que dans cette supposition, tel eût été le succès singulier de ma comédie, succès dont l'histoire du théâtre ne présente aucun exemple.

Si la pièce fût tombée, le secret ayant été parfaitement gardé, je pouvais me féliciter publiquement de cette chute ; et en feignant de

partager l'erreur commune, et de croire que c'était moi qu'en effet on avait eu l'intention de jouer, je n'aurais pas manqué de rire de la disgrace de l'ouvrage, comme d'une tentative malheureuse de la part de mes ennemis. Vous voyez, Monsieur, que l'alternative était presque également à mon avantage.

Dans une autre supposition, celle où mon secret, moins exactement gardé, eût donné lieu à beaucoup d'incertitude dans l'esprit du public, je ne courais encore aucun danger d'être compromis. Que la moitié de Paris me crût l'auteur de la pièce, l'autre moitié ne le croyant pas, il n'y avait-là qu'une scène très-divertissante par les gageures que cette incertitude pouvait occasionner. En me nommant, en cas de succès, je réunissais en ma faveur tous les esprits non prévenus, et j'affligeais mes seuls ennemis. En cas de chute, il me suffisait de ne point me nommer; et si une partie du public eût toujours soutenu que j'étais l'auteur de la pièce, l'autre partie, appuyée de mon silence, eût toujours dit qu'elle n'était pas de moi. C'était un procès qui n'eût jamais été jugé, et qui ne pouvait exciter que des contestations purement amusantes dans la société.

Enfin, Monsieur, la dernière supposition, qui est précisément celle où les difficultés m'ont amené, eût été d'être généralement connu pour l'auteur de la pièce. Or, dans cette supposition, au moyen de quelques vers supprimés, et de quelques autres ajoutés (corrections que je tenais toutes prêtes), il était encore impossible que je fusse un seul instant compromis.

Qu'est-ce que ma comédie ? j'ose vous en attester vous-même, Monsieur. C'est un ouvrage utile et moral, dans lequel un calomniateur, un faiseur de libelles, un homme qui abuse de ses talens pour nuire et pour diffamer, se trouve confondu comme il le mérite. C'est l'imposteur de société couvert d'ignominie, comme l'imposteur de religion en est couvert dans la comédie du Tartuffe.

Il est évident, Monsieur, qu'on ne peut m'appliquer ce rôle exécrable, dont j'ai si bien fait sentir toute l'atrocité. Non-seulement je ne me suis permis de ma vie aucun libelle, mais on en a publié contre moi d'infames; je n'aurais eu besoin que d'en rappeler le souvenir dans une préface, et de demander hardiment qu'on produisît les miens.

Où sont, M^{r}, les libelles dont on m'accuse?

En est-il même dont j'aie eu le malheur d'être soupçonné ?

Je ne serais pas étonné cependant que l'on eût osé me peindre à vos yeux comme un écrivain hardi dont il fallait se méfier. Mais à quelle méfiance aurais-je pu donner lieu, moi qui n'ai jamais fait imprimer le moindre ouvrage sans avoir pris l'attache des lois? Je défie, à cet égard, toutes les imputations de la haine. Je me condamne si elle peut en citer un seul, fût-il très-innocent.

Quel est donc mon malheur, si, dans un tems aussi fertile en écrits licencieux, abus contre lequel je me suis toujours élevé, n'ayant jamais pris de routes détournées ni clandestines pour faire paraître mes ouvrages, et n'ayant de ma vie décliné les tribunaux établis pour la police de la littérature; quel est, dis-je, mon malheur, si des hommes artificieux, injustes, et suspects eux-mêmes de licence, viennent à bout de me faire regarder comme un écrivain de leur trempe, avec lequel on doit se tenir sur ses gardes!

Daignez en convenir, Monsieur, on a tenté de vous inspirer ces sentimens. D'après cette prévention, vous avez lu et fait lire ma comédie avec une attention plus inquiète que s'il eût été question de la pièce d'un autre. Dans une

pareille

pareille disposition, et n'ayant pas eu le loisir de m'entendre, vous avez privé le public d'une nouveauté singulière, et dont l'exemple ne se retrouvera peut-être jamais. Vous m'avez enlevé l'honneur de toutes ces combinaisons, si bien prévues, qui pouvaient me donner, même aux yeux de mes ennemis, un caractère capable de leur en imposer, et d'arracher enfin leur propre suffrage. Vous m'ôtez jusqu'à la ressource de paraître à visage découvert, comme j'en aurais le noble orgueil, attendu qu'un succès ne peut jamais me procurer une gloire médiocre, et qu'une chute n'est qu'un événement qui peut être commun à toutes les pièces, et bien moins cruel pour moi que pour un autre, parce qu'on n'ignore pas que j'ai l'honneur d'avoir beaucoup d'ennemis. Vous arrêtez une pièce dont la morale et l'utilité sont sensibles; un ouvrage dans le genre que la nation regrette, et qui sera toujours dans le vrai goût français. Vous me découragez, vous anéantissez mon talent, que l'on daignait citer toutes les fois qu'on parlait de la bonne comédie. Voilà ce que votre intention n'est certainement pas de faire, et pourtant ce que vous faites. J'ai cru, Monsieur, devoir soumettre ces réflexions à votre justice.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE DU MÊME

A. M. F....... DE N.......

SUR LE MÊME SUJET.

Vous seriez-vous douté, mon ami, que je ne jouirais qu'en espérance de cette belle journée que je m'étais promise, et dont votre amitié se faisait une perspective si flatteuse ? La pièce était affichée, elle devait être jouée aujourd'hui même, et la représentation vient d'en être défendue sans que je puisse encore en imaginer les raisons. Les comédiens en sont pour leurs frais de mémoire, et, ce qui les affecte beaucoup plus, pour l'argent de leurs loges, qu'ils ont été forcés de rendre au public.

Ce n'est point à mon ami que je dissimulerai mon découragement; il est extrême. Où retrouver jamais une combinaison de circonstances qui me ramène une si belle partie? C'eût été pour moi la célèbre journée de mon père. Vous n'existiez pas, mon ami, et moi-même je ne faisais

que de naître, lorsque cette journée fit dans notre Province une sensation dont la mémoire subsiste encore ; mais cet évènement est un de ceux qui ont le plus frappé mon enfance. Tout le monde se plaisait à me parler de la gloire de mon père, et mon cœur, né sans doute pour ambitionner un jour de pareilles jouissances, s'en pénétrait de manière qu'il s'émeut encore en se rappelant ce souvenir de ma première jeunesse. Souffrez, mon ami, que pour me consoler de la gloire que j'ai perdue, je vous retrace un moment celle de mon père.

ANECDOTE INTÉRESSANTE.

Hubert Palissot, ancien Conseiller d'État de S. A. R. le Duc de Lorraine Léopold, aïeul paternel de Madame la Dauphine (1), eut à défendre à Nancy, en 1731, une cause personnelle dont le succès est encore célèbre, et ce fut pour lui une journée de gloire la plus flatteuse peut-être à laquelle un simple particulier pût prétendre.

Le changement qui se fit en Lorraine en 1729,

(1) Aujourd'hui la Reine de France.

ou plutôt l'attrait que nous donne la nature pour les talens que nous tenons d'elle; la passion de l'éloquence; l'amour d'une profession qui paraît la plus honorable de toutes, lorsqu'elle est exercée noblement, firent abdiquer la Magistrature à mon père, pour reprendre les fonctions d'Avocat.

A peine rentré dans la carrière, il eut l'avantage dangereux d'avoir à soutenir les intérêts d'un homme sans fortune, et dénué de tout crédit, contre un homme puissant par son opulence et par sa faveur. Il était essentiel au bien de sa cause qu'il ne s'interdît aucun des moyens qui pouvaient établir les droits du particulier dont il avait pris la défense. Parmi ces moyens, il y en avait d'humilians pour l'homme puissant; mais ils étaient victorieux pour le pauvre, et mon père était incapable de garder des ménagemens qui auraient pu nuire aux intérêts de son Client. Il parla, il écrivit avec la force et l'éloquence qui lui étaient naturelles. L'homme puissant fut condamné.

Ce dernier ne put pardonner à mon père de l'avoir forcé à être juste. Il cabala sourdement dans l'ordre des Avocats même; il se plaignit des expressions trop dures, qui, selon lui, étaient

échappées à mon père dans ses Plaidoyers et dans ses Mémoires. Enfin il réussit, par ses intrigues, à mettre dans ses intérêts le bâtonnier des Avocats : et mon père fut mandé, au nom de son ordre, pour recevoir une espèce de réprimande, et une injonction d'être à l'avenir plus circonspect dans ses écritures. Persuadé qu'il n'avait fait que remplir les devoirs de son état, non-seulement il ne se rendit point à l'invitation du bâtonnier, mais il lui échappa, dit-on, quelques paroles piquantes, qui furent recueillies par l'envie, et exagérées comme le sont toujours les propos qui passent de bouche en bouche, sur-tout dans un moment de fermentation. Tous les Avocats se crurent offensés; et l'on n'ignore pas combien le ressentiment de toute espèce de corps est dangereux.

L'ordre des Avocats se rendit, par députés, chez M. le Procureur-général de Montureux, pour se plaindre de mon père, pour déclarer que désormais aucun d'eux n'occuperait plus avec lui dans aucune affaire, et pour demander que son nom fût rayé du tableau.

M. le Procureur-général estimait et considérait mon père; mais alarmé de l'animosité qu'il avait vue dans les députés, il crut devoir lui

conseiller un accommodement, et voulut bien s'offrir pour en être le médiateur. Mon père regarda cette proposition comme une injure : il ne devait y voir que de la faiblesse. Ma mère (1), que j'ai le bonheur de conserver encore, et qui réunissait alors toute la vivacité de la jeunesse à la figure la plus séduisante, imita son courage, ou plutôt le surpassa. Elle eut la noble assurance de dire à M. le Procureur-général qu'il fallait, ou que son mari triomphât, s'il était innocent, ou qu'il fût perdu, s'il était coupable. On se prépara de part et d'autre à la guerre; mon père seul contre tous, et tous ses confrères contre lui.

Les Avocats choisirent entre eux quatre (2) des plus célèbres Membres de leur corps pour plaider contre mon père; et en effet, ils plai-

---

(1) Charlotte de Remyon, d'une famille noble de Lorraine, aujourd'hui éteinte. Son frère, Capitaine de Cuirassiers, au service de l'Empereur Charles VI, Aïeul maternel de la Reine, fut tué en 1738, dans une bataille contre les Turcs.

(2) L'un de ces quatre, porté depuis, par son rare mérite, à toutes les dignités de la Robe, ne tarda pas à se réconcilier avec mon père, et m'a donné des témoignages d'amitié qui ne me permettent pas de douter que cette réconciliation ne fût très-sincère.

dèrent tous les quatre dans autant d'audiences consécutives.

Cependant le bruit de cette cause singulière se répandit, non-seulement en Lorraine, mais aux environs. Enfin arriva le jour où mon père devait répondre, et où l'affaire devait être jugée. Le concours fut prodigieux. Une foule de Lorrains et d'Étrangers remplissaient les avenues du Palais, au point que les Magistrats eurent peine à s'ouvrir un passage pour aller à leur Tribunal. Toutes ces petites loges, connues au Barreau sous le nom de lanternes, étaient occupées par les Dames les plus considérables de la Cour et de la Ville. Les dehors mêmes du Palais étaient assiégés, et l'on avait dressé des échelles jusques dans les rues, sur lesquelles étaient montés des gens qui tâchaient du moins de participer au spectacle par les fenêtres de la salle d'Audience. Enfin mon père parut. Il joignait à une éloquence dont personne encore ne m'a rendu l'idée, tous les avantages que peuvent donner à un Orateur l'extérieur le plus favorable et le son de voix le plus intéressant. Il n'avait point écrit de Plaidoyer; et l'on imagine bien que son débit n'en fut que plus brillant. Le seul embarras des Juges fut alors de cacher

le plaisir qu'ils prenaient à l'entendre. Il allia dans son discours les graces à la véhémence; et s'il accabla ses adversaires du poids victorieux de ses raisons, il imprima sur quelques-uns d'eux un ridicule dont les traces ne sont point encore entièrement effacées. Les Magistrats allèrent aux opinions : on n'attendit pas leur Arrêt : l'acclamation publique retentit au-dedans et au-dehors du Palais. Une circonstance, qui pourra paraître légère, servit à rendre cette journée plus flatteuse encore pour mon père. On était dans les premiers jours du printems; presque toutes les Dames avaient des bouquets. En un instant, et comme si le projet en eût éte formé par avance, il se vit, pour ainsi dire, assailli d'une pluie de fleurs. Après ce moment, le plus beau de sa vie sans doute, l'Arrêt fut prononcé; et une gloire nouvelle l'attendait encore au sortir du Barreau. Ramené chez lui, comme en triomphe, par M. le Premier Président de Gondrecourt, le peuple fit arrêter la voiture. Les femmes des Halles, entraînées par le mouvement universel, vinrent le complimenter. Elles avaient préparé une branche de laurier, dont elles couronnèrent sa tête. Pour soustraire les Avocats à leurs insultes, il fallut établir une Garde militaire à la

porte du Palais, et la plupart n'osèrent se rendre chez eux que vers la nuit. Le lendemain, l'événement fut célébré par des chansons imprimées, qui furent chantées publiquement dans la Ville; et, pendant long-tems, il s'établit une espèce de proverbe, même dans les Communautés Villageoises de Lorraine : elles ne désignaient mon père, quand elles venaient lui confier leurs intérêts, que par le nom de l'Avocat qui avait gagné tous les autres.

Quelque tems après cette affaire célèbre, mon père s'étant rencontré sur le passage du Prince Charles, ce Prince daigna s'arrêter pour le féliciter de sa victoire.

Ceux qui connaissent les hommes, imagineront bien que cette journée de gloire fut en même tems le signal du déchaînement de l'envie contre mon père. Mais quels chagrins ne sont pas compensés par un si beau souvenir! Personne ne fut plus à portée que lui, d'après cet évènement même, de faire la fortune la plus brillante; mais trop généreux, trop noble, il n'a guère laissé à ses Enfans d'autre héritage qu'une éducation soignée, et l'exemple de ses vertus.

DIALOGUES
HISTORIQUES
ET CRITIQUES.

AVERTISSEMENT.

DANS le cours des représentations de la Comédie des Philosophes, et long-tems après, le Public fut inondé d'écrits satiriques et calomnieux, dans lesquels l'Auteur était presque toujours désigné par le nom d'Aristophane : ainsi ce nom, qu'il n'eût osé se promettre de l'adulation, lui fut donné par la haine.

C'est ce qui lui fit naître l'idée des deux premiers Dialogues qu'on va lire. Il y combat les idées vulgaires, non-seulement sur Aristophane, mais sur Socrate.

Il ne se flatte pas cependant de détruire les préjugés reçus en faveur de ce Philosophe; ils sont trop bien affermis, et par l'opinion, et par une foule de monumens consacrés de siècle en siècle à sa mémoire par les meil-

leurs Artistes, qui se conforment toujours, et qui doivent se conformer aux idées populaires. Parmi ces monumens, il en est un de nos jours; c'est le tableau sublime où M. David a représenté ce Philosophe prêt à boire la ciguë. Socrate n'avait jamais été mieux honoré par les Arts. Ce tableau non moins éloquent, si je l'ose dire, que le beau Discours de Platon, ne contribuera peut-être pas moins que lui à perpétuer d'âge en âge l'espèce de culte décerné par l'opinion publique à la mémoire de ce Philosophe.

DIALOGUES HISTORIQUES ET CRITIQUES.

PREMIER DIALOGUE.

SOCRATE ET ÉRASME.

SOCRATE.

En vérité, Érasme, vous m'avez fait beaucoup rire avec votre enthousiasme et votre plaisante idée de vouloir me mettre au nombre de vos Saints (1).

ÉRASME.

Ah! vertueux Socrate, je le répète encore, vous m'avez arraché des larmes, toutes les fois

(1) Érasme disait qu'il était toujours tenté d'ajouter à ses Litanies : *Sancte Socrates, Ora pro nobis.*

que j'ai lu l'histoire de votre fin tragique dans le divin Platon.

SOCRATE.

Platon était un homme disert et éloquent, qui avait peur de la ciguë, et qui se crut intéressé à attirer sur lui-même et sur l'École que j'avais fondée, de la considération, en honorant ma cendre. Tenez, on ne dit chez les Morts que la vérité; je vous avertis de perdre beaucoup de votre enthousiasme, si vous voulez me mettre à mon aise avec vous.

ÉRASME.

Quoi! vous ne fûtes pas la victime d'un complot abominable tramé par ce coquin d'Aristophane ?...

SOCRATE.

Pour un Savant, mon cher Érasme, vous faites-là un étrange anachronisme. Il se passa plus de vingt ans, depuis la Comédie des *Nuées*, jusqu'à la persécution que me suscitèrent Anytus et Mélytus, persécution qui n'avait aucun rapport à la Comédie d'Aristophane.

ÉRASME.

Mais qui put donc animer si vivement ce Poète satirique contre vous?

SOCRATE.

SOCRATE.

Un motif tout simple, si on le dépouille de ce prestige d'importance que l'on attache à tout ce qu'on voit dans un certain éloignement. J'aimais Euripide, qui faisait de belles Tragédies (1); je n'aimais point Aristophane, qui faisait de bonnes Comédies, et qui lui disputait la faveur du Peuple. Euripide et moi, nous ne le ménagions guère dans nos Sociétés. Il se vengea par une pièce très-plaisante dans le genre qui était alors à la mode, et cette pièce fut très-applaudie.

ÉRASME.

Jamais la vengeance a-t-elle autorisé le mensonge, la calomnie?

SOCRATE.

Je vous ai déja dit qu'il travailla dans le genre qui était alors à la mode, et, qui plus est, approuvé par la République.

ÉRASME.

Eh quoi! la calomnie remportait les suffrages à Athènes? ô Ville exécrable!

---

(1) *N. B.* Que ces faits sont purement historiques.

SOCRATE.

Érasme, vous n'entendez pas à demi-mot. Pensez-vous qu'il y ait sur la terre aucun Peuple capable d'honorer un Calomniateur public? Jugez donc, si dans une petite Ville comme Athènes, dont tous les Citoyens se connaissaient, Aristophane, qui me jouait sous mon propre nom, eût osé en imposer sur mes mœurs au point que vous l'imaginez. On peut, sans doute, porter quelque atteinte à la vertu la plus pure, lui donner quelques ridicules, peut-être même la rendre suspecte d'hypocrisie; oui, la malignité humaine peut aller jusques-là : mais en aucun tems, elle n'applaudira un Auteur qui représenterait un homme de bien, reconnu pour tel, comme un scélérat capable de tous les vices. On se révolterait dès les premières scènes; toute attention lui serait refusée : ce n'est point-là Socrate, aurait-on dit tout d'une voix; et d'ailleurs, chez le Peuple de Solon, il y avait une loi contre les Calomniateurs.

ÉRASME.

Vous confondez toutes mes idées. Comment! divin Socrate, vous auriez ressemblé au Socrate de la Comédie des *Nuées*?

SOCRATE.

Pas tout-à-fait; je vous ai dit qu'Aristophane se vengeait, et la vengeance passe toujours un peu les bornes de la vérité : mais j'avais eu une jeunesse difficile, équivoque; et cela est si vrai, que j'etais obligé de dire assez souvent, dans un âge plus mûr, que si je m'étais abandonné à mon naturel, j'aurais eu de l'inclination pour tous les excès (1). Aristophane ne fut pas le premier qui me reprocha mes erreurs de jeunesse, et le poète Eupolis m'avait déja représenté dans une comédie, dérobant une coupe d'argent. A parler franchement, et comme le succès de ces pièces le prouve, ma réputation était alors assez problématique.

ÉRASME.

Mais Aristophane n'aurait donc pas eu tant de tort que quelques gens lui en supposent?

---

(1). Voici l'idée que nous donne un Voyageur, d'une statue antique conservée à Rome : *La tête de Socrate n'est pas moins remarquable pour la débauche que l'on apperçoit dans ses regards. On voit dans son air l'empreinte de tous les vices que ce Philosophe avoue lui-même qu'il avait eu tant de peine à surmonter.* Voyage en France, en Italie et aux Isles de l'Archipel, tome III.

SOCRATE.

Il faut le croire, puisque mes Disciples les plus intimes entendirent eux-mêmes raillerie; que le divin Platon, comme vous l'appelliez tout-à-l'heure, ne cessa pas d'être son Ami, et qu'il fit même depuis de jolis vers (1) à sa louange.

ÉRASME.

Vous me trompez, Socrate. Puis-je concilier l'aveu que vous me faites, avec cette morale si pure, si austère, dont on vous regarde comme l'inventeur?

SOCRATE.

J'ai dû vous faire comprendre que je ne me jetai dans la morale qu'un peu tard. D'ailleurs, le contraste d'une doctrine très-sévère avec des mœurs très-relâchées, est-il donc si rare que vous n'en connaissiez pas d'exemple?

ÉRASME.

Vous avez beau dire, je ne saurais m'accou-

---

(1) Les voici, mais dans une traduction qui ne donne l'idée ni du langage, ni du style de Platon:

Dum quærunt Charites nunquam violabile Templum,
Invenêre sacrum pectus Aristophanis.

tumer à ne pas vous regarder comme un modèle de toute perfection et de toute sagesse.

SOCRATE.

Mais vous oubliez donc Alcibiade, et mon démon familier (1)?

ÉRASME.

Je vous avoue que j'ai toujours été un peu embarrassé sur ces deux articles; mais enfin, cet oracle d'Apollon Pythien qui vous déclara le plus sage des Grecs?

SOCRATE.

Vous me faites rire, Erasme! vous ne savez donc pas comment se fabriquaient les oracles? Je commençais à être le chef d'un parti qui voulait s'attirer de la considération par ce prestige; et, excepté Anytus, Mélytus, et quelques autres, tout le peuple, à qui le merveilleux en impose toujours, en fut la dupe, comme vous l'êtes encore.

---

(1). M. de Voltaire, dont le témoignage ne peut se récuser, quand il parle des Philosophes, a dit, à propos de celui-ci : *Le Démon de* Socrate *lui avait appris, sans doute, ce qui en était. Il y a des gens, à la vérité, qui prétendent qu'un homme qui se vantait d'avoir un Génie familier, était indubitablement un peu fou, ou un peu fripon : mais ces gens-là sont trop difficiles.* Volt. Mélanges de Littérature, d'Histoire et de Philosophie, chap. 34, sur Locke.

ÉRASME.

La réponse modeste que vous fîtes alors, en professant que si vous aviez en effet quelque sagesse, elle ne consistait précisément qu'à reconnaître combien votre savoir était peu de chose; cette belle réponse, dis-je, pouvait-elle être suspecte de charlatanisme?

SOCRATE.

Comme on se laisse tromper par les apparences! Je ne pouvais faire une réponse qui fût à la fois plus orgueilleuse, plus adroite et plus insultante. En réduisant le savoir à rien, j'humiliais l'orgueil de la secte des Dogmatiques; je me vengeais de cette foule de Sophistes qui étaient mes ennemis, et que je taxais indirectement par-là d'une ignorance audacieuse. Je me mettais à leur place dans l'esprit du peuple, que je rapprochais de moi, en parlant avec mépris des sciences; et je m'en faisais d'autant plus aimer, que je le dispensais en même tems du tribut incommode de l'admiration.

ÉRASME.

Mais à la fin vous me feriez croire que peut-être Anytus et Mélytus....

SOCRATE.

Je vous entends. Il est certain que je fus jugé selon les lois. Je dogmatisais contre la religion établie par le gouvernement, et que le gouvernement avait intérêt de défendre. Je me permettais des railleries contre les formules des sermens prescrites par les lois, en affectant de jurer par un chien, par une pierre, par un arbre, etc.; je n'épargnais ni les prêtres, ni les sacrifices; et l'injure que les hommes pardonnent le moins, c'est précisément cette ironie favorite dont je me servais dans toutes les occasions, pour livrer au ridicule ceux qui ne pensaient pas comme moi. Les imprudences de mes disciples contribuèrent encore à me perdre, en donnant à connaître les principes que je leur avais secrettement inspirés.

ÉRASME.

Qu'entendez-vous par ces imprudences?

SOCRATE.

Quoi! vous ne vous rappelez pas cette mauvaise plaisanterie d'Alcibiade, d'aller dégrader la nuit toutes les statues de Mercure, et de profaner si indécemment tout ce qui servait aux

expiations publiques? Erasme, il faut être indulgent ; mais est-il un pays où l'on ne poursuivît avec sévérité les auteurs d'un pareil désordre, et ceux que l'on en pourrait croire complices? Soyons justes ; en est-il un seul où l'on plaignît les coupables ? Vous, Erasme, qui avez vu brûler, de votre tems, un si grand nombre de ces gens que vous nommiez hérétiques, eh quoi! trouvez-vous donc tant de cruauté à ceux qui retranchèrent quelques jours infortunés de la vie d'un vieillard, par une peine aussi douce que la ciguë?

ÉRASME.

En matière d'opinion, je n'approuve ni la ciguë ni les bûchers. J'avoue que les Athéniens commencent à me paraître un peu moins criminels ; mais, malgré tous vos aveux, le beau discours de Platon sur votre mort, n'en fera pas moins verser des larmes à la dernière postérité.

SOCRATE.

Sans doute. Platon, comme je vous l'ai dit, était très-éloquent. Il parlait pour un mort qui n'avait plus d'ennemis, contre des vivans qui en avaient ; et d'ailleurs, on s'attendrit bien, même à des tragédies dont les personnages n'ont jamais existé.

ÉRASME.

Ah! quelle serait la surprise de nos docteurs, qui ont porté pour vous la vénération jusqu'à vous mettre au nombre des martyrs de la vérité!

SOCRATE.

Ecoutez, Erasme; je me suis instruit des nouvelles de votre monde, et je n'ignore pas la révolution qui s'est faite dans une partie de la terre. Une religion plus épurée s'est établie sur les ruines de l'ancienne. Il était intéressant pour les défenseurs du nouveau culte, d'apprendre au peuple que, parmi les payens mêmes, il y avait eu des personnes éclairées qui se moquaient des fables absurdes de la mythologie. J'avoue que j'étais de ce nombre; mais conclure de-là que je m'étais élevé jusqu'à l'idée sublime de l'Être suprême, c'est faire beaucoup trop d'honneur aux faibles lumières de l'esprit humain abandonné à lui-même. Je ne suis pas le seul à qui quelques-uns de vos docteurs ont accordé ce glorieux privilége, et quelque chose de mieux encore. Héraclite, Platon, Aristote, Cicéron, Trajan, et jusqu'à la Sybille Erythrée, ont eu part à cette bienveillance; et j'avoue qu'à cet égard ma réputation, parmi vous, s'est plus

établie par ce préjugé, que par le beau discours de Platon : tant il est vrai que les philosophes mêmes tirent parti des croyances vulgaires ! Mais s'il y a eu de vos docteurs qui aient porté si loin pour moi une vénération que je ne méritais pas, d'autres les en ont bien relevés; et puisqu'il faut être sincère jusqu'au bout, dans l'antiquité même les voix ont été bien partagées sur mon compte. Caton le Censeur (1), que les Romains mettaient bien au-dessus de moi (2); Porphire, et ceux que j'oublie, n'ont guère eu de Socrate que l'idée que je viens de vous en donner moi-même.

ÉRASME.

A quoi donc attribuer ces regrets si touchans des Athéniens après votre mort ?

---

(1) Caton le Censeur appelait Socrate, *un grand parleur, un homme violent et un séditieux, qui avait tâché, autant qu'il lui avait été possible, de se rendre le tyran de sa Patrie, en abolissant les coutumes reçues, et en précipitant ses Concitoyens dans des opinions nouvelles, et contraires aux lois.* Plutarque, Vie de Caton le Censeur.

(2) Témoin le Proverbe Latin :

Quippe malim unum Catonem quâm ter centum Socratas.

SOCRATE.

J'étais le chef d'un parti qui prévalut. Je laissai des disciples intéressés à réhabiliter ma mémoire dans les esprits. Enfin, je ne suis pas le seul homme dans le monde, qui ait fait fortune après sa mort.

SECOND DIALOGUE.

ARISTOPHANE, et le Père BRUMOY.

ARISTOPHANE.

J'AI entendu parler ici de votre théâtre des Grecs. On dit que vous me justifiez assez bien de la mort de Socrate, à laquelle je ne contribuai pas plus qu'à la vôtre; mais j'ai été fort étonné d'apprendre que vous ayez rendu si peu de justice à la comédie de mon tems. Selon vous, elle se sentait encore non-seulement de la licence, mais de la grossièreté du siècle de Thespis. Savez-vous, mon révérend père, que, pour débiter une pareille impertinence, ce n'était pas la peine d'avoir passé une partie de votre vie sur le théâtre des Grecs?

LE PÈRE BRUMOY.

On voit bien que vous usez du privilége des morts: mais passons. Quoi! vous justifieriez ces personnalités cruelles qui flétrissaient l'honneur

de vos premiers citoyens, cette licence odieuse qui scandalisait la pudeur ?...

ARISTOPHANE.

J'excuse vos réflexions sur le scandale ; vos mœurs sont devenues si pures !

LE PÈRE BRUMOY.

Aristophane, vous n'avez pas changé de caractère.

ARISTOPHANE.

Mais vous, vous me semblez d'une morale bien rigide. Apprenez, mon révérend père, que jamais la muse comique n'a joué un rôle plus brillant, plus honorable, que celui qu'elle jouait de mon tems ; que les autres nations n'ont eu que des tréteaux, et qu'Athènes seule peut se glorifier d'avoir eu un théâtre.

LE PÈRE BRUMOY.

Vous n'y pensez pas, Aristophane ; et notre divin Molière ?

ARISTOPHANE.

J'excepte celui-là ; il méritait d'être né dans l'Attique.

LE PÈRE BRUMOY.

Et ! comment me persuaderez-vous ces étranges paradoxes ?

ARISTOPHANE.

Par les faits. La comédie, telle que j'en avais donné le plan, était liée à la constitution même de l'Etat; elle était un des principaux ressorts du gouvernement; et lorsque je me donnai tant de liberté contre Cléon, et beaucoup d'autres qui avaient part à l'administration, je me conformais à l'esprit, et je suivais les ordres secrets de la république.

LE PÈRE BRUMOY.

Vous me surprenez.

ARISTOPHANE.

M'eût-elle décerné une couronne de l'olivier sacré, si elle n'eût pas reconnu que j'avais rempli les devoirs d'un excellent citoyen? Mais je veux vous étonner davantage. Le genre de comédie dont je fus l'inventeur, était le seul qui convînt au gouvernement d'Athènes. Dans une démocratie, dont le principe est l'égalité, où l'Etat ne peut avoir d'autre crainte, sinon que quelque citoyen trop puissant ne donne atteinte à la liberté commune, rien n'était plus nécessaire qu'un poète comique, qui dénonçât à ses concitoyens ceux dont l'ambition commençait à

devenir suspecte, et qui pouvaient abuser de leur crédit, soit pour corrompre les anciennes mœurs, soit pour amener des révolutions; enfin, il fallait un homme qui fût autorisé à livrer au ridicule ceux qui, par une considération usurpée, étaient à portée de nuire à la tranquillité publique. Ce moyen, plus doux que l'ostracisme et que les équivalens de cette peine employés dans d'autres Etats, servait en même tems de frein aux attentats de la calomnie. Cet usage de nommer, qui vous paraît si cruel, était un engagement que l'auteur prenait avec la vérité. Mes pièces n'étaient point de ces satires clandestines et ténébreuses; elles étaient représentées dans des jours solemnels, le peuple et les magistrats assemblés. Enfin, elles étaient destinées à servir de châtiment à ces crimes envers la société, contre lesquels la loi n'avait pas prononcé de peine (1).

---

(1) M. Diderot a parfaitement bien remarqué que ce genre de Comédie était même un moyen d'humanité, dont le Gouvernement pouvait se servir contre de certains excès, plutôt que d'avoir recours aux Lois pénales. Voici ce qu'il dit d'Aristophane, et ce qui me paraît très-judicieux : » *Un Auteur de cette espèce* « *doit être très-précieux au Gouvernement, s'il sait l'employer. C'est* « *à lui qu'il faut abandonner tous les Enthousiastes qui troublent*

LE PÈRE BRUMOY.

Vous me dites le mot d'une énigme de vingt siècles. Avouez pourtant que l'abus de cette liberté comique était à craindre, et qu'il était difficile qu'elle se renfermât toujours dans les bornes du vrai. Vous même, peut-être...

ARISTOPHANE.

Vous ne récuserez pas le témoignage d'un ami de Socrate, de Platon, qui m'appelait l'historien le plus fidèle des mœurs d'Athènes : mais ce qui vous prouvera mieux encore la noble franchise de mon caractère, c'est qu'en effet il m'arriva de me tromper une fois, et de traiter Lamachus à-peu-près comme j'avais traité Socrate. Eh bien ! j'osai me rétracter en public : tant une fermeté courageuse et vraie était l'attribut auquel je me faisais reconnaître.

LE PÈRE BRUMOY.

Et pourquoi ne pas vous rétracter aussi sur Socrate ?

« *de tems en tems la Société. Si on les expose sur la Scène, on n'en* « *remplira pas les prisons* ». Traité de la Poésie Dramatique, à la suite du *Père de Famille.*

ARISTOPHANE.

Vous pouvez tirer la conséquence.

LE PÈRE BRUMOY.

La mort de ce philosophe laissera subsister contre vous un préjugé que le tems aura peine à détruire.

ARISTOPHANE.

S'il eût profité de ma comédie, en gardant plus de ménagement, il eût échappé à sa destinée. La liberté de penser est permise, sans doute ; mais le gouvernement a droit d'imposer le silence.

LE PÈRE BRUMOY.

Vous me donnez des idées toutes nouvelles sur un art que je croyais connaître ; j'avoue que je n'avais jamais considéré la comédie sous ces rapports.

ARISTOPHANE.

Si vous aviez saisi l'esprit des miennes, vous eussiez découvert ces rapports intimes qu'elles avaient avec l'administration publique. Vous m'eussiez vu, dans la comédie des *Acharnaniens*, déconcerter les mesures du roi de Perse ; livrer le secret des dépêches de ses Ambassa-

deurs à la République, précautionner ma patrie contre leurs insinuations dangereuses : en un mot, ce Prince lui-même fut forcé de reconnaître que mes conseils tendaient au bien d'Athènes, et je ne me laissai point séduire par cette louange. Les Lacédémoniens m'en donnèrent une bien plus flatteuse encore, lorsqu'ils posèrent pour préliminaire d'une paix avec les Athéniens, la restitution d'Egine, parce que mon patrimoine était dans cette île, et qu'ils voulaient se venger de la supériorité que ma patrie avait conservée pendant la guerre par mes conseils. Si vous aviez rassemblé ces témoignages de mon siècle, vous auriez vu que, sous le masque de Thalie, je gouvernais le peuple le plus éclairé de la Grèce, et vous n'auriez pas donné occasion à tant d'écrivains obscurs de répéter que, de mon tems, la comédie était encore voisine du chariot de Thespis.

LE PÈRE BRUMOY.

Votre liberté cependant fut condamnée et même abrogée quelque tems après vous.

ARISTOPHANE.

Oui, lorsque les lois se corrompirent, lorsque l'équilibre de la démocratie ne subsistait plus,

puisqu'il y avait des gens assez puissans pour gêner les plaisirs du peuple.

LE PÈRE BRUMOY.

Convenez, du moins, que cette licence eût été déplacée sous tout autre gouvernement.

ARISTOPHANE.

Je l'avoue, et c'est pour cela que je vous ai dit que les autres nations avaient à peine eu des tréteaux, si on compare leurs théâtres à celui d'Athènes. Dans l'Orient, par exemple, et sous l'empire du grand roi (1), toute comédie eût été contraire aux principes de son gouvernement arbitraire. Ce n'est point à des esclaves de s'amuser d'autres esclaves : le rire est incompatible avec la servitude. Les Grands, d'ailleurs, sont trop puissans dans ce genre d'états, pour que l'on ose les juger. L'unique intérêt des peuples est de tâcher d'adoucir leur joug, non par des représentations libres et courageuses, qui ne peuvent se supposer dans une pareille constitution, mais en enveloppant quelques vérités du voile timide des allégories, des fables, des

(1) C'était le nom que les Grecs donnaient aux Rois de Perse.

paraboles : aussi ce genre d'écrire est-il né dans l'Orient.

Dans une Monarchie tempérée par les lois et par les mœurs, votre Molière a fixé les justes bornes de la liberté comique. Il a dû respecter le gouvernement, qui pouvait employer ses talens plus utilement encore qu'il ne l'a fait, en lui donnant sous main plus de faveur contre tout ce qui pouvait blesser les bienséances de la société ; contre ces disputes ridicules qui finissent quelquefois par devenir sanglantes ; contre la dépravation des mœurs et la confusion des rangs ; contre les fausses notions de l'honneur, ou, ce qui ne serait pas moins important, contre les principes qui tendraient à affaiblir ce ressort des monarchies, et les dangereux exemples qui pourraient en résulter. Enfin la comédie fut de mon tems ce qu'elle devait être. On dit qu'elle dégénère tous les jours parmi vous, et j'en suis fâché, car votre nation avait beaucoup de traits de ressemblance avec la mienne.

LE PÈRE BRUMOY.

Vous venez de me parler de votre art en politique, et je vois bien que je n'avais lu le théâtre des Grecs qu'en scholiaste.

ARISTOPHANE.

C'est qu'en général il y a bien de la témérité à vouloir juger de ce qui se passait il y a deux mille ans, tandis que nous avions tant de peine à nous faire une idée juste des évènemens qui se passaient sous nos yeux.

TROISIÈME DIALOGUE

Entre l'Auteur de TURCARET et un TRAITANT.

LE TRAITANT.

ENFIN, nous nous expliquerons, et vous m'apprendrez peut-être ce que je vous avais fait dans le monde, pour me jouer si scandaleusement en plein théâtre sous le nom de Turcaret.

L'AUTEUR.

Vous jouer, moi ?

LE TRAITANT,

Oui, vous. Pensez-vous donc que le public m'ait laissé ignorer que vous aviez eu l'intention de me jouer?

L'AUTEUR.

Vous pouvez vous plaindre du public, à la bonne heure ; mais vous n'avez certainement aucune raison de vous plaindre de moi. Eh !

comment aurais-je pu vous jouer? Je ne vous connaissais pas.

LE TRAITANT.

Quelle mauvaise foi! Allez, vous devriez en rougir. Vous ne connaissiez pas Monsieur Patin?

L'AUTEUR.

Je vous jure que je ne le connais pas davantage.

LE TRAITANT.

J'étais pourtant un homme très-connu.

L'AUTEUR.

Cela peut être; mais en êtes-vous bien sûr?

LE TRAITANT.

Comment, si j'en suis bien sûr? j'étais dans les cinq grosses fermes; on ne voyait que moi *au tapis verd;* j'avais une grande maison, une bonne table....

L'AUTEUR.

Vous me parlez des cinq grosses fermes, du tapis verd, et vous conviendrez qu'il y a loin de tout cela à la célébrité. Votre grande maison a pu vous faire connaître du curé de votre paroisse, et votre bonne table des parasites qui

en faisaient les honneurs. Allons, il n'y a pas-là seulement de quoi être connu dans son quartier.

LE TRAITANT.

Quoi ! vous n'auriez jamais entendu parler de mes fêtes, de mes concerts, de mes soupés?

L'AUTEUR.

Jamais.

LE TRAITANT.

Et véritablement, ce n'est pas moi que vous aviez eu dessein d'attaquer dans votre pièce ?

L'AUTEUR.

Non, vous dis-je encore une fois.

LE TRAITANT.

Si cela est, il faut convenir qu'il y a des gens bien méchans dans le monde !

L'AUTEUR.

En doutez-vous ? Ceux de vos confrères, peut-être, qui se reconnurent les premiers aux traits de ma comédie, furent aussi les premiers à vous en faire l'application, pour se dérober au ridicule. L'humeur qu'ils parvinrent à vous donner fixa sur vous l'attention du public, qui dut croire qu'en effet c'était vous-même que j'avais voulu peindre, dès qu'il vous en vit persuadé.

LE TRAITANT.

Il serait singulier que je fusse tombé dans un pareil piège; mais comment le présumer? La vanité n'admet pas si légèrement ce qui la contrarie, et jamais on ne m'en eût imposé sur cette application, si j'avais pu m'en défendre avec quelque vraisemblance.

L'AUTEUR.

Il n'en est pas moins certain que ce fut votre amour-propre lui-même qui servit à vous tromper. Rappelez-vous donc que tout-à-l'heure vous ne pouviez vous familiariser avec l'idée de n'être pas connu.

LE TRAITANT.

Et qu'est-ce que cela prouve?

L'AUTEUR.

Tout. C'est un ridicule commun à la plupart des hommes de prendre leur petite société pour l'univers, de regarder leur existence comme très-importante; et si quelquefois leur conscience les avertit de leurs travers, bientôt la vanité leur fait accroire que ces travers mêmes ont un certain éclat qui les rend dignes de l'attention publique. Ils vont jusqu'à soupçonner qu'il

pourrait bien arriver qu'un mauvais plaisant trouvât moyen d'en tirer un bon parti sur le théâtre : toute bizarre que cette pensée puisse être, elle a je ne sais quoi qui les flatte, en même tems que leur amour-propre s'afflige, s'ils pensent que réellement on ait eu l'intention de les jouer.

LE TRAITANT.

Vous me faites rire! Il y aurait quelque orgueil à cela?

L'AUTEUR.

De l'orgueil tout pur; et c'est ce sentiment qui réunissait autrefois tant de sots contre Molière, et dont les méchans profitaient pour le décrier comme un homme dangereux. Les plus fins donnent l'alarme, et les simples la reçoivent. On ne sait point que des ridicules communs et vulgaires, tels que la plupart de ceux qu'on voit, ne méritent pas même d'être aperçus, bien loin de pouvoir servir à la correction des mœurs et à l'amusement d'une nation vive et brillante. On ignore à quel point les vrais originaux sont rares, et jusqu'à quel degré cette disette contribue à rétrécir la sphère de la bonne comédie. Soit en bien, soit en mal, on a la

fureur de se croire des modèles, et les ames les plus bourgeoises, les plus nulles, sont ordinairement celles qui s'épouvantent avec le plus de facilité. Oh! combien il y a de gens dont un auteur comique tranquilliserait l'esprit, s'il était à portée de leur dire ce qu'il pense sur leur compte! Ce n'est pas qu'ils en eussent pour lui plus de bienveillance; car on aime encore mieux être l'objet d'une satire que du mépris.

LE TRAITANT.

Mais puisqu'il vous faut de si rares modèles, que ne vous amusez-vous plutôt à les chercher parmi les gens de qualité, que parmi nous, par exemple?

L'AUTEUR.

Vraiment, oui; la ressource serait très-jolie! Croyez que les bons modèles sont encore moins communs à la cour que par-tout ailleurs. Elle a son peuple aussi-bien que la ville; et parmi ce peuple, combien d'ames vulgaires, triviales, sans vices ni vertus, sans physionomie, sans caractère! Joignez à cela la difficulté de rendre ces messieurs plaisans, et convenez qu'un pauvre auteur comique est souvent bien embarrassé.

LE TRAITANT.

En vérité, je commence à vous regarder comme un galant homme.

L'AUTEUR.

Depuis que j'ai médit des gens de la cour, n'est-il pas vrai, Monsieur Patin? Je vois que vous n'avez pas encore perdu l'esprit de votre état.

LE TRAITANT.

Non, je vous le dis rondement, et comme je pense. Je me repens de vous avoir haï si long-tems par préjugé ; et si nous retournions dans le monde, je vous donnerais un bon emploi de barrière, pour vous dégoûter de ce vilain métier de faire des comédies, qui ne peut attirer que des ennemis.

L'AUTEUR.

C'est ce que m'offrit, pendant ma vie, un grand Seigneur, qui pensait comme vous. Adieu; je vous quitte pour aller joindre l'ombre de Térence.

LE TRAITANT.

Moi, je m'accommoderai mieux de celle d'Apicius.

LA DUNCIADE,

POÈME.

Qui veut peindre pour l'immortalité doit peindre des sots.

FONTENELLE : Dialogues des morts.

A LONDRES,

M. DCC. LXXXVIII.

PRÉFACE

De l'Édition de 1764.

On sait que l'illustre Pope a donné à l'Angleterre un Poème immortel, connu sous le nom de la *Dunciade* (1). Le modèle de ce Poème n'existait chez aucune Nation. Un mélange singulier de peintures hardies, bizarres quelquefois, mais décelant toujours le grand maître; toutes les richesses de l'invention dans un sujet qui paraît stérile; les finesses de la raillerie accompagnée d'une gaieté continue; le sel piquant des bons-mots, celui de la naïveté, souvent même les principes du goût le plus délicat, forment à-peu-près le caractère de ce Poème original, dont nous n'avons aucune traduction digne d'être lue.

---

(1) Le mot *Dunciade* n'a pas d'équivalent dans notre langue; il dérive du mot anglais *Dunce*, qui veut dire sot, stupide, hébêté.

La France, où la gaieté était autrefois si bien accueillie, semblait naturellement devoir s'approprier ce Poème, où tout respire l'enjouement; mais il faut convenir aussi qu'il règne dans cet ouvrage un certain goût de terroir (si l'on peut hasarder ce mot); qui a dû décourager quiconque n'aurait eu que l'intention de le traduire. Les traits y paraissent souvent trop recherchés, les peintures trop chargées, les plaisanteries trop dures, les métaphores trop prodiguées. Enfin, par une licence anglaise, dont on trouverait aujourd'hui parmi nous plus d'un exemple, la satire y frappe jusque sur les mœurs. Le Gouvernement, qui doit être étranger à toutes les disputes littéraires, et en recueillir les fruits, n'eut pas à se louer des ménagemens de l'Auteur, qui paraît d'ailleurs s'être un peu trop occupé de la vengeance de ses querelles particulières. Ce sont-là, sans doute, les raisons qui ont dû faire perdre l'idée de transporter dans notre langue les beautés de l'ouvrage Anglais.

On

On s'est proposé d'atteindre, s'il était possible, au caractère de ce Poème singulier, sans dérober les idées du poète. On a tâché de donner la Dunciade sous la forme qui pouvait plaire en France, et à laquelle on a jugé que Pope lui-même se fût assujetti, s'il eût écrit pour nous. C'était ainsi que l'on devait imiter un ouvrage dont presque toutes les beautés sont purement locales, mais dont l'idée générale est charmante. L'ordonnance du Poème Français, le merveilleux, les fictions, qui sont l'ame de la poésie, appartiennent donc uniquement au nouvel Auteur.

La Dunciade, lorsqu'elle parut à Londres, fut l'époque d'une révolution très-avantageuse pour les lettres; révolution dont les suites se font encore sentir en Angleterre. On sait combien la gloire des nations est liée à celle d'un petit nombre de génies rares qui les rendent respectables par leurs travaux. Les noms, aujourd'hui obscurs, des Dennys, des Ralph, des Théobald, des Norton, des

Cibber, des Blackmore, ayant été livrés dans ce Poème au ridicule qu'ils méritaient, la justice que l'on devait à leurs célèbres adversaires fut plus prompte; les grands hommes furent consolés; les suffrages du peuple, encore partagés, se réunirent: on ne prononça plus sans respect les noms des Dryden, des Adisson, des Swift, de Pope lui-même; et le génie fut vengé.

On ose croire qu'un ouvrage de ce genre devenait à Paris d'une nécessité plus indispensable encore. « Il n'y a plus d'autre moyen, » dit M. de Voltaire, de rendre les lettres » respectables, que de faire trembler ceux qui » les outragent. C'est le dernier parti que prit » Pope avant de mourir. Il rendit ridicules à » jamais, dans sa Dunciade, tous ceux qui » devaient l'être. Ils n'osèrent plus se montrer, » ils disparurent. Toute la nation lui ap- » plaudit; car si, dans les commencemens, » la malignité donna un peu de vogue à ces » lâches ennemis de Pope, de Swift et de » leurs amis, la raison prit bientôt le dessus.

» Le vrai talent des vers est une arme qu'il
» faut employer pour venger le genre hu-
» main. «

On ne peut se dissimuler, en effet, que la barbarie ne commence à se reproduire. Jamais le savoir ne fut plus rare, et la maladie d'écrire plus commune. Il était tems, sans doute, de réprimer l'orgueil de cette foule d'écrivains, par qui la considération de la France diminue sensiblement chez l'Etranger. La plupart s'érigeant d'eux-mêmes en législateurs, semblent ne s'attacher qu'à flétrir cette partie de la gloire nationale qu'aucune révolution n'avait encore altérée. Les noms immortels des Bossuet, des Pascal, des Boileau, des La Fontaine, des Rousseau; ceux des Montesquieu, des Voltaire, des Buffon, paraissent ne devoir plus être exposés aux caprices insolens de quelques plumes téméraires ou vénales. S'il est juste et raisonnable que le Gouvernement tolère tous les écrits qui ne peuvent blesser ni son économie, ni la religion, ni les mœurs, il n'est pas in-

différent à l'honneur des lettres que le bon goût reste sans vengeur. L'impunité légale dont jouissent les détracteurs des grands hommes, ne s'étend pas jusqu'à les mettre à l'abri du ridicule.

Ce fut en se rendant redoutable à ces perturbateurs des arts, que Boileau fut véritablement utile à sa patrie. Il consola Racine, prêt à se décourager. De son tems, on se permettait encore d'écrire que le rival d'Euripide n'était qu'un caprice de mode, *que l'on verrait passer comme l'usage du café.* Eh! qui décidait ainsi sur le plus beau génie qu'ait eu la France? Une femme du monde (1), respectée, donnant le ton, et recommandable en tout, si elle se fût abstenue de juger ce qu'elle ne devait qu'admirer. Dans le même tems, Madame Deshoulières, dangereuse par le crédit que ses talens apparens ou réels donnaient à ses décisions, tenait à-peu-près le même langage. Elle faisait en faveur de

(1) Madame de Sévigné.

la Phèdre de Pradon, de mauvais sonnets, mais qui avaient alors d'autant plus de vogue, que l'envie est plus empressée à humilier un grand homme. Le bel-esprit Saint-Evremont avait introduit cette manière de penser si défavorable à Racine, sous prétexte de l'admiration exclusive qu'il avait vouée à Corneille : comme si l'on ne pouvait louer un homme célèbre qu'au préjudice de sës Emules! Assurément, l'ennemi de Racine n'était pas digne d'admirer Corneille.

Boileau fut obligé de commencer par détruire. L'usage courageux qu'il fit des traits du ridicule, sauva le goût de la nation, incertaine encore de ce qu'elle devait applaudir, et flottant entre le génie et la médiocrité. L'Académie Française avait perdu de sa gloire par des choix indignes d'elle. Chapelain, l'oracle de M. Colbert et de la maison de Longueville; Perrault, chargé du rôle des pensions; Cotin, tant admiré à l'Hôtel de Rambouillet; Pradon, soutenu par une cabale puissante; une foule d'écrivains pareils,

dont les noms sont presque oubliés, mais qui faisaient alors le grand nombre, menaçaient la littérature, à peine naissante, d'une destruction qui semblait inévitable : Boileau se dévoua pour l'intérêt des arts, et fixa la gloire de la nation.

On sait qu'il s'est élevé, de nos jours, un parti contre les meilleurs écrivains du siècle de Louis XIV, auxquels on ose manquer de respect, contre Despréaux en particulier, et sur-tout contre le genre satirique. Quelques-uns de ceux qui s'appellent Gens de Lettres, et qui en sont les plus dangereux ennemis, qui proscrivent la satire et qui font des libelles, relèvent avec une exagération maligne, ces divisions indispensables par lesquelles se soutient la démocratie littéraire, et qui sont les ressorts nécessaires de l'émulation. Ces Messieurs voudraient qu'une doucereuse aménité, rapprochant tous les esprits, fît cesser pour jamais le prétendu scandale de ces querelles. On ne doute pas qu'ils n'aient leurs raisons pour penser ainsi,

et pour redire, avec une affectation de sentiment devenue fort à la mode, ce que disaient autrefois les Cotins et les Pradons leurs devanciers. Mais il faut leur répondre avec M. Helvétius, « que le peu d'analogie » des idées d'un sot et d'un homme d'esprit, » rompt entre eux toute société; et qu'en fait » de mérite, c'est le signe d'anathême que » de se plaire trop à la société des gens » médiocres. « Il faut leur apprendre qu'il n'est pas de traité possible entre le bon et le mauvais goût; et à propos du grand poète qu'ils tâchent de rabaisser, il faut leur rappeler cette anecdote infamante pour eux, mais honorable pour les lettres, dont on a trop négligé le souvenir.

Louis XIV, dans le privilége qui fut expédié à Boileau pour le débit de ses ouvrages, commanda que l'on fît mention du singulier plaisir (ce sont les termes) qu'il avait éprouvé en les lisant. Que devinrent alors ces recueils d'injures accumulées contre un grand homme? ces inimitiés, qui semblaient ne devoir ja-

mais finir? ces accusations vagues de noirceur, de méchanceté, si prodiguées par des ames noires et méchantes? La vie de Boileau citoyen servit d'apologie à la conduite du poète. Son désintéressement, sa probité, ses mœurs produisirent enfin l'effet lent, mais sûr, que produit toujours l'honnêteté sur les ames justes. Il eut l'honneur d'avoir pour amis les Condé, les la Rochefoucault, les Vivonne, les Lamoignon, les d'Aguesseau; et Montausier, prévenu, finit par l'estimer.

Quelque réservé qu'ait été Boileau dans ses satires, on se flatte d'avoir porté la circonspection plus loin encore que lui. On ne trouvera point dans la Dunciade:

J'appelle un chat un chat, et Rollet un fripon.

On n'y verra l'infortune de personne humiliée, comme dans ces vers:

Tandis que Colletet, crotté jusqu'à l'échine,
S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine.

On a tâché d'emprunter une manière diffé-

rente de celle de Boileau. Ses jugemens, toujours fondés sur la raison la plus sévère, ne permettaient aucun appel aux écrivains qu'il a critiqués. On a cru que dans un poème, on pouvait se livrer davantage aux caprices de l'imagination, dont les écarts sont toujours soupçonnés d'une certaine exagération ; et, pour adoucir l'amertume de la satire, on a essayé d'allier à ce genre austère la gaieté de l'Arioste : mais cette gaieté ne tombe que sur les travers de l'esprit, jamais sur les mœurs. L'auteur a veillé sur lui-même avec d'autant plus d'attention, qu'il a été long-tems exposé à tout ce que la calomnie et la haine pouvaient imaginer de plus atroce, mais heureusement de plus absurde. Il a été poursuivi jusques dans sa retraite par des lettres anonymes, non moins odieuses que ces libelles ; et, parmi les écrivains qu'il a joués dans la Dunciade, il en est peu qui ne se soient rendus coupables envers lui de quelques excès. On verra, par son Poème, qu'il ne s'est point avili par d'indignes représailles. Il

ne s'abaissa point, dans le tems, à solliciter une vengeance que les lois n'auraient pu lui refuser; il aima mieux ne la devoir qu'à lui-même, en repoussant d'infames injures et de viles calomnies par les seules armes du ridicule.

On demande en quoi la satire permise diffère du libelle. Il faut de l'audace pour affecter de les confondre; et ce serait outrager ceux au tribunal de qui cette question pourrait être portée, que de les supposer capables d'une méprise sur un objet de cette nature.

Le Gouvernement exige de tout citoyen des mœurs et de la probité. Il doit par conséquent protéger quiconque est attaqué sous l'un ou l'autre de ces rapports. Les lois seules ont le droit de diffamer; et quelle circonspection n'apportent-elles pas, lorsqu'il s'agit d'infliger cette peine! Mais il est très-indifférent à l'Administration que tel où tel citoyen fasse bien ou mal des vers, et qu'il ait plus ou moins de ce qu'on appelle talens

agréables (1). Le bel-esprit est un luxe, de même que les arts d'agrément. Il est libre à chacun d'afficher ce luxe; mais sous la condition tacite d'être puni par le ridicule, si l'affiche ne paraît qu'une ostentation téméraire et présomptueuse.

On sent bien qu'il n'est pas possible à un homme tel que M. de Voltaire, par exemple,

---

(1) On ne peut se refuser, sans mauvaise foi, à l'évidence de ces distinctions. Une anecdote très-plaisante, dont nous garantissons la vérité, achevera de lever tous les doutes. L'auteur lut la Dunciade, avant qu'elle parût, à plusieurs des Héros du Poème, pris séparément, avec l'attention de supprimer toujours le nom de celui qui écoutait la lecture. Chacun de ces Messieurs riait de la meilleure foi du monde, et convenait qu'il n'y avait rien du tout à reprendre dans l'Ouvrage; que ces matières ne touchaient point à l'honneur, et qu'enfin les honnêtes gens ne confondraient jamais cette liberté avec la licence. C'était à qui répéterait *pulchrè, benè, rectè.* Il est donc prouvé qu'intérieurement ces Messieurs se rendent justice, et qu'en s'exceptant toujours eux-mêmes, ils se jugent précisément comme l'Auteur les a jugés. Nous ne connaissons pas de meilleure apologie du Poème.

lorsqu'il est attaqué par un mauvais poète, de ne pas se moquer de ses méchans vers. C'est un mouvement involontaire pareil à celui qui faisait frissonner Rameau, quand il entendait de la mauvaise musique. Ce sentiment ne suppose même aucune malignité.

S'il arrivait pourtant qu'un auteur d'un goût trop difficile se trompât dans ses jugemens satiriques, le public le rendrait garant de ses méprises; et plus elles seraient grossières, plus il serait humilié. Cette réflexion devrait calmer, peut-être, le ressentiment de ceux qui se croient injustement critiqués. Tout le risque en est pour le Juge. Il est vrai que s'il est mortifiant d'avoir compromis son goût par des critiques hasardées, il est aussi très-flatteur d'avoir eu le premier un sentiment à soi, qui ait entraîné celui du public, et qui se trouve confirmé par la postérité.

C'est précisément à cause de cette alternative de gloire et d'humiliation dans la-

quelle tout Auteur satirique est si naturellement placé, qu'il paraîtrait convenable d'interdire toute espèce de Satire anonyme, et d'exiger qu'à la liberté qu'il se donne, l'Auteur joignît toujours le courage de se nommer. Ce serait la seule barrière raisonnable que le Gouvernement pût opposer au droit que tout homme a d'écrire sur des objets aussi indifférens en eux-mêmes que les Arts d'agrément. En effet, les honnêtes gens reconnaîtront toujours quelque vérité dans cette maxime de M. Gresset :

Un Ecrit clandestin n'est pas d'un honnête homme.

Quiconque du moins se cache pour attaquer, s'expose avec justice à être regardé comme un lâche.

Malgré des limites si claires, si précises, on ne manquera pas de crier encore à la méchanceté contre l'Auteur de la Dunciade; et ce seront ceux mêmes qui l'auront déchiré avec le plus de fureur, qui feront le plus de bruit. Mais malheur à tout Ecrivain,

et à tout homme en place, qui n'exciteraient aucune envie ! Les gens sensés croiront que cet Auteur a fait, en faveur du goût, un usage courageux des talens que lui a donné la Nature, et ils lui en sauront gré.

Si qu'on ne ſait lequel a l'avantage
Du beau derriere, ou du galant viſage.

LA DUNCIADE.

CHANT PREMIER.

LA LORGNETTE.

Messieurs les sots, dont la prose et les vers
Depuis long-tems fatiguent mes oreilles,
Vous que Fréron, l'orateur des déserts,
Trois fois par mois (1) met au rang des merveilles,
Voici les jours par Apollon prédits,
Égayez-vous, messieurs les beaux-esprits;
Je vous devais ce tribut de mes veilles.

Si l'on m'a vu, dès mes plus jeunes ans,
Suivre tes lois, te consacrer ma vie,
Dieu des beaux Arts, si tes soins bienfaisans
Me consolaient du courroux de l'Envie,
Quand sur la scène amené par Thalie,

(1) On sait que la défunte Année Littéraire paraissait par cahier tous les dix jours.

Je démasquai les Sophistes du tems (1),
Reviens encore inspirer mon génie.
Prête à mes vers le charme des bons-mots:
Long-tems en butte à la fureur des sots,
Je veux berner les sots de ma Patrie.

Que cet écrit, peut-être un peu malin,
Mais courageux, mais sur-tout nécessaire,
Mes chers amis, ait le don de vous plaire,
De mon succès je rends grace au destin,
Et n'attends pas de plus digne salaire.
De ma Lorgnette apprenez le mystère,
Et bénissez la bienfaisante main
Qui me gardait ce Talisman divin.

Vous connaissez l'agréable domaine (2),
Le Tivoli que je dois à Mécène (3).

---

(1) Allusion à la comédie des Philosophes. Molière avait joué les hypocrites de religion, qui sont aujourd'hui très-rares; l'auteur, dans sa comédie, joua les tartuffes de mœurs, qui sont devenus très-communs. Molière fut persécuté par les faux dévots; l'auteur ne le fut pas moins par les faux philosophes.

(2) Jolie retraite à Argenteuil, sur les bords de la Seine, où l'auteur s'est dérobé, pendant 22 ans, au malin vouloir de la philosophie.

(3) On se rappelle d'avoir vu, dans le cabinet de l'auteur, un portrait de M. le duc de Choiseul, avec cette inscription: *Nobis hæc otia fecit.* Ce témoignage de reconnaissance est le commentaire de ces vers.

Vous

Vous avez vu souvent ces bords chéris,
Paisible empire, où notre souveraine,
La LIBERTÉ, conduite par les ris,
Vient présider aux plaisirs qu'elle amène.
Mille coteaux, par Bacchus enrichis,
Forment au loin une riante scène.
L'œil enchanté, s'égarant dans la plaine,
Découvre enfin le superbe Paris,
Ses toits dorés, et cette pompe vaine,
Dont en secret mon cœur n'est plus épris:
Je vis en sage et j'ai brisé ma chaîne.
Séjour charmant, où mes jours embellis
Coulent en paix au sein de la retraite,
Lieux, par mes chants désormais ennoblis,
Lieux fortunés, je vous dois ma Lorgnette!

Cette Lorgnette, où le nom de Merlin (1)
Se lit encore écrit en vieux celtique,
Fut de son art un monument unique,
Long-tems célèbre, et que dans sa chronique
Mal-à-propos a négligé Turpin (2).

---

(1) Tout le monde connaît ou doit connaître l'Enchanteur Merlin, célèbre écrivain anglais, qui fut accusé de magie par des gens qui n'étaient pas sorciers.

(2) Archevêque de Rheims au huitième siècle. On lui attribue une *Vie de Charlemagne* et de *Roland*, où l'on trouve la source des fictions de l'Arioste.

Le sort jaloux, au fond d'un souterrain,
Tenait caché ce chef-d'œuvre magique :
La main d'un rustre, en bêchant mon jardin,
Rendit au jour cette merveille antique.
Or ce bijou, par un dessein profond,
Fut jusqu'à moi conservé d'âge en âge :
Il est doué d'un sublime avantage,
C'est de montrer les objets tels qu'ils sont.
Le sot a beau se déguiser en sage,
Le charlatan s'ériger en Caton,
On les connaît. Vainement un poltron
Prendrait les traits d'un homme de courage ;
En vain Thomas (1) se croirait Cicéron,
Le masque tombe. Et maître Aliboron,
Qui se rengorge en jugeant un ouvrage,
Et qui prétend régenter Apollon,
Lorgnez-le bien, n'est qu'un sot au visage ;
Vous comprenez que jamais Jean Fréron
N'eut de Merlin la Lorgnette en partage.

O maintenant, messieurs les beaux-esprits,
Imaginez l'excès de ma surprise,

---

(1) C'est le rhéteur emphatique si heureusement caractérisé par ces vers d'un satire moderne :

Et Thomas assommant, quand sa lourde éloquence,
Souvent pour ne rien dire ouvre une bouche immense.

Lorsque mon œil dirigé vers Paris,
Eut dans son Louvre observé la Sottise!
Combien d'auteurs elle a pour favoris!

Dans cette foule à l'oubli condamnée,
Tous ont l'espoir de l'immortalité.
Qui le croirait? par cette vanité
L'espèce humaine est par-tout gouvernée.
Chez les sots même on veut avoir un nom!
Le moindre auteur d'un opéra bouffon,
D'une chanson au Mercure inhumée,
Croit occuper toute la renommée;
Et Nougaret (1) pense égaler Buffon (2).

De ces Elus de la sotte immortelle
Je dois placer tous les noms au grand jour:
Mais il convient de commencer par elle,
Ses courtisans après auront leur tour.

STUPIDITÉ (c'est un nom de la Belle)
Paraît aux yeux un vrai caméléon,
Toujours changeant d'habitude et de ton,
Variant tout, excepté sa prunelle,

---

(1) Consultez sur cet écrivain peu connu le petit Almanach de nos grands hommes.

(2) Le Pline Français, supérieur à celui de Rome.

Où l'on ne vit jamais une étincelle
Du feu divin que l'on nomme raison.
Tel que Virgile a peint le vieux Protée (1),
Qui, pour tromper les efforts d'Aristée,
A ses regards devenait tour-à-tour
Arbre ou rocher, quadrupède ou reptile;
Telle aux regards de la stupide cour
La Déité, plaisamment versatile,
Change de forme à chaque instant du jour.
Ainsi l'on voit sa burlesque nature
De chaque sot adopter la figure.
A-t-elle pris les traits de Marmontel (2)?
Elle sourit à sa métamorphose,
Traduit Lucain, fait des contes en prose,
Des vers bien durs, et d'un ennui mortel.
Veut-elle plaire au troupeau des Caillettes?
C'est Dorat même écrivant aux comètes,
Ou proposant aux vœux de l'univers,
Un petit nez troussé pour les déserts (3).

---

(1) Dans le quatrième livre des Géorgiques.

(2) M. Marmontel a commencé par composer des Tragédies, ensuite des opéra comiques, enfin des contes, et il est devenu historiographe de France. Il a pris la peine de traduire Lucain en prose. Cette traduction et sa Poétique ont ruiné le libraire Merlin.

(3) Ce n'est point dans l'Epître adressée par M. Dorat aux Comètes, *pour leur apprendre à vivre*, que se trouve cet incroyable

Mais, revenant à sa forme première,
On la revoit sous les traits de le Mière (1);
Elle s'y plaît. Il est certains minois
Plus maltraités; car, pour ne vous rien taire,
La Déité, dans ses goûts singulière,
Les assortit, en dispose à son choix;
Elle varie à son gré leurs emplois;
Du moins, un jour, j'ai cru voir son derrière
Prendre un moment les traits de la Morlière (2);

---

vers, devenu proverbe par excès de ridicule. Ce nez *troussé pour les déserts*, est celui d'une jeune et jolie actrice, qui n'a pas dû comprendre aisément ce que le galant auteur avait voulu dire.

(1) M. le Mière, écrivain dur et bizarre, qui pourtant a quelquefois d'assez heureux accès.

(2) C'etait un orateur de café, qui se donnait à loyer pour faire applaudir ou siffler les pièces nouvelles, mais qui lui-même ne sut jamais se garantir des sifflets. L'auteur en avait déja fait justice dans cette épigramme, connue sous le titre du *Coche de l'Ennui* :

Ces jours passés, aux fanges du Parnasse,
Se promenait le pesant dieu d'Ennui.
Trois animaux, aussi mornes que lui,
Le front baissé trainaient sa lourde masse.
Un la Morlière, énorme limonnier,
Dans les marais embourbait la charrette;
A la bricole on voyait Chévrier,
Et Baculard filait en arbalète.

Pour elle, hélas! j'en ai rougi cent fois;
Car, entre nous, je la croyais plus fière.
Mais il est temps de peindre son Palais.

De toutes parts, le vernis, la dorure,
Les ornemens prodigués à grands frais,
Etonnent l'œil sans le flatter jamais,
Et l'art n'y sert qu'à gâter la nature.
On n'y voit point de ces savans tableaux
Qui respiraient sous la main des Vanloos (1).
Indifférente aux sublimes peintures,
Où, sous nos yeux, Vernet (2) a présenté
Les flots émus de Neptune irrité,
Sottise veut de petites figures.
Des grands sujets la noble majesté
Flatte son goût moins que des mignatures.
Elle applaudit à de faibles pastels,
Pour les Téniers (3) quitte les Raphaëls,
Et n'aime en tout que les caricatures.

Impatient de signaler son nom,
Un jeune adepte, en faveur chez la belle,

---

(1) Excellens Peintres, comparables, pour le coloris, à ceux de l'école de Venise.

(2) Le premier peintre de l'Europe pour les marines.

(3) Aucun peintre n'a été plus naturel et plus vrai, mais dans le genre bas: c'est le défaut de presque toute l'école Flamande.

Par un tableau jusqu'alors sans modèle,
Voulut un jour décorer son sallon,
Et défier tous les rivaux d'Apelle.
Plus d'une fois du beau cu de Manon (1)
Sa main savante avait tenté l'image,
Et Baculard, quoique glacé par l'âge,
En soupirant conduisait son crayon;
Lorsque soudain, charmé de son ouvrage,
Tout vis-à-vis il dessina les traits
Du chantre heureux de ce cu plein d'attraits:
Si qu'on ne sait lequel a l'avantage,
Du beau derrière ou du galant visage,
Ni qui des trois mérite plus d'honneur,
Du noble cu, du peintre ou du rimeur;
Sottise entr'eux tout-à-tour se partage:
Comme une belle hésite entre l'hommage
De deux amans qui d'une égale ardeur
Sont animés à disputer son cœur.

Mais son cortège est sur-tout remarquable.
Le lourd Ennui, couronné de pavots,
Et s'endormant sur des Contes moraux;
L'aveugle Haine et l'Envie implacable,
Que tout succès, que tout mérite accable;

(1) L'héroïne d'une célèbre épître de M. Baculard, qui s'est appelé lui-même *le Virgile et l'Homère qui chanta le cu de* MANON.

Le sot Orgueil aux regards effrontés,
Et l'Ignorance, et la Mode frivole,
De nos Français capricieuse idole;
La louche Erreur, les folles Nouveautés,
Les Songes vains marchent à ses côtés.
D'ailleurs servie en reine, en immortelle,
Chacun s'empresse à prévenir ses goûts,
Et tous les arts, de sa faveur jaloux,
Briguent l'honneur d'être appelés près d'elle.

Que de travaux pour sa gloire entrepris!
Que son orgueil contemple avec ivresse
La noble ardeur de ses auteurs chéris,
Qui tour-à-tour aux pieds de leur maîtresse
Viennent en foule apporter leurs écrits.
Mais la gaîté, la piquante finesse;
Les tours heureux, les bons-mots sont proscrits
Au tribunal de la sombre déesse.
Son goût bizarre est peu fait pour les ris;
Et cependant Piron, dans sa jeunesse,
Admis par elle à ses jeux favoris,
Daigna long-tems y disputer des prix (1).

---

(1) Les premières et les plus belles années de Piron furent absolument perdues pour les arts. Le besoin de ressources l'attacha long-tems à une carrière indigne de lui, et parut le fixer à l'opéra-comique. La Métromanie, son chef-d'œuvre, deux ou trois Contes,

Mais il déplut par sa Métromanie,
Chef-d'œuvre où l'art s'approcha du génie :
Car chez la belle un chef-d'œuvre est un tort;
L'esprit l'afflige, et la gaîté l'endort.
D'un Calembour (1) l'équivoque grossière
Vaut à son gré tout le sel de Molière.

Capricieuse et légère en ses choix,
Le seul hasard fait pencher sa balance;
Elle applaudit pourtant de préférence
Aux inventeurs du cothurne bourgeois,
Genre bâtard qui s'établit en France
Lorsque du goût on méconnut les lois.
Avec éclat sur la scène amphibie
On vit briller Mélanide et Cénie (2):
Mais de nos jours le Trivelin moral,

---

autant d'Épîtres, et quelques Épigrammes pleines de sel, voilà ce qu'il a fait de vraiment digne de la postérité : il osait cependant se croire supérieur à Voltaire. Il eût été plus humble s'il eût prévu le tort qu'on a fait à sa mémoire, en imprimant de lui sept gros volumes. Un éditeur jaloux de sa gloire, l'aurait réduit à un petit volume avoué de tous les gens de goût.

(1) Les Calembours sont les anciennes turlupinades remises en faveur par le mauvais goût. Voyez sur cet abus, non d'esprit, mais de sottise, la première scène de la Critique de l'École des Femmes.

(2) *Mélanide*, Comédie de la Chaussée, la meilleure du genre larmoyant. *Cénie*, pièce du même genre, mais qui n'est qu'une imitation d'un autre drame de la Chaussée.

Le plus expert dans la dramaturgie,
Le plus fêté, le plus original,
C'est ce héros de la philosophie,
Cet écrivain dont l'esprit rédacteur
Depuis dix ans compile avec génie,
Pour élever à sa juste hauteur
Le monument de l'Encyclopédie (1).
Il convenait qu'une fois en sa vie,
Ce bel-esprit, par un titre d'honneur,
En imposât même aux yeux de l'Envie :
A la déesse il doit cette faveur.
Dans un brevet solennel et flatteur,
Elle voulut que son académie
Le décorât du beau nom d'inventeur,
Et le brevet, en forme d'apostille,
Signé par Grimm (2), et scellé par l'auteur,
Fut mis au bas du Père de Famille (3).

Quand des railleurs le peuple mutiné
Dans tout Paris, contre ce drame insigne,

---

(1) M. Diderot, l'un des éditeurs et des principaux coopérateurs du Dictionnaire encyclopédique.

(2) L'unique admirateur qui soit resté à M. Diderot : il est vrai que M. *Grimm* n'est pas Français.

(3) Roman dramatique très-invraisemblable et très-ampoulé.

Donnait l'essor à sa gaîté maligne ,
Par tous les sots ce drame était prôné.
Le seul Fréron contre lui déchaîné,
De camouflets et de coups d'étrivières
Vit en un jour tripler ses honoraires :
Mais Diderot, suffisamment vengé,
Tendit la main au Zoïle affligé.
Depuis ce tems, chacun rendit hommage
Au rare auteur de ce drame immortel.
Même on prétend que ce grand personnage
De la déesse eut un Fils naturel (1),
Qui de sa mère est la vivante image.

L'évènement fut marqué par des jeux.
Sur un théâtre élevé par Sedaine (2),
On fit chanter, pour amuser la reine,
Le Déserteur, Sancho, Gille Amoureux (3).
Ces jolis riens, dictés par la folie,

---

(1) Allusion à un autre roman dramatique de M. Diderot, intitulé le *Fils Naturel.*

(2) M. Sedaine s'est fait poète, en perdant de vue le judicieux conseil de Boileau :

Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent, etc.

(3) Opéra-Bouffons, Parades, ou, si l'on veut, comédies à ariettes.

Sont modulés sur des airs d'Italie.
Qui n'aimerait ces in-promptu joyeux?
Sottise en fait ses plus chères délices.
Ses courtisans inondaient les coulisses,
Et répétaient le soir à ses soupés
Les airs brillans qui les avaient frappés.
De ces fredons l'étrangère harmonie
Chez la déesse a droit de l'emporter
Sur ces accords, nobles fruits du génie,
Au grand Rameau (1) dictés par Polymnie,
Et qu'Arnould (2) seule est digne de chanter.

Ainsi, lecteur, la volage immortelle,
De jeux en jeux, de plaisirs en plaisirs,
Sait varier ses éternels loisirs,
Et tous les jours sont des fêtes pour elle.

Lorgnette en main, je parcourais ces lieux
Où la déesse a fondé son empire.
Merlin sur moi veillait du haut des Cieux;
J'observais tout, afin de tout écrire,
Lorsque soudain il parut à mes yeux

---

(1) Le plus grand musicien que la France ait eu depuis Lully.

(2) La première actrice d'un talent supérieur qui ait paru au théâtre de l'Opéra.

De tant de sots une telle affluence,
Qu'à les compter je perdrais patience.
Sur quelques-uns je me tais à regret.
Les nommer tous serait une imprudence,
Et, malgré moi, je garde mon secret...
Peut être un jour romprai-je le silence.
En attendant, apprenez leur projet.
Je vais conter de plus rares merveilles,
Messieurs les sots, c'est un vœu que j'ai fait:
Accourez donc, et dressez les oreilles.
Dans cette foule il n'est aucun de vous,
Petit ou grand, qui pût fuir ma Lorgnette.
Elle m'apprit à vous connaître tous,
A vous braver du sein de ma retraite:
Mais je ne pus, malgré l'art de Merlin,
Appercevoir ni de Rosoi, ni Blin (1).

---

(1) On demande pardon à M. Blin de l'avoir associé, dans ce vers, à M. de Rosoi. *Il y a fagots et fagots*, disait Sganarelle: on peut dire aussi qu'il y a médiocrité et médiocrité. M. Blin est à M. de Rosoi ce que l'honnête aisance est à la mendicité.

FIN DU PREMIER CHANT.

CHANT SECOND.

LA HARANGUE.

DANS les festins de la troupe immortelle,
Tandis qu'Hébé remplit les coupes d'or,
A sa gaîté Momus donnant l'essor,
Par ses bons-mots rend la fête plus belle.
Ses traits malins, piquans, ingénieux,
A longs éclats font rire tous les dieux.
Loin de blâmer leur joyeuse folie,
En ce moment Jupiter même oublie
Les soins divers dont il est agité,
Et de son front désarme la fierté.

Tel on a vu, dans un siècle de gloire,
Autour de lui rassemblant tous les arts,
Le grand Louis, de son char de victoire,
Sur Despréaux arrêter ses regards,
Et de ses vers, utiles au Parnasse,
Encourager la satirique audace.
C'était Momus près du maître des Cieux.
Si de son tems un Cynique odieux
Eût érigé la satire en libelle,

LIBRA
OFTE
BOMB
BRA
OFT.
ROYAL ASIAT

De baillemens un murmure confus
Se fit entendre autour de la Déesse.

S'il eût osé d'une main criminelle,
Versant les flots d'un fiel empoisonneur,
Des citoyens calomnier l'honneur,
Il eût reçu le prix de sa licence.
Mais Despréaux, ce poète divin,
Savait toujours, ami de la décence,
Respecter l'homme en bernant l'écrivain.

Des mêmes lois observateur fidèle,
Dans sa réserve imitant mon modèle,
O mes amis, m'avez-vous jamais vu
D'un vers profane outrager la vertu?
Ai-je, invoquant la fureur à mon aide,
Blessé les dieux (1), effréné Diomède?
Et cependant des cyniques obscurs
Qui plus que moi sentit les traits impurs?
Ils vont encore, effrayés de mes rimes,
Renouveler leurs cris calomnieux.
Eh, qu'ai-je fait?... On les trouve ennuyeux,
J'ai dû le dire, et voilà tous mes crimes.
Mais la justice est la fille du tems;
Osons l'attendre, armons-nous de courage;
Et si des sots l'infatigable rage

(1) Voyez l'Iliade.

Fait contre nous siffler ses noirs serpens,
Égayons-nous du moins à leurs dépens.

Tels que les flots soulevés par l'orage,
Sont à grand bruit poussés vers le rivage,
Non moins émus on les voit accourir.
Tous se pressaient autour de l'immortelle,
A ses regards tous brûlaient de s'offrir,
Et lui juraient de combattre pour elle.

Muse, dis-moi leurs projets orgueilleux:
Révèle-moi la belliqueuse ivresse
Qui tout-à-coup se répandit sur eux,
Et le discours que leur tint la déesse.

» O vous, dit-elle, élevés dans mon sein,
» Braves guerriers, soutiens de ma puissance,
» La verrions-nous pencher vers son déclin?
» Souffririez-vous que l'aveugle Destin,
» Donnant des lois à cet empire immense,
» Nous asservît à son sceptre d'airain?
» Ah! j'ai souvent, malgré le Destin même,
» De ses décrets trompé l'ordre suprême.
» Souvenez-vous de mes derniers succès.
» A mes genoux voyez mes chers Français.
» Reconnaissez leur aimable démence
» Dans ces cartons dérobés à l'enfance,

» Enluminés

» Enluminés et taillés par mes mains.
» Voyez mouvoir ces agiles Pantins (1).
» Rappellez- vous mes bouffons d'Italie (2),
» Ces chars légers conduits par la Folie (3),
» Ces boulevards, aujourd'hui si peuplés (4),
» Séjour bruyant que la cour et la ville,
» Et les catins ont choisi pour asyle,
» Où tous mes jeux sont en pompe étalés.
» Quittez, quittez ces riantes parades,
» Venez jouir d'un spectacle plus beau :
» Voyez danser de nouvelles ménades ;
» Voyez la France accourir au tonneau
» Qui sert de trône à monsieur Ramponneau (5).

---

(1) Folie épidémique de la nation, en 1747, pour de petites figures de carton, dont tous les membres obéissaient à la direction d'un fil qui les faisait mouvoir d'une manière grotesque.

(2) Autre folie pour de mauvais bouffons de Lombardie, qui s'étaient emparé du théâtre de l'Opéra, soutenus par une cabale de philosophes, qui voulaient chagriner Rameau.

(3) Autre folie qui a métamorphosé en cochers presque tous nos jeunes seigneurs.

(4) Autre folie qui avait fait abandonner le jardin des Tuileries pour la promenade des Boulevards, devenue le rendez-vous des bateleurs, des charlatans, des filoux, des catins, et des marionnettes.

(5) Autre folie. Ramponneau était un misérable Cabaretier de la Courtille, chez qui toute la France fit une incursion en 1760.

» Fut-il jamais un plus heureux délire ?
» Quel autre tems marqua mieux mon empire !
» De mon pouvoir ce sont les moindres traits.
» Prêtez l'oreille à de plus nobles faits.

» Si, de nos jours, un code poétique (1)
» Par son volume étonna la critique,
» Et réglant tout, en dépit de Boileau,
» De l'art des vers fit un art tout nouveau ;
» Si ce Boileau, dont j'ai craint le génie,
» Est décrié, même à l'Académie (2) ;
» Si les honneurs dûs au chantre Romain,
» Sont aujourd'hui prodigués à Lucain ;
» Si ce mortel dont la superbe audace
» Crut de Pindare égaler le destin,
» Rousseau (3) chancelle au sommet du Parnasse,

(1) La *Poétique* de M. Marmontel, pleine d'hérésies en matière de goût. Elle est peu dangereuse, parce qu'on ne la lit guères.

(2) Dans une *Épître aux Poètes*, couronnée par l'Académie, M. Marmontel a traité Boileau d'écrivain sans feu, sans verve et sans fécondité. Ah ! mon cher général, que l'auteur a eu raison de vous chanter !.

(3) Le célèbre Rousseau, traité très-lestement dans la nouvelle *Poétique*, aussi bien que Boileau, Racine, Aristophane et Virgile. On y met l'*Enéïde* fort au-dessous de la *Pharsale*. On y compare Aristophane à Catilina et à Narcisse.

» Braves amis, ces étonnans exploits,
» C'est à vous seuls, à vous que je les dois!

» Tant de succès enfin m'ont enhardie :
» Elle a paru cette Encyclopédie (1),
» Où vingt savans, fiers de m'appartenir,
» Dictent mes lois aux siècles à venir.
» Sa masse énorme, immense, impénétrable (2),
» Est à ma gloire un monument durable.
» O mes enfans, cet immortel écrit
» Dit, à lui seul, tout ce qu'on avait dit!
» Pourrait-il craindre une aveugle critique?
» C'est la raison par ordre alphabétique (3);
» C'est un chef-d'œuvre, un livre tout divin,
» Un livre d'or... un livre... un LIVRE enfin!

---

(1) On sait que dans cette compilation si vantée, on trouve, de loin à loin, quelques articles de Voltaire, de Montesquieu, du philosophe de Genève; mais combien de scribes associés à ces noms célèbres! aussi M. Diderot, témoin irrécusable en cette partie, compare-t-il l'Encyclopédie au monstre d'Horace. Notez qu'il n'a été contredit par personne, sinon par quelques esprits chagrins qui trouvent la comparaison flattée.

(2) Imitation judicieuse de ce vers de Virgile :

Monstrum horrendum, immane, ingens, etc.

(3) On a tenté depuis l'ordre méthodique, et la confusion est encore plus grande.

» Mais l'avourai-je? après tant de conquêtes,
» Quand je me crois à l'abri des tempêtes,
» De mes travaux prête à cueillir le fruit,
» Je cherche en vain le repos qui me fuit.
» Mon cœur, troublé par d'importuns présages,
» Du sort jaloux craint encor les outrages.

» Quoique plongé dans l'éternelle nuit,
» Du sein des morts Montesquieu me poursuit.
» Dans sa retraite, échappé des naufrages,
» Et défendu par l'éclat de son nom,
» Voltaire en paix dort au bruit des orages.
» La renommée est fidèle à Buffon,
» Et l'encent fume aux pieds de leurs images.
» Combien d'efforts ces orgueilleux mortels
» N'ont-ils pas faits pour briser mes autels?
» Ce souvenir a rouvert mes blessures :
» Ah! c'est enfin dévorer trop d'injures!
» Venez, mes fils, venez venger l'affront
» Dont votre Reine a vu rougir son front.
» Dans vos regards je vois briller l'audace,
» Votre dépit a peine à se cacher;
» Vous aspirez à régner au Parnasse :
» C'est là, mes fils, que je prétends marcher.»

A ce discours, unique en son espèce,

De bâillemens un murmure confus
Se fit entendre autour de la Déesse,
Tant les esprits étaient encore émus.
Fréron, sur-tout, par qui l'on bâille en France,
Bâilla si fort qu'il perdit connaissance.
Mais Marmontel attira tous les yeux.
Brûlant déja d'exercer sa vaillance,
Son regard fier, son geste audacieux,
Dans tous les cœurs fait naître l'espérance:
A son abord règne un profond silence.

» Oui, leur dit-il, oui, c'est sur l'Hélicon
» Que nous attend une gloire certaine.
» Mon intérêt n'est pas ce qui m'amène;
» Assez d'honneurs ont fait voler mon nom
» De la Dordogne (1) aux rives de la Seine.
» O des grands cœurs unique passion,
» Noble amitié, ton pouvoir seul m'entraîne!
» Si mon bras s'arme en faveur de la Reine,
» Si je prétends attaquer Apollon,
» Et de son trône arracher Melpomène,

(1) Jusqu'ici, par une inattention impardonnable, dans un Poème épique, l'auteur avait négligé de faire connaître le pays de son héros. Nous apprenons avec joie à nos lecteurs, que ce grand homme est du pays de M. de Pourceaugnac. Il est né à Bord, petite ville du Limousin, sur la Dordogne.

» Tout mon espoir est d'y placer Pradon :
» Il règnera, j'en jure Aristomène (1).

O Marmontel ! un trait si généreux
Sera cité chez nos derniers neveux !
Pour ce héros à la fois tout conspire,
Son air guerrier, sa grace, ses exploits,
Sa fierté même ; et par un digne choix,
Il est nommé chef du stupide Empire.
On se promet de vaincre sous ses lois.
De toutes parts on l'entoure, on l'admire ;
L'air retentit du bruit confus des voix.
Tel croassa tout le peuple aquatique,
Quand pour régir leur état anarchique,
Tomba du ciel le grand roi Soliveau (2).
Stupidité confirme un choix si beau,
Et tout-à-coup, ô prodige ! ô merveilles !
La Déité, par un excès d'honneur,
Voulant sur lui signaler sa faveur,
Fait allonger ses superbes oreilles.
De son armet ce mobile ornement,
Prête à ses traits un nouvel agrément.

---

(1) Allusion au célèbre serment cité par Longin, dans son *Traité du Sublime* :

J'en jure mon combat aux champs de Maraton !

(2) Voyez la Fable des *Grenouilles*, qui demandent un Roi.

A ce signal, les Saurin (1), les le Mière,
Percent les rangs pour voler sur ses pas.
Diderot même, en gémissant tout bas
D'accompagner un Chef qu'on lui préfère,
Fait éclater une ardeur qu'il n'a pas.
Le vieux d'Arnaud (2), blanchi dans les combats,
Mais rappelant son audace première,
Les suit de loin dans des flots de poussière.
Tels s'assemblaient autour d'Agamemnon,
Tous ces héros célébrés par Homère,
Portant la flamme aux remparts d'Ilion:
Telle à grand bruit accourt dans la carrière
Du Peuple sot l'élite aventurière.

Dans cette foule on entrevoit Légier (3):
Il est doué du malheur d'ennuyer.
On distinguait ce petit Moraliste (4),

---

(1) Auteur des Tragédies d'*Aménophis*, de *Spartacus*, de *Blanche* et *Guiscard*. Ce sont de terribles tragédies. On a retenu d'une de ces pièces ce vers singulier :

Que pour les *malheureux l'heure lentement* coule !

(2) C'est un des noms de M. Baculard.

(3) Auteur à-peu-près inconnu d'un recueil intitulé *mes Amusemens poétiques*. Ces Amusemens ont ennuyé tout le monde.

(4) On ne sait quel auteur obscur avait renouvellé, de nos jours, l'entreprise malheureuse d'imiter le *Spectateur Anglais*, dans des feuilles périodiques.

De Richard Stéele (1) insipide copiste,
Qui se flattait de réformer les mœurs,
S'il parvenait à trouver des lecteurs.

Gentil Dorat, pédant couleur de rose (2),
Et vous Thomas, le Brébeuf de la prose,
Vous accouriez, et vos rivaux jaloux
Disparaissaient éclipsés devant vous.

Brûlant d'un feu qu'il dissimule à peine,
Fier de servir sous les yeux de sa Reine,
Le Mière aspire à des succès plus doux.
Triste jouet d'une espérance vaine,
Il ignorait qu'un amant plus heureux (3)
Dût recueillir tout le fruit de ses vœux.
A ses côtés le guerrier Portelance (4),

---

(1) Célèbre Irlandais, qui a présidé avec Adisson à la rédaction du *Spectateur*.

(2) Couleur de rose, si l'on veut, dans ses *Fantaisies*, et dans ses petits vers précieux et chargés de néologisme; mais un peu pédant, *il faut en convenir*, dans les longues préfaces de ces bagatelles.

(3) Voyez, au VI^e Chant, le triomphe et les bonnes fortunes du Général.

(4) Auteur d'une tragédie d'*Antipater*, qui donna lieu long-tems à une espèce de proverbe. Toute pièce maltraitée du public à un certain excès, avait été, disait-on, sifflée comme *Antipater*. La tragédie d'*Egyptus*, plus sifflée encore, fit tomber le proverbe.

Qui du parterre épuisa l'inclémence,
Montre un courage aux sifflets endurci.
Est-ce donc vous que j'apperçois ici,
Mon cher Robé (1), chantre du mal immonde,
Vous dont la muse en dégoûtait le monde?
Ah! je conçois d'où vous vient cet honneur.
La dureté n'est pas toujours vigueur.
Il faut en vers allier l'énergie
Avec les sons de la douce harmonie.
Vous n'avez pas observé ce grand art,
Ami Robé, dans votre poésie;
Je vous le dis, peut-être un peu trop tard:..
Mais je vous laisse en bonne compagnie.

---

(2) Poète excessivement dur, et plus bizarre encore par un choix singulier de rimes très-exactes, mais d'une recherche et d'une difficulté puériles. Il a fait un Poème un peu cynique sur le même sujet que la *Syphilis* de Fracastor.

FIN DU SECOND CHANT.

CHANT TROISIÈME.

LE BOUCLIER.

QUE les vergers, que les champs ont d'attraits!
Que la retraite au Sage est nécessaire!
Dans mes jardins, sous mes tilleuls épais,
J'ai retrouvé la nature et la paix.
J'y foule aux pieds les erreurs du vulgaire;
Et détrompé du faste des palais,
Je sais enfin, sous mon toit solitaire,
Apprécier les faveurs de Palès.
Et cependant au sein de ma retraite,
Il est encor des jours que je regrette:
Jours fortunés, où Ségur et Boufflers
Par leur suffrage embellissaient mes vers,
Où Choiseul même, en daignant me sourire,
Prêtait l'oreille aux essais de ma lyre.
Mais tout-à-coup, ô jour affreux pour moi!
O souvenir de douleur et d'effroi!
Mes yeux ont vu ce triste mausolée
Où la beauté plaintive, désolée,
Où les amours, en sanglots superflus,

Ah! lui dit-elle, ah! si le sort jaloux
M'eut conservé trois guerriers tels que vous.

LIBRA OF T ROM BRA OF ASI

Disent encor (1) : Montmorency n'est plus!
O, de mes Chants, protectrice adorée,
A ma mémoire ombre toujours sacrée,
C'en est donc fait; hélas ! comme autrefois,
Tu ne peux plus encourager ma voix!
Mais écartons ces funestes images.
Si des vertus l'Olympe est le séjour,
Des Dieux, sans doute, elle embellit la cour.
Oui, je le crois; et ma muse en ce jour,
Lui voue encor sa lyre et ses hommages.

Dieu d'Hélicon, je poursuis mes projets.
Pour t'accabler, une Déesse altière
Sous ses drapeaux rassemble ses sujets.
Je vais passer à ces graves objets,
Et sous mes pas s'agrandit la carrière.

Le seul Fréron voyait avec douleur
De ce grand jour l'appareil mémorable.
De commander il se croyait capable;
Ses vœux hardis dévoraient cet honneur.
De Marmontel l'éclatante faveur
Redouble encor le chagrin qui l'accable.
Secrettement contre ce fier rival

---

(1) Anne-Maurice de Montmorency-Luxembourg, princesse de Robecq, morte en 1760.

Il ameutait la Morlière et Jonval (1).
Mouhy (2) l'excite à venger son injure.
Avec Chaumeix (3) il cabale, il murmure.
Monvel (4) les suit; l'insolent Histrion
Semait le trouble et la division,
Lorsqu'à leurs yeux se montre la Déesse.
A son aspect, ils sentent leur faiblesse.
Par une oreille elle saisit Fréron,
Le terrassa de sa main vengeresse,
Et sur son dos laissa tomber à plomb
L'énorme poids de son sceptre de plomb.
On vit soudain son orgueil disparaître.
Tel qu'un barbet, menacé du bâton,

---

(1) Auteur ignoré d'un ouvrage inutile qui s'appellait la *Feuille nécessaire.*

(2) Le plus fécond, mais le plus ennuyeux des Romanciers.

(3) Le fameux Abraham Chaumeix, si connu par le *pauvre Diable.* Il a écrit contre la nouvelle Philosophie, du même style que l'abbé Sabatier. Ce sont des gens sans aveu, qui nuisent au parti pour lequel ils combattent; mais il est aussi des Chaumeix et des Sabatiers dans le parti philosophique.

(4) Ce nom obscur avait échappé long-tems à toutes nos recherches. Nous croyons que c'est celui d'un très-maigre Acteur, qui, désespérant de se faire applaudir dans les pièces d'autrui, avait eu le projet, pour exciter du moins quelque sensation, de se faire siffler dans les siennes. Le projet ne réussit pas, parce que, selon la remarque judicieuse d'un bon Plaisant, on ne sauroit siffler quand on bâille.

L'oreille basse, humble devant son maître,
Semble vouloir implorer son pardon;
Non moins confus, le triste Aliboron
Se débattait étendu sur la place.
L'air retentit de ses cris douloureux.
A ce spectacle, à sa laide grimace,
A cet objet grotesquement affreux,
De tous côtés un rire impitoyable
S'élève encor contre le pauvre diable (1).

Stupidité voyant ce peuple entier
Impatient de venger sa querelle,
Fait apporter le vaste bouclier (2)
Qu'elle forgea de sa main immortelle.
Dans ses états il n'est aucun guerrier
Qui ne fléchît sous ce rempart d'acier:
Jamais Vulcain n'en fit sur ce modèle.

Vous connaissez ce tissu merveilleux,
Qui de Vénus compose la ceinture.
Tout ce qui peut embellir la nature,
Les ris badins, et les folâtres jeux,
L'art de charmer; cet éloquent silence,
Qui d'un amant enhardit l'espérance;

(1) Tout ce morceau est imité d'Homère.

(2) Tous ces détails sont encore imités d'Homère.

Les doux instans réservés pour les Dieux ;
La volupté, plus piquante peut-être,
Et ces refus non moins délicieux,
Avant-coureurs du plaisir qui va naître ;
De la beauté le sourire ingénu,
Tous les attraits, les graces, la jeunesse,
Et des Amours la troupe enchanteresse,
Sont renfermés dans ce divin tissu.

Le Bouclier, par un charme contraire,
Portant la nuit au sein de la lumière,
Rend hébêté quiconque en est couvert.
L'oreille est sourde au plus savant concert.
L'ame devient stupide, appesantie,
Impénétrable aux rayons du génie.
Ce talisman est le palladium
De la Déesse : il plonge en léthargie.
La jusquiame ou le froid opium
Dans le cerveau porte un moins lourd poison.
Stupidité, triplant son énergie,
Le rembourra de feuilles de Fréron,
De froids discours lus à l'Académie,
Et de fragmens de l'Encyclopédie.

Pour se venger des mépris d'Apollon,
Elle y traça les fastes de sa gloire.

Vous y voyez la célèbre victoire (1)
Que remporta son favori Pradon,
Malgré Boileau, Racine et la raison.
Sous les complots d'une ligue ennemie,
On voit tomber la superbe Athalie (2).
Le Misantrope éprouve un même sort :
Tant le vulgaire, indocile au génie,
A ses progrès oppose un long effort!
Tant le Sublime est méconnu d'abord!
De ces combats livrés pour sa querelle,
Le souvenir charme encor l'Immortelle.

Là, sur le bronze elle exprima les traits
Des Scudéris, des Tristans, des Mairets (3);
Chez Richelieu, de l'aîné des Corneilles,
Ils balançaient les naissantes merveilles.

Ici, la main de tes lâches rivaux,

---

(1) La *Phèdre* de Racine, balancée par celle de Pradon.

(2) *Phèdre*, *Athalie*, le *Misantrope*, ces chefs-d'œuvres de la scène Française, n'eurent d'abord aucun succès. Le bel-esprit philosophe Fontenelle se permit contre *Athalie* une épigramme qui subsiste encore, à la honte de la philosophie et du bel-esprit.

(3) Poëtes contemporains du grand Corneille, jaloux de sa gloire, et protégés par le cardinal de Richelieu, qui lui-même en était jaloux.

O le Sueur (1)! digne héritier d'Apelle,
Leur main jalouse et follement cruelle
Ose outrager tes sublimes tableaux :
Console-toi, ta gloire en est plus belle.

Plus loin, Rousseau banni, persécuté,
Noble victime immolée à l'Envie,
Vaincu par elle et par l'adversité,
Meurt (2) en tournant les yeux vers sa Patrie.

On voit frémir l'ombre de Crébillon.
La Parque à peine a terminé sa vie,
Que sa mémoire est lâchement flétrie (3).
La haine encor s'arme contre un vain nom :
Même au tombeau la gloire est poursuivie !
Pour se soustraire à de pareils dangers,
L'Auteur d'Alzire abandonne la France (4).

---

(1) Des Peintres envieux des talens de le Sueur, défigurèrent à coups de canif ses beaux tableaux du cloître des Chartreux.

(2) Imitation de Virgile :

Dulces, moriens, reminiscitur Argos.

(3) Allusion à une brochure pleine de fiel, qui parut sous le titre perfide d'*Éloge de M. de Crébillon*, quelques jours après sa mort.

(4) L'Auteur de la *Henriade*, d'*Alzir*, de *Mahomet*, et de tant d'autres ouvrages immortels, a expié sa gloire par des persécutions, et par une sensibilité ombrageuse qui a troublé trop souvent le repos de sa vie.

Ses ennemis ont lassé sa constance,
Il va languir sur des bords étrangers.

Du Bouclier tels étaient les trophées:
Par-tout la haine y poursuit les Orphées.

Vous y brillez, Anglomanes jaloux (1),
Sifflés à Londre applaudis parmi nous;
Sombres cerveaux, dont la mélancolie
Mit un poignard dans la main de Thalie,
Et qui, tout fiers du nom de Novateurs,
Détruisez l'art en corrompant nos mœurs.
Pour admirer leurs lugubres merveilles,
Divin Molière, on néglige tes veilles,
On t'abandonne; et, grace à leurs succès,
Bientôt en France il n'est plus de Français.

---

(1) Les Anglais éclairés sont les premiers à se moquer de nos écrivains anglomanes, et de la faveur que nous donnons, aux dépens de la bonne comédie, à des farces lugubres, empruntées d'eux, et qu'ils n'estiment point. Le sage Adisson, qui sentait combien la scène Anglaise était encore sauvage, avait tenté lui-même d'en réformer la barbarie; et personne n'était plus convaincu que l'art dramatique ne pouvait se perfectionner que par l'alliance heureuse du génie et du goût. Voyez le Spectateur et ses autres ouvrages. Comparez sur-tout les belles scènes de sa tragédie de Caton, aux productions informes de Shakespear, où l'on trouve pourtant du sublime.

Ce Bouclier de la fière Immortelle
Remplit les cœurs d'une audace nouvelle.
Dans tous les yeux on voit briller l'espoir,
Chacun s'excite à remplir son devoir:
Un noble orgueil tour-à-tour les enflamme.

L'abbé Trublet (1) vient bénir l'Oriflamme,
Non, toutefois, sans un peu de frayeur:
Il est né doux, les combats lui font peur.

Vous leur donniez l'exemple du courage,
De l'Ausonie, aimable voyageur (2),
Vous qui des jeux d'un riant persifflage,
Savez couvrir la gravité d'un sage (3),
Et qu'on a vu sous des traits si badins
Nous travestir ce Sarmate (4) invincible,

---

(1) C'est l'Abbé compilateur qui se passionnait pour les vers de la Motte, et qui trouvait la Henriade ennuyeuse.

(2) On a de M. l'abbé Coyer un Voyage d'Italie en forme de Lettres adressées à une jolie femme. Ces Lettres sont on ne peut pas plus galantes.

(3) Allusion aux Bagatelles Morales du même Auteur. Il est le premier qui ait ménagé cette bizarre espèce d'alliance entre la philosophie et le persifflage.

(4) Jean Sobieski, roi de Pologne, vainqueur des Turcs et libérateur de Vienne, en 1683. M. l'abbé Coyer a écrit la vie de ce grand Prince, du même style que ses Bagatelles morales.

Dont la valeur, aux Ottomans terrible,
Rendit la foudre à l'aigle des Germains,
Et du Croissant fit pâlir les destins.
Qui mieux que vous, d'aimables bagatelles
Eut le talent de charmer les ruelles?
Qui mieux que vous, d'un joli vermillon
Enlumina la sévère raison ?
Par la Déesse instruit dans l'art de plaire,
Elle vous voit avec des yeux de mère,
Elle en fait gloire; et j'entendis crier
De toutes parts : Eh! c'est l'abbé Coyer!

Mais Marmontel semble se reproduire.
D'un pas agile il court de rang en rang.
Vous le voyez en tête, en queue, en flanc,
Tout ordonner, tout presser, tout conduire,
Impatient de tout retardement.
Tel et moins leste aux vallons d'Arcadie,
Un fier Onagre (1) arrive en bondissant.
Il voit au loin des ânesses paissant :
D'un pas rapide il franchit la prairie.

(1) Virgile ne s'est jamais servi de cette comparaison, quoi qu'en dise M. Marmontel dans sa *Poétique*. C'est Homère, à qui le génie de sa langue a permis de s'en servir, et qui l'a véritablement employée dans l'*Iliade*. Cette petite méprise du Général sur un Poète aussi connu que Virgile, méritait bien qu'on retournât sur lui la comparaison d'Homère.

Les voir, les suivre, en devenir l'amant,
Leur prodiguer tour-à-tour sa tendresse,
S'en faire aimer n'est pour lui qu'un moment.

O Marmontel, vous parûtes charmant,
En ce grand jour, aux yeux de la Déesse!
Elle ne peut cacher son allégresse.
« Ah! lui dit-elle, ah! si le sort jaloux (1)
« M'eût conservé trois guerriers tels que vous,
« Du monde entier je serais la maîtresse! »
Son front superbe, à ce discours flatteur,
Se colora d'une aimable rougeur.
Modestement il baissa ses oreilles:
Tel on le vit témoigner sa pudeur,
Lorsqu'au théâtre enrichi de ses veilles,
Avec fracas on demandait l'aûteur (2).

---

(1) C'est à-peu-près ce que dit Agamemnon à Nestor, dans l'*Iliade*. Les amateurs de l'antiquité observeront avec plaisir que presque tout ce Chant est embelli des idées d'Homère.

(2) Allusion à l'usage qui s'est introduit au parterre, d'appeler à grands cris les Auteurs aux premières représentations de leurs pièces.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

Au bien public lui seul il se dévoue.

CHANT QUATRIÈME.

LE BUCHER.

Je l'avourai, ma Lorgnette m'est chère.
Comment Turpin, ce chroniqueur sincère,
Admirateur du grand art de Merlin,
Oublia-t-il cet instrument divin?
J'estime fort nos douze pairs de France,
Roland, sur-tout, et Renaud son cousin.
J'aime à les voir contre le Sarrasin,
Le casque en tête, et la lance à la main,
Par mille exploits signaler leur vaillance.
Le bon Turpin, moine de Saint-Denis,
A très-bien fait d'en orner ses récits :
Mais de Merlin, puisqu'il aimait la gloire,
Devait-il donc à la postérité,
D'un Talisman si rare et si vanté,
Faire un secret honteux à sa mémoire?
Voilà pourtant comme on écrit l'histoire,
Et nous croyons savoir la vérité!

Sage Enchanteur, j'ai voulu par mes veilles
Te consoler d'un silence odieux.
Je le devais : ton art ingénieux

De mon sujet prépara les merveilles.
Que tout m'en plaît! combien de traits frappans
Tiennent toujours le lecteur en suspens!
Vous n'y voyez jamais un caractère
Se démentir. De Marmontel à Blin,
Tous mes héros gardent jusqu'à la fin
De tous leurs traits l'attitude première.
Eh! quel censeur jaloux, atrabilaire,
Quel noir pédant, ennemi de Merlin,
Ne sourirait à ce tableau badin?

O de Ferney sublime solitaire,
Honneur des arts, Virgile des Français,
C'est toi, sur-tout, à qui je voudrais plaire!
Tu le sais bien; ton suffrage, ô Voltaire,
Dans tous les tems fut mon plus beau succès.
Ma muse ici te choisit pour modèle;
C'est en lisant ta joyeuse Pucelle,
En m'échauffant du feu de tes bons mots,
Que j'entrepris d'humilier les sots.
A ta gaîté de grand cœur j'abandonne
Les deux Patrons de Londre et de Paris,
Le fier Saint George et le bon Saint Denis,
Et Jeanne encor, la robuste amazone,
Quoiqu'elle soit l'honneur de mon pays;
Mais, à ton tour, livre à mes traits caustiques

Tes bas flatteurs, et tes lâches critiques:
Également ils sont tes ennemis.

Au seul caprice, abandonnant ma lyre,
Déja, lecteur, dans mon joyeux délire,
Je vous ai peint la sotte Déité,
Ses doux loisirs, son bouclier magique.
De point en point je vous ai raconté
Son beau discours en style académique.
Or maintenant je dois vous dire en bref
Un grand dessein de son illustre chef.
Vous l'avez vu radieux, plein de gloire,
Tout ébloui de son généralat;
Par un projet qu'on aura peine à croire,
Il veut encore en rehausser l'éclat.

» Amis, dit-il, qui sous d'heureux auspices,
» Malgré Minerve, en dépit d'Apollon,
» Allez régner sur le sacré vallon,
» A nos desseins rendons les Dieux propices,
» Honorons-nous par de grands sacrifices.
» Que nos rivaux étonnés et jaloux,
» Perdent l'espoir de s'égaler à nous.
» Depuis long-tems de cette heureuse idée,
» Même en dormant, mon ame est obsédée.
» Hier encor, ce n'est point une erreur,
» Vous m'en voyez plein d'une sainte horreur,

» A mes regards une ombre s'est montrée
» En noirs lambeaux, pâle, défigurée.
» C'était Cotin!... Son vénérable aspect
» M'a pénétré d'amour et de respect.
» A l'instant même, en sanglots lamentables,
» Il m'adressa ces mots épouvantables :
» Tu dors, mon fils, et je suis outragé!
» Et de Boileau Cotin n'est pas vengé!
» C'est peu d'avoir, en pleine académie,
» Fait une insulte à sa muse ennemie;
» Pour consoler mes mânes éperdus,
» Apprends enfin quels honneurs me sont dûs.
» Apprends, mon fils, ce que j'ose prétendre.
» Sois sans pitié, sacrifie à ma cendre
» Boileau, Racine, et Molière et Rousseau:
» Que leurs écrits, brûlés sur mon tombeau,
» Me tiennent lieu d'une heureuse hécatombe.
» Point de quartier, point de lâche pardon;
» Tu dois d'ailleurs cet hommage à Pradon:
» Et si tu veux que Melpomène tombe,
» Cours, va remplir ce projet immortel,
» Et que ton cœur soit mon premier autel (1).

(1) Ce vers, qu'on a mis si judicieusement dans la bouche de Cotin, est de la tragédie d'*Aristomène*:

Viens, cher époux, ton cœur est mon premier autel.

» L'ombre à ces mots s'évanouit. Tout change.
» Je ne vois plus qu'un odieux mélange (1)
» De bouts-rimés et de sonnets poudreux,
» De madrigaux dispersés dans la fange,
» Et que des vers se disputaient entre eux.

» Jugez, amis, par ce récit horrible,
» De quel effroi ce songe m'accablait;
» Lorsque soudain, ô présage terrible!
» Il a fini par un coup de sifflet (2).
» Vaillans guerriers, vous connaissez mon zèle;
» Peut-on défendre une cause plus belle?
» Cher Diderot, moderne Lycophron (3),
» Vous de Cotin l'imitateur fidèle,
» O Baculard, et vous aussi, Fréron!
» Suivez-moi tous, vengeons notre modèle ».

A ce discours, à ces profonds desseins,

---

(1) Parodie de quelques vers du beau songe d'Athalie.

(2) Autre Parodie de ce vers si connu de la tragédie d'*Atrée* :

Et le songe a fini par un coup de tonnerre.

Ce coup de sifflet annonce le dénouement, et il ajoute au merveilleux du songe.

(3) Aucun Poète ne fut plus obscur que Lycophron; aucun écrivain n'a su l'être autant que M. Diderot, sur-tout dans le livre inintelligible qu'il appelle *Interprétation de la Nature.*

Stupidité, dans un transport barbare,
Se pâme d'aise, et Légier bat des mains.
En un moment le Bucher se prépare.
Chacun accourt, et sans plus différer
Le feu s'allume. Il allait dévorer
Ce que la France a produit de plus rare.

Quel doux plaisir se promettaient les sots !
Ils comptaient voir Racine, Despréaux,
Le grand Corneille et le divin Molière,
Buffon, Pascal, Montesquieu, la Bruyère,
L'aigle de Meaux (1), le cygne de Cambray (2),
Et notre Phèdre (3), et Rousseau notre Horace,
Et même aussi l'Apollon de Ferney (4),
Servir de proie à la flamme vorace.

Mais, ô miracle, ô prodige éclatant,
Qui confondit leur fureur insensée !
Déja dans l'air, ondoyante, élancée,
La flamme vole ; et dans le même instant,
Loin du Bucher on la voit repoussée

---

(1) Bossuet.

(2) Fénelon.

(3) La Fontaine.

(4) M. de Voltaire.

Vers le dépôt où de ses favoris
Stupidité renferma les écrits.

O qui pourrait exprimer ses ravages!
Quel tas poudreux d'insipides ouvrages
Fut dévoré dans cet embrasement!
Que de travaux détruits en un moment!
Déja le Mière est réduit à deux pages:
Son dur poème (1), hélas! n'existe plus.
O pleurs! ô cris! ô regrets superflus!
Il voit brûler ses vers qu'il idolâtre.
Il court, il vole à travers les débris,
De son courage au moins reçoit le prix,
Et du Bucher sauve un coup de théâtre (1).

Mes chers lecteurs, soyez bien attentifs
A ce tableau. Vous concevez sans peine

---

(1) Le poème sur la *peinture*. Il est, en général, dénué de graces, de correction, d'élégance et d'harmonie; mais on y trouve quelques morceaux de verve qui le rendent très-supérieur à un autre poème intitulé l'*art de peindre*.

(2) M. le Mière affectionne beaucoup, dans ses tragédies, ces surprises de théâtre, ces événemens en attitudes, ces assassinats pittoresques, qui forment un si bel effet au dénouement de la plupart de nos pièces nouvelles. Mais il est plus aisé d'étonner les yeux par de pareils tableaux, que de parler au cœur dans des vers éloquens et harmonieux.

Le désespoir, les transports convulsifs
Des courtisans de l'imbécille reine,
Qui frémissaient de se voir brûlés vifs.
Tel un hibou, dont l'oiseau du tonnerre,
Au bec tranchant, à la robuste serre,
A dérobé les monstrueux enfans,
Pousse dans l'air d'affreux gémissemens.

Dorat, hélas ! par les flammes perfides,
Voit consumer toutes ses héroïdes,
Tous ses recueils d'opuscules charmans,
Chansons, baisers, fables, contes, romans.
Le feu dévore estampes et vignettes.
D'un ton léger, en vain à leur secours
Il appelait Vénus et les Amours :
Tout disparaît, et s'envole en bluettes (1).

O que d'écrits doctement ennuyeux,
Que d'opéras bouffons et non joyeux (2),

---

(1) Nous avons de M. Dorat des Poëmes, des Tragédies, des Comédies, des Chansons, des Odes, des Héroïdes, des Épîtres, des Contes, des Romans, des Fables, et beaucoup de Préfaces. On pourrait le regarder comme une espèce de Parodie de M. de Voltaire, mais en se rappelant ces vers connus :

Genève imite Rome,
Comme le Singe est copiste de l'Homme.

(2) L'Opéra-Comique était le dernier asyle qui fût resté à l'an-

De petits vers, en style de ruelle,
Sont le jouet de la flamme cruelle!
L'abbé Coyer (1) expire anéanti.
Fayel (2) périt, Zelmire (3) est consumée.
Tout Diderot à la fois englouti,
S'évanouit en épaisse fumée.
Le feu vengeur, de moment en moment,
Trouvait par-tout un nouvel aliment.
Même on vit l'heure où le vaste incendie
Allait atteindre à l'Encyclopédie.
Stupidité, pour la première fois,
Sent émouvoir sa pitié maternelle;
Elle perdit l'usage de la voix :
Et Diderot, non moins éperdu qu'elle,
Se crut plongé dans la nuit éternelle.

Muse, dis-moi comment le général,
Du bien public honorable victime,

---

cienne gaîté Française. Le Sage, Fuzelier, Piron, n'avaient pas dédaigné de s'exercer dans ce genre facile. Il est abandonné aujourd'hui au rebut de la littérature.

(1) Auteur des *Bagatelles morales.*

(2) Mauvaise Tragédie de M. d'Arnaud.

(3) Tragédie qui n'est guère meilleure, quoiqu'elle ait fait un peu plus de bruit.

Sut prévenir ce désastre fatal.
O rare exemple ! ô dévoument sublime !
De Curtius (1) émule glorieux,
Le général, en détournant les yeux,
Et dépouillant ses entrailles de père,
Dans le Bucher jette son Bélisaire (2).
Du froid volume incroyable ascendant !
La flamme siffle, et s'éteint en grondant.

» Quoi! c'est donc vous, dit la reine charmée,
» C'est vous encor qui sauvez mes états!
» Vaillant guerrier, ne m'abandonnez pas;
» Votre nom seul me vaut presque une armée.
» Oui, je le jure, avant que de mon cœur
» Le tems efface un bienfait si flatteur,
» Le Mière même aura de l'harmonie,
» Saurin du goût, Saint-Lambert (3) du génie.

---

(1) Environ deux mille trois cent trente ans avant cette action héroïque du Général, le célèbre Quintus-Curtius, chevalier Romain, se précipita dans un gouffre avec ses armes et son cheval, pour le salut de sa Patrie.

(2) *Bélisaire*, Roman ou Conte moral, comme on l'aimera le mieux. Jamais les longues moralités ne furent prodiguées avec moins de discrétion que dans cet ouvrage. Le caractère du vieux Bélisaire, qui parle toujours, semblerait avoir été calqué, par l'auteur, sur le *Barbier babillard des Mille et une Nuits*.

(3) Auteur du Poëme des *Saisons*, ouvrage qui n'est pas d'une

» Et cependant, ô mes braves amis,
» Suivez-moi tous; et que cette journée,
» Par un festin, par des jeux terminée,
» Rende le calme à vos sens interdits «.

---

main vulgaire, mais où le génie ne s'annonce ni dans l'ordonnance, ni dans les détails : ouvrage par conséquent très-froid, et que son élégance ne sauvera pas de l'oubli.

FIN DU QUATRIÈME CHANT.

CHANT CINQUIÈME.

LE SOUPÉ.

Qui peut marcher sur les traces d'Homère?
Est-il un Sage admiré de nos jours,
Qui, son émule en sa noble carrière,
Sût, comme lui, varier ses discours,
Prendre un essor qu'on croirait téméraire,
Planer aux cieux, troubler le sein des mers,
Faire pâlir Pluton dans les enfers,
Ou prescrivant des chemins à la foudre,
Brûler le Xanthe étonné d'être en poudre?

Ce qui me plaît dans ce chantre fameux,
C'est que par-tout la nature est son guide.
Quand il a peint la victoire homicide,
Et les combats des héros et des dieux,
Sa muse alors prend un vol plus timide,
Il peint les ris, les festins et les jeux.

Tel est encore Arioste, mon maître;
Et son rival, si quelqu'un le peut être.
Combien d'objets et de tableaux divers

Sont

LA DUNCIADE CHANT V.

Eh! que diront nos communs ennemis?

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ASIATIC

Sont tour-à-tour embellis par ses vers!
Tout charme en lui : les Paladins, les Belles,
Les Enchanteurs, moins redoutables qu'elles,
Ces jeux guerriers où préside à-la-fois
Et la valeur et la galanterie,
Tout l'appareil des superbes Tournois,
Tous les trésors de l'antique féerie,
Et de Roland la jalouse furie,
Et ses malheurs, et sur-tout ses exploits...

O du Poète illusion divine!
Comme on croit voir tout ce qu'il imagine!
Que son lecteur avec plaisir le suit
Dans ces palais habités par Alcine,
Qu'un souffle élève et qu'un souffle détruit!
Qu'on se plaît même au récit apocriphe
Et de son ogre et de son hyppogriffe!

Homère et lui sur le sacré vallon
Donnent l'exemple aux enfans d'Apollon.
De traits nouveaux sans cesse ils nous réveillent.
Ils sont divins même alors qu'ils sommeillent.
J'aime à les voir, fatigués des combats,
Nous amuser des apprêts d'un repas;
Pour imiter leur aimable délire,
C'est un festin que je vais vous décrire.

Stupidité connaît ses favoris.
Tout rimailleur est un peu famélique.
Elle propose à la troupe héroïque
Un Soupé fin. Messieurs les beaux-esprits
Conviendront tous qu'un Soupé vaut son prix.
La déité, d'ailleurs, est magnifique.
Elle prétend que ses mignons chéris,
Bien restaurés, seront plus aguerris.
Elle a besoin d'aiguillonner leur zèle :
Car le héros le plus déterminé
Combat fort mal, s'il n'a pas bien dîné.
Dans tous les rangs l'agréable nouvelle
De bouche en bouche est portée à l'instant.
Ils viennent tous se ranger auprès d'elle :
Ainsi qu'on voit un essain bourdonnant (1)
Fondre, à grand bruit, sur la neige liquide
D'un lait nouveau qui tombe en bouillonnant,
Telle accourait la cohorte stupide.
On a servi le céleste banquet.
Au premier rang Stupidité se place,
Et veut avoir son général en face.
Plus d'un guerrier en murmure en secret :
Mais Marmontel de cet honneur insigne,
Malgré l'envie, est jugé le plus digne.

(1) Comparaison imitée de l'*Iliade*, et peut-être appliquée ici plus convenablement.

A ce festin, que doit suivre un combat,
On ne voyait ni le ramier sauvage,
Ni la perdrix qui charme l'odorat,
Ni le faisan au superbe plumage :
Cet appareil d'un goût trop délicat,
Et tous ces mets vantés par la mollesse,
Flatteraient peu la robuste déesse.

Un sur-tout d'or, forgé sur les dessins
Qu'elle a tracés de ses pesantes mains,
Offre aux besoins de ses guerriers avides
Un choix heureux d'alimens plus solides.
Aux conviés il présente à la fois
Tous les trésors d'un potager fertile.
On applaudit du geste et de la voix
Cet art d'unir l'agréable à l'utile.
Le vin de Brie et l'Auvernat fumeux
Sont prodigués à la troupe imbécille,
Qui croit jouir du nectar précieux
Des mains d'Hébé préparé pour les dieux.
Tous de leur reine observent le visage.
On voit s'enfler d'un légitime orgueil
Ceux qu'elle daigne honorer d'un coup-d'œil :
Tous sont jaloux d'un si noble avantage.

Vous avez vu peut-être dans Paris

De ces bureaux ouverts aux beaux-esprits.
Communément une sibylle antique
Fait les honneurs du cercle académique.
Tous les talens confus, humiliés,
Sont étonnés de ramper à ses pieds :
Car la sibylle est sur-tout despotique.
Il faut lui plaire. Écoutez ses flatteurs;
C'est Calliope, Euterpe, ou Polymnie :
Stupidité, par ses admirateurs,
Est prise aussi pour le dieu du génie.
On applaudit à ses moindres propos;
On porte aux cieux et sa galanterie,
Et du festin la noble symétrie;
On boit, on rit, on chante, on se récrie :
C'était vraiment le paradis des sots (1).

Pour redoubler leur joyeuse folie,
La déité, complaisante à leurs jeux,
Veut à l'instant que Beaumarchais (2) publie
Le digne choix, encor secret pour eux,
Des candidats de son académie.

---

(1) Allusion au *Paradise of fools* de Milton.

(2) M. de Beaumarchais est, dit-on, très-agréable et très-gai dans la Société. C'était une raison pour lui de s'en tenir à son naturel, et de ne pas se faire violence, pour devenir, dans de tristes Drames, l'imitateur et le copiste de M. Diderot.

Il prend la feuille. A peine il croit ses yeux :
Il voit son nom parmi ces noms fameux.
A tant de gloire il ne s'attendait guère ;
Mais Diderot, protecteur généreux,
Daigna pour lui descendre à la prière,
Et mendier le brevet littéraire.
Il fut élu. Diderot s'applaudit
De cet honneur qu'on rend à son crédit.

Vous présidiez à la savante liste,
Peintre galant des bijoux indiscrets (1),
Tantôt cynique, et tantôt moraliste ;
Et vous, Saurin, de qui le drame anglais (2),
Grace à Molé, fut vainqueur des sifflets.

La docte lice est ouverte à Sedaine,
Qui tour-à-tour pathétique et bouffon (3),

---

(1) Les *Bijoux indiscrets*, Roman très-ordurier, dont l'idée est prise d'un vieux conte Gaulois. Ces Bijoux parlent ordinairement Français ; mais on leur fait dire en Latin, en Anglais, en Italien et en Espagnol des obscénités plus révoltantes que celles de l'*Aloisia*, et du *Portier des Chartreux*. Ce livre se trouve pourtant dans la Collection d'un Philosophe célèbre.

(2) *Beverley*, ou le Joueur. C'est un des plus monstrueux Drames que nous ayions dérobés aux Anglais.

(3) Pathétique dans sa comédie du *Philosophe sans le savoir*, et plus encore dans son opéra comique du *Déserteur* ; Bouffon dans *Blaise le Savetier*, etc.

D'un double éclat a brillé sur la scène.
Fréron s'approche, il croit trouver son nom.
Espoir trompeur! Tel que l'hébreu Moïse,
Il est exclu de la terre promise.
Il en soupire, et voit l'abbé le Blanc (1),
Du même honneur éternel postulant,
Orner enfin le catalogue illustre.
Quoiqu'il atteigne à son quinzième lustre,
Il ne croit pas y parvenir trop tard.
Ce même jour, antique Baculard,
Vit couronner ta tête séculaire.
On attendait le grand nom de le Mière;
Mais la déesse, en ses profonds desseins,
Lui réservait de plus nobles destins (2).

Mon cher lecteur, vous concevez, je pense,
Combien la troupe avec attention
Prêtait l'oreille à la promotion.
Bientôt succède à leur profond silence
Un bruit confus. On boit à la santé
Des candidats, qui soupirent d'avance

---

(1) Auteur d'une tragédie d'*Aben-Saïd*, et de quelques Lettres non Françaises sur les Anglais. On disait, il y a plus de trente ans, qu'il serait peut-être un jour de l'Académie.

(2) Voyez la fin du sixième Chant.

Pour les jetons (1) de l'immortalité.
Les flots de vin coulent de tout côté.

Enfin l'ardeur du bachique délire
Allume en eux le besoin de médire.
Stupidité, de cerveaux en cerveaux,
Fait pétiller le feu de ses bons mots.
La gaîté brille aux dépens de Voltaire.
Le dur sarcasme et l'ironie amère
Sont épuisés sur ce chantre divin.
Fréron pourtant, avec un ris malin,
Veut qu'on le mette au-dessus de le Mière.
Mais Diderot, esprit dur et chagrin,
Gourmande ainsi l'auteur folliculaire :

« C'est bien à toi, Zoïle hebdomadaire,
» Ivre d'orgueil encor plus que de vin,
» D'oser fixer le rang d'un écrivain!
» Va, si tu peux, recommencer à boire,
» Mais ne crois pas distribuer la gloire. »

» Qu'appelles-tu la gloire, dit Fréron?

(1) La plupart des Académies ont des jetons. C'est une espèce de droit de présence, un encouragement à l'assiduité. On appelle *Jetoniers* ceux des Académiciens à qui l'on ne connaît guère d'autre mérite que d'être assidus. M. Suard est un académicien jetonier.

» Il te sied bien d'en prononcer le nom,
» Déclamateur indigeste et barbare!
» Eh! quel lecteur, armé contre l'ennui,
» Pût achever ton *Aveugle Tartare* (1)?
» Du Nord en vain tu mendias l'appui (2).
» Il s'est lassé de ton jargon bizarre;
» D'un pôle à l'autre on te siffle aujourd'hui.»

« Tais-toi, coquin, reprend le Philosophe. »
On applaudit : car, chez le peuple sot,
L'injure plaît, et tient lieu de bon mot (3).
Mais vivement blessé de l'apostrophe,
Fréron se lève, il s'élance au buffet,
Prend un flacon, qu'il épuise d'un trait;

---

(1) Que ceux qui ont le plus admiré M. Diderot sur parole, lisent en effet, s'ils le peuvent, sa rapsodie de l'*Aveugle Tartare*, servant d'introduction à une autre rapsodie bien plus étrange, intitulée l'*Humanité*, ou le *Tableau de l'Indigence*, triste Drame. On ne connaît rien de plus mauvais en aucune langue.

(2) Allusion au Voyage de M. Diderot en Russie. On prétend que ce voyage n'a pas eu le succès qu'on en espérait pour l'honneur de la Philosophie.

(3) Témoin quelques libelles répandus depuis quelque tems par de soi-disans Philosophes, et quelques vers du genre de ceux ci:

Vermisseau né du cu de Desfontaines,
Lâche Zoïle, autrefois laid giton, etc.

Et, d'un bras sûr, le fougueux journaliste
Le fait voler droit au nez du sophiste.

A cet affront, Diderot furieux,
Pâle d'abord, mais le feu dans les yeux,
Humilié d'un pareil adversaire,
A coups pressés fond sur le téméraire.
Ainsi qu'on voit deux taureaux mugissans,
Troubler la paix d'un riant pâturage,
Et dans l'accès d'une jalouse rage,
S'entrechoquer de leurs fronts menaçans,
Des deux rivaux tel était le courage.
Un même esprit de vertige et d'horreur
Aux conviés inspire leur fureur.
De la discorde, ô détestables suites!
On allait voir le festin des Lapithes (1),
Quand tout-à-coup Baculard, leur Nestor (2),
D'un pas, qu'il hâte, au milieu d'eux s'avance.
Déja pour lui le siècle recommence,
Et le miel pur, qui s'écoule à flots d'or,
A moins d'attraits que sa douce éloquence.

» Eh! que diront nos communs ennemis?

---

(1) Voyez le XII^e. livre des *Métamorphoses*.

(2) Tout ce qui suit est exactement imité du premier livre de l'*Iliade*.

» Quel doux espoir va leur être permis,
» S'écria-t-il, quand des récits fidèles
» Leur apprendront vos funestes querelles!
» Prêtez du moins l'oreille à mes avis:
» D'autres héros souvent les ont suivis.
» J'ai vu passer un siècle de lumière:
» Pradon (1), Boyer, le célèbre Coras,
» Ont sous mes yeux achevé leur carrière.
» Je me souviens d'avoir connu Linière (2);
» Et d'assez près j'ai marché sur les pas
» Du grand Cotin, dont vous n'approchez pas.
» Tous ces héros habitent l'Elysée.
» Depuis ce tems, sur la terre épuisée,
» On chercherait vainement leurs pareils.
» Leur indulgence agréait mes conseils.
» S'ils ont ainsi respecté ma jeunesse,
» On peut, sant honte, honorer ma vieillesse.

---

(1) Noms obscurs, devenus immortels par les satyres de Boileau. Tout le monde connaît cette jolie épigramme de Racine:

Entre le Clerc et son ami Coras, etc.

Ce Coras avait fait le Poème Épique de *Jonas*, ou *Ninive pénitente.*

(2) Écrivain du même ordre que les précédens. On a dit qu'il n'avait de l'esprit que contre Dieu; mais ce n'était point alors une recommandation.

» Vous, Diderot, pardonnez à Fréron
» De vains propos échappés à l'ivresse,
» Faites-lui grace ; et vous, Aliboron,
» N'outragez plus un sage respectable.
» Stupidité, qui parle par ma voix,
» Veut qu'à l'instant on se rende à ses lois.
» Allons, amis, remettons-nous à table;
» Que l'on s'embrasse, et qu'un refrein joyeux
» Ramène enfin la concorde en ces lieux.»

A ce discours du vieillard vénérable,
La paix revient, les esprits sont calmés:
Ainsi jadis les animaux charmés
Des chants d'Orphée ont reconnu l'empire,
Et les lions, les tigres désarmés,
Obéissaient aux accords de sa lyre.

FIN DU CINQUIÈME CHANT.

CHANT SIXIÈME.

LE BOUDOIR.

O que l'Amour sur nos sens a d'empire!
Dans ses filets tout mortel égaré
Fuirait en vain le charme qui l'attire.
D'un feu secret jour et nuit dévoré,
Il se consume, il ne vit, ne respire
Que pour l'objet dont il est enivré:
Un faible enfant produit tout ce délire!

Ainsi que moi, sans doute, cher Lecteur,
Vous connaissez cet aimable Enchanteur.
Est-il besoin qu'avec plus d'énergie
J'expose ici ses prestiges divers?
Il n'est recoin, dans ce vaste Univers,
Inaccessible à sa douce magie,
Et son nom seul en dit plus que mes vers.
C'est au milieu de la stupide Orgie,
Parmi la joie et les cris des buveurs,
Que maintenant il répand ses faveurs.

Tandis qu'au gré de leur verve imbécille,
Ils détonnaient leur bruyant vaudeville,

Ses cris aigus, mais moins durs que ses vers,
D'un bruit perçant font retentir les airs.

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC

D'un autre soin Marmontel occupé
Prenait alors peu de part au soupé.
L'œil allumé de plaisir et d'ivresse,
Il contemplait la stupide déesse.
Il soupirait. Une vive rougeur
De ses desirs manifestait l'ardeur.
Stupidité, qui se sentait confondre,
Dissimulant sa douce émotion,
Jouait le trouble et la distraction,
Et commençait pourtant à lui répondre.
Du général le regard amoureux
Etait si tendre, annonçait tant de feux,
Qu'on oublia qu'il était téméraire.
C'était la force unie à l'art de plaire.
Notre héros aurait déconcerté
Dans ses rigueurs la prude la plus fière;
Pouvait-il moins sur la Stupidité?

Sexe charmant, osez être sincère.
Sans doute il est plus d'un moment par jour
Où votre orgueil a peine à se défendre,
Où la raison ne se fait plus entendre,
Où tout conspire en faveur de l'Amour.
Ce trouble heureux que lui-même a fait naître,
Ce doux transport est facile à connaître.
Le sein palpite; un feu séditieux

Brille, s'allume, étincelle en vos yeux.
Un vif éclat colore le visage :
Des sens émus ce désordre est l'ouvrage.
Notre héroïne, éprouvant ces combats,
Voulait en vain s'armer d'un œil sévère,
Ou se couvrir des voiles du mystère;
Tout décelait son timide embarras.
Ce n'était plus un secret que sa flamme.
Déja le Mière avait lu dans son ame :
Non qu'il osât ni témoigner ses feux,
Ni déranger ce tête-à-tête heureux;
Et cependant le feu qui le dévore
Dans son dépit se manifeste encore.
Mais dédaignant de s'en appercevoir,
Ivre d'amour la stupide immortelle,
Par un regard où la flamme étincelle,
Du général encourage l'espoir,
Et le conduit à son galant Boudoir.

Lieu favorable à l'amoureux mystère,
Et décoré par la main des plaisirs,
Où la beauté cesse d'être sévère,
Où tout l'invite à flatter ses desirs,
Et dont l'aspect, même à la plus austère,
A quelquefois dérobé des soupirs.

La déité, dans ce lieu de délices,

A de son goût prodigué les caprices.
Tous les objets dont il est embelli
Sont répétés par le crystal poli
De cent miroirs, dont le reflet magique
Etonne l'œil abusé par l'optique.
Ici, le nain paraît être un géant;
Là, le cyclope a les traits d'un enfant:
Et d'un art faux la bizarre imposture
De toutes parts y masquait la nature.

Sur les lambris, mille artistes rivaux,
Favorisés des regards de leur reine,
Ont déployé le feu de leurs pinceaux.
Le général voit son Aristomène (1),
Dont le succès affligea Melpomène.
Il voit l'aspic (2) qui, par un sifflement,
De Cléopâtre a fait le dénoûment,
Et ce tyran de mémoire abhorrée,

---

(1) Tragédie du Général, fort applaudie par ses amis dans sa nouveauté, mais qui fut trouvée détestable à la lecture, et qui n'a jamais reparu.

(2) Le Héros avait imaginé de dénouer sa tragédie de *Cléopâtre* par un aspic automate, qui, du fond d'une corbeille, s'élançait, *en sifflant*, sur le sein de mademoiselle Clairon. Ce *sifflement* fit dire à un homme de beaucoup d'esprit, qu'il était sur la pièce de l'avis de l'aspic.

Qui but la mort dans la coupe sacrée (1).
Tel de Didon le fugitif amant,
Sur les lambris du temple de Carthage,
Considérait avec étonnement
De ses exploits l'intéressante image (2),
Dans le Boudoir, ainsi notre héros
De son Théâtre admirait les tableaux.
On y voyait l'aveugle Bélisaire (3),
Embéguiné du bonnet doctoral
Dont l'affubla son Apollon moral.
Auprès de lui, l'auteur de sa misère,
Justinien (4), qui l'écoute à regret,
Paraissait dire : Ah! que n'est-il muet!

D'autres sujets, empruntés de la fable,
Ornaient encor ce séjour délectable.

---

(1) Allusion à ces vers du Héros, dans sa tragédie de *Denis le Tyran*.

. . . . . Sa main désespérée
M'a fait boire la mort dans la coupe sacrée.

On observa très-judicieusement que ce dernier vers pouvait être Anglais, Italien, Latin, Grec, mais qu'il n'était pas Français.

(2) Voyez le premier livre de l'*Énéïde*.

(3) Voyez la dernière note du IVe. Chant.

(4) Personnage du roman de *Bélisaire*.

C'était

C'était Protée et ses pesans troupeaux (1).
Non loin de là, sous l'amant qu'elle adore,
Pasiphaé travaille au Minotaure.
Enfin d'Alcide on voyait les travaux.
Par la vigueur de ses amours rapides
Il étonnait toutes les Danaïdes (2).

O Marmontel, un spectacle si doux
Témoigne assez ce qu'on attend de vous !
Vaillant guerrier, soyez le digne émule,
Et, s'il se peut, l'heureux vainqueur d'Hercule.
Qui plus que vous, brave athlète d'amour,
Doit mériter l'honneur de ce grand jour?
Vous savez bien que lorsqu'une déesse
Veut d'un mortel éprouver la tendresse,
Si toujours prompt à flatter ses désirs,
Toujours nouveau dans sa brûlante ivresse,
Il la conduit de plaisirs en plaisirs;
S'il vient à bout d'étonner sa maîtresse;
S'il porte au moins ses amoureux exploits

---

(1) Les monstres marins de Protée, et le tableau des amours de Pasiphaé, forment une décoration de goût très-convenable au lieu de la scène.

(2) Elles étaient cinquante. On sait comment Hercule les étonna dans une seule nuit.

Au nombre heureux formé de trois fois trois (1),
Le destin veut qu'avec elle il partage
Le noble don de l'immortalité:
Ce don sublime est le prix du courage.
Jeune Adonis, ta fragile beauté,
Ni la déesse, objet de ton hommage,
Ni ses baisers, n'ont pu du sort jaloux
En ta faveur adoucir le courroux :
Et Marmontel, du beau feu qui le guide,
Se promet bien un bonheur plus solide.

Toi qui traças de si galans tableaux,
Législateur d'Amathonte et de Gnide,
Gentil Bernard (2), prête-moi tes pinceaux,
Car mon sujet demande un autre Ovide.
Le général s'élance dans les bras
De son amante : « O vous que j'idolâtre,
» Lui disait-il, ma chère Cléopâtre,
» Cessez enfin d'inutiles combats;

---

(1) Voyez, dans le docte et discret Mathanasius, combien l'antiquité savante a toujours eu de vénération pour le nombre *Trois*.

(2) Auteur du joli Poème de l'*Art d'aimer*: Ouvrage au dessous de la réputation qu'il avait avant de paraître. On n'y trouve aucun trait de sentiment; mais il est d'ailleurs plein d'esprit, d'images riantes, de détails charmans, et l'auteur est souvent inspiré par les Graces.

» A mes transports livrez ce sein d'albâtre,
» Quittez, quittez ce timide embarras. «
D'un œil avide où la volupté brille,
De la déesse il parcourt les appas :
Stupidité, qui riait aux éclats,
Se laisse aller sur un sofa jonquille.

O de Rosoi ! ô Baculard ! ô Blin !
Je vis fouler par l'auguste derrière
Tous vos écrits si bien mis en lumière,
Si décorés par l'élégant burin
Des Gravelot, des Longueil, des Cochin (1).
Le beau volume, aux jeux d'amour propice,
Sous l'Immortelle officieux coussin,
A mon héros rendit un doux service.

Enfin, il touche au terme de ses vœux ;
Il s'oriente, et sans que rien l'arrête,
Il s'établit dans sa noble conquête,
Et des mortels se croit le plus heureux.
De cent baisers il couvre sa maîtresse,

---

(1) Célèbres graveurs. Il semble que les éditions les plus belles, les plus ornées, aient été réservées, de nos jours, aux ouvrages les plus insipides. On a cru leur donner du prix par ces ornemens : erreur qui ressemble à celle de ces femmes laides, qu'un excès de parure ne rend que plus effroyables.

Qui les reçoit avec des yeux distraits;
Cette indolence a pour lui des attraits,
Et redoublait son amoureuse ivresse.

Déja pourtant aux charmes du plaisir
Stupidité se montre plus sensible.
Son feu caché, trahi par un soupir,
Encourageait son amant invincible.
Il franchissait l'instant déterminé
Par qui sa gloire allait être certaine.
Huit fois de suite il s'était couronné
D'un beau laurier dans les bras de la reine.
Il atteignait au nombre fortuné;
Mais un malheur dérangea sa neuvaine.
Le sort jaloux voulut que Marmontel
N'eût pas l'honneur d'être un Sot immortel.
Il faut, lecteur, qu'ici je vous confie
Ce qui causa cette étrange avanie (1).

Le Mière alors, dans un sallon voisin,
S'était glissé sans nul mauvais dessein,
Mais seulement ayant la fantaisie
De combiner un plan de tragédie.

---

(1) *Avanie* est, en pareil cas, le mot d'usage dans la bonne compagnie.

Depuis long-tems il méditait en vain,
Quand tout-à-coup, poussé par le destin,
Dans son accès, se croyant roi de Perse,
Il déclama quelques vers d'Artaxerce (1),
Du mieux qu'il put contrefaisant le Kain (2),
Criant, beuglant, et se trouvant divin.
Du général, ô soudaine merveille!
Ces vers à peine avaient frappé l'oreille,
Que sans vigueur au terme du combat,
L'œil éteint, pâle, et plus froid que Dorat (3),
Il s'engourdit sur la sotte amazone,
Tel que Phinée en voyant la Gorgone (4).

Stupidité, perdant son doux espoir,
Quitte aussi-tôt le céleste Boudoir,
Court au sallon, saisit l'auteur tragique,

---

(1) Tragédie de M. le Mière, dont la Scène est en Perse.

(2) Célèbre acteur tragique, mais dont le jeu n'était pas toujours naturel.

(3) Nous ignorons si M. Dorat, qui est aussi un Poëte à bonnes fortunes, a le malheur d'être un peu sujet aux mêmes accidens qu'éprouve ici le Général, ou si l'Auteur n'a voulu faire allusion qu'à la froideur de ses ouvrages. Nous abandonnons cette partie du commentaire à la discrétion des dames, qui peuvent connaître plus à fond que nous les talens de M. Dorat.

(4) Voyez le cinquième livre des *Métamorphoses*.

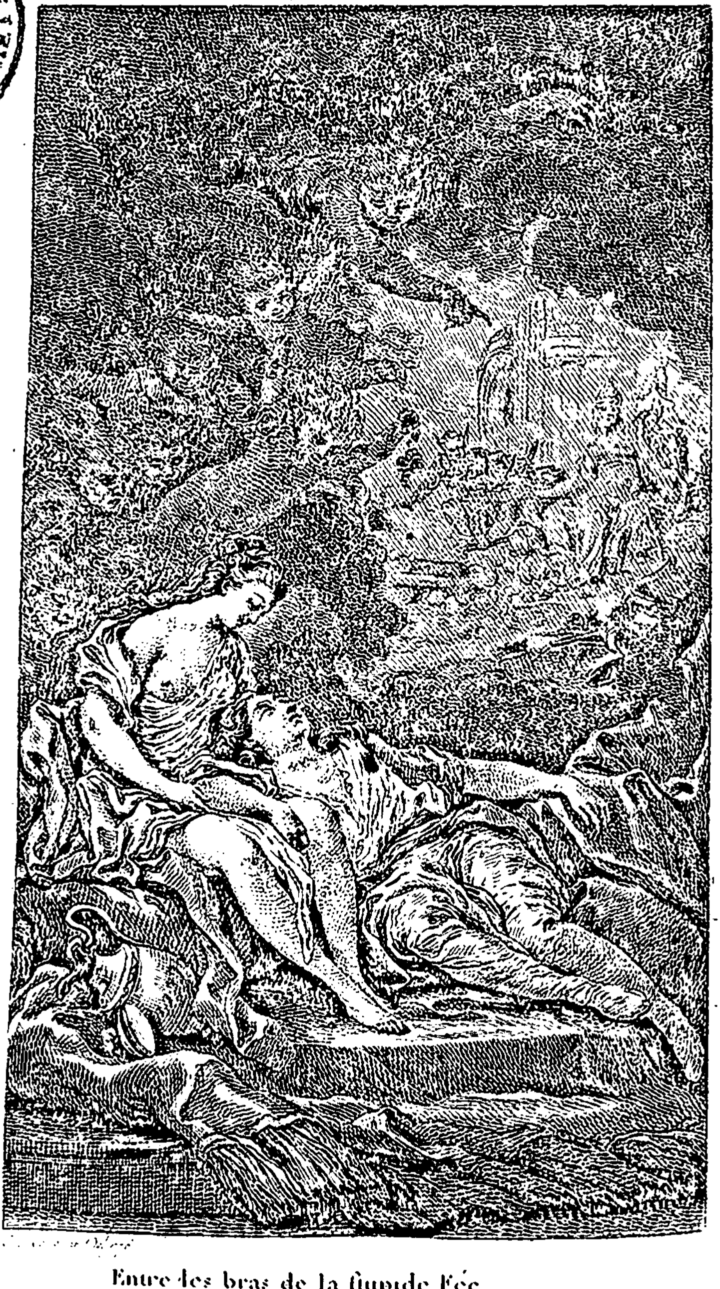
Autour de lui trace un cercle magique,
Et tout-à-coup, ô prodige imprévu!
Sous la baguette il reste confondu.
Ne pouvant fuir, ni parer sa disgrace,
Dans la terreur il paraît absorbé:
Déja son corps occupe un moindre espace,
Son nez s'alonge en un bec recourbé (1);
Il voit ses bras se couvrir de plumage:
Oiseau de nuit, il en a le langage;
Ses cris aigus, mais moins durs que ses vers,
D'un bruit perçant font retentir les airs;
Et cependant, sous sa forme nouvelle,
A la déesse il est encor fidèle.

---

(1) Autre imitation des *Métamorphoses*. M. le Mière semblerait avoir eu quelque pressentiment de la sienne, lorsqu'il a dit, à la fin de son Poëme sur la Peinture:

Ce corps vil et mortel a revêtu des aîles.

FIN DU SIXIÈME CHANT.



Entre les bras de la stupide Fée,
Il s'abandonne aux charmes de Morphée.

CHANT SEPTIÈME.

LA VISION.

MUSE, reviens au Boudoir amoureux,
Qui du héros trompa les tendres vœux.
Entre les bras de la stupide Fée,
Il s'abandonne aux charmes de Morphée,
Qui sur ses yeux, pour prix de ses travaux,
D'un doux sommeil répandait les pavots;
Et cependant son amante fidèle
Veut lui payer, par des bienfaits nouveaux,
Le noble effort qu'il a tenté pour elle.

Elle commande aux folles visions,
Aux songes vains, aux larves mensongères,
De le couvrir de leurs ailes légères,
De l'entourer de leurs illusions;
Et sur le champ la troupe fantastique,
Du sombre empire accourant à sa voix,
Peint à ses yeux, dans un songe magique,
La déité donnant par-tout des lois,
Et l'Univers rempli de ses exploits.
Que ces tableaux lui font aimer sa reine!

Qu'avec plaisir, au-devant de sa chaîne,
Il voit voler les peuples et les rois!

Du charme heureux telle était la puissance,
Que des objets de ces divers tableaux
La fugitive et trompeuse apparence
Semblait réelle aux regards du héros:
Il croit veiller et sentir leur présence.
Tel, en dormant, un chien rempli d'ardeur,
Croit tout-à-coup entendre le chasseur;
Au son du cor, il s'agite, il aboie,
Et semble prêt à fondre sur sa proie:
Ou tel encore un généreux coursier,
Par un effet de son instinct guerrier,
Rêve aux combats, frémit, s'impatiente,
Et de son pied frappe la plaine absente (1):
De même alors le héros enchanté
Entend, voit, suit sa chère déité.

Elle conduit la horde hyperborée
De ces brigands que le nord a vomis (2),

---

(1) Imitation d'un beau vers, que nous croyons de Claudien:

. . . . . *Absentem ferit ungula campum.*

(2) Tableau du saccagement de Rome par les peuples du nord. Les ruines de l'Italie attestent que la Stupidité marchait réellement à la tête de ces Barbares.

Désolateurs de l'Europe éplorée,
Et des beaux-arts farouches ennemis.
Sous ses drapeaux allez, troupe cruelle,
Aux bords du Tibre où sa voix vous appelle.
Portez la flamme au palais des Césars.
Sur les débris des temples, des statues,
Des arcs brisés, des colonnes rompues,
Foulez aux pieds l'orgueil de leurs remparts,
Exterminez ces fiers enfans de Mars.

Du sein de Rome embrasée et fumante,
Le général est soudain transporté
Vers ces climats où la Stupidité
Aujourd'hui même est encor triomphante :
Bords enchanteurs, couronnés de palmiers (1),
Et du soleil visités les premiers.
Quelle autre scène à ses yeux se présente!
La Déité se coiffe d'un turban,
Tient dans ses mains le sabre et l'alcoran.
A ses genoux, l'erreur, l'hypocrisie,
Le fanatisme a fait tomber l'Asie,
Et l'ignorance affermit son pouvoir.
Le Musulman, féroce par devoir,
Guidé par elle aux murs d'Alexandrie,

---

(1) La Syrie, théâtre des premières conquêtes des Sarrasins.

Va signaler sa pieuse furie (1).
Voyez les arts pleurans sur leurs débris:
Voyez brûler ce vaste amas d'écrits,
Ce grand dépôt des trésors du génie:
Que de travaux en un jour effacés,
Que de grands noms à-la-fois éclipsés,
Trompent le vœu des filles de mémoire!

Or maintenant, Messieurs les beaux-esprits,
Tous immortels, si l'on veut vous en croire,
Petits auteurs d'une chanson à boire,
D'un madrigal, d'un bouquet pour Doris,
Petits rimeurs qui remportez des prix,
Conteurs moraux d'un sot orgueil pétris,
Compilateurs, de fadaises nourris,
Qui de vos noms croyez remplir l'histoire,
Commentateurs de bouquins vermoulus,
Lisant toujours pour n'être jamais lus,
Il vous sied bien de prétendre à la gloire!

Mais la déesse accourt dans nos climats:
Elle y triomphe, et sur son front barbare
Met tour-à-tour le casque et la tiare.

---

(1) Embrasement de la bibliothèque d'Alexandrie, par le Calife Omar. On ne peut évaluer la perte que firent alors les connaissances humaines.

L'hermite Pierre accompagne ses pas (1).
Prêtres, nonnains, brigands, moines, soldats,
D'aventuriers fanatique ramas,
Font à l'hermite un cortége bizarre.
Sur l'Orient, surchargé de leur poids,
Tout l'Occident semble fondre à la fois.
Pieux fléaux des pays qu'ils désolent,
Guerriers sans chef, meurtriers sans aveu,
Ces insensés pillent, brûlent, violent,
Et par le crime ils pensent venger Dieu.

Dans les accès de leur aveugle rage,
Dans cet esprit de démence et d'erreur,
La déité contemple son ouvrage,
Et leur délire établit sa grandeur.
Pour mieux régner sur l'Europe soumise,
Elle s'assied au trône de l'Église (2);
L'épaisse nuit des superstitions
Vient aveugler toutes les nations.

---

(1) Le fanatisme des Croisades. L'effet en fut terrible; mais de ces calamités mêmes naquit un nouvel ordre de choses, qui contribua au bonheur de l'Europe.

(2) Les guerres de l'Empire et du Sacerdoce, pendant la barbarie du dixième siècle, que le Cardinal Baronius lui-même appelle un siècle de fer et de plomb. Il regardait ces scandales comme les naufrages de l'Église Romaine.

Au gré d'un Prêtre, à sa voix sanguinaire,
L'Europe entière est un champ de fureur :
Sur un décret de l'anneau du pêcheur,
On voit le fils armé contre son père;
A l'aigle altier l'humble agneau fait la guerre ;
Et le pontife, abusant de ses droits,
Ose marcher sur la tête des rois.

Alors s'élève un pouvoir sacrilège,
Né pour flétrir les autels qu'il protège (1).
C'est par le glaive et par les feux vengeurs
Qu'il asservit, et croit gagner les cœurs.
Vêtu d'un froc, l'absurde fanatisme
Erige en loi cet affreux despotisme,
Ce tribunal imbécille et cruel,
Monstre sanglant, qui frappe au nom du ciel.

Dans ce chaos d'ignorance profonde,
La déité, souveraine du monde,
Levant son front couronné de brouillards,
Promène au loin ses stupides regards.
De son aspect la fatale influence
Se fit sur-tout sentir à notre France :
Elle y régna dans ces siècles grossiers,

---

(1) L'inquisition.

Trop célébrés par nos vieux romanciers,
Où noblement dépourvus de science,
D'illustres foux, appelés Chevaliers (1),
Couraient le monde avec leurs Écuyers,
Et se battaient parfois à toute outrance;
Où nos aïeux croyaient aux négromans,
Aux possédés, et même aux revenans;
Où la raison, sur les bancs des écoles,
Avait fait place aux vains raisonnemens,
Aux graves riens, aux sottises frivoles,
Dont nous berçaient de prétendus savans,
Qui sous les mots étouffaient le bon sens (2).
Ciel! quel ramas de formes scolastiques,
D'argumens creux, de rêves fantastiques,
Logeaient alors, sous leurs bonnets quarrés,
Tous ces pédans plaisamment bigarrés,
Noirs, blancs, gris, bruns, capuchonnés, fourrés,
Chaussés, déchaux, rasés, barbus, mitrés!

---

(1) Les sottises héroïques de la Chevalerie, beaucoup trop vantées aux dépens du tems présent.

(2) Le règne des pédans scolastiques. Les écoles ressemblaient alors à des salles d'escrime, dit le cardinal Dupéron. C'est dans cet âge barbare qu'on vit cette foule de Docteurs irréfragables, séraphiques, illuminés, solennels, authentiques, universels, etc. L'ignorance la plus profonde eût été moins humiliante que cette science ténébreuse.

Ces disputeurs, fiers de leur ignorance,
N'étaient pas seuls les fléaux de la France.
Dans leurs châteaux mille petits brigands,
De leurs cantons subalternes tyrans (1),
Rivaux jaloux, ardens à se détruire,
Toujours armés, et toujours prêts à nuire,
Pour leur plaisir détroussaient les passans,
Puis s'égorgeaient : c'était l'esprit du tems.
Tems malheureux, âge de barbarie,
Siècles affreux qui lassent mon pinceau,
Privés de mœurs, dénués d'industrie,
Mais regrettés de Jean-Jacques Rousseau (2)!

Dieu! quelle nuit encor plus exécrable,
Par des forfaits tristement mémorable,
Traîne après elle une éternelle horreur (3)!
D'un Dieu de paix les prêtres en fureur
Osent prescrire à des mains meurtrières

---

(1) Tableau de l'Anarchie féodale.

(2) Si les Arts et les Sciences ont produit en effet les malheurs du monde, comme l'a prétendu l'éloquent citoyen de Genève, ce serait une conséquence naturelle de regretter, d'après ses principes, les tems d'ignorance et de barbarie que nous venons de parcourir. Le paradoxe de M. Rousseau est mieux combattu par les faits que par les raisonnemens.

(3) La fatale nuit du mois d'août 1572.

De se plonger dans le sein de leurs frères.
Paris sanglant les voit avec terreur
Offrir au Ciel d'homicides prières.
Stupidité, le poignard à la main,
Conduit ce peuple enivré d'un faux zèle.
Elle applaudit à ce zèle inhumain :
Qui le croirait? la Sottise est cruelle (1)!
Heureusement, la fière déité
N'a pas toujours cette férocité.
Le ridicule à la fureur succède.
Pauvres humains! à la ville, à la cour,
En robe, en froc, vous êtes tour-à-tour
Sots ou méchans : c'est un mal sans remède.

Passons du moins à des excès plus doux;
Jetons les yeux un moment sur la Fronde.
Que de fripons, d'intrigans et de foux,
Dans cette époque en sottises féconde!

---

(1) Ce vers nous paraît du plus grand sens. Qui ne frémirait à la vue de cette chaîne de désastres, tous émanés de l'ignorance, de la superstition, du fanatisme, en un mot de la sottise humaine? Ce grand tableau appartenait à la *Dunciade*. On voit que l'Auteur, sans usurper, comme tant d'autres, cette dénomination fastueuse, n'est pas moins Philosophe que Poète. Il est bien loin de penser qu'on soit coupable pour vouloir éclairer les hommes ; mais il ne faut pas faire du flambeau de la vérité un instrument d'incendie et de destruction.

Quoi! c'est donc vous, Monseigneur de Gondi (1)?
Prélat galant, factieux étourdi,
Soufflez le feu des discordes civiles,
Faites mouvoir ce troupeau d'imbécilles,
Tous ces badauts, sans pudeur et sans frein,
Qui, sur vos pas, au bruit des vaudevilles,
Vont dans Paris criant au Mazarin.
Pour enflammer leurs têtes indociles,
Vîte, accourez, Messieurs les gens de loi,
Criez comme eux; et, sans savoir pourquoi,
Au nom du Roi faites la guerre au Roi (1).

A ces tableaux d'antiques balourdises,
Qui du héros fixaient l'attention,
Stupidité, sans interruption,
Fit succéder nos modernes sottises
Que je supprime avec discrétion.
Quel art d'ailleurs, quel peintre assez habile
Pourrait saisir cette scène mobile,

---

(1) Le fameux cardinal de Retz, factieux par caractère, et sans avoir de projet bien arrêté. Il s'est peint lui-même dans des Mémoires pleins de génie, tel à-peu près qu'on le représente.

(2) Le grand Condé disait que la guerre de la Fronde ne méritait d'être chantée qu'en vers burlesques. Ce vers en est la preuve.

Ce

Ce tourbillon de travers passagers
Que l'on reproche à nos Français légers?

Vous pensez bien que parmi ces images
De nos erreurs, de nos goûts inconstans,
Le général vit nos prétendus sages,
Sophistes vains, effrontés charlatans,
De qui l'intrigue avait su, pour un tems,
De notre siècle extorquer les hommages;
Détruisant tout, voulant seuls exercer
Le droit d'écrire, et celui de penser;
Fabricateurs de systêmes futiles,
Frondeurs hardis des préjugés utiles,
Et dont l'orgueil et la témérité
Feraient haïr même la vérité.

Que le héros les voit avec ivresse
Contre le goût sceller leur union,
Tout asservir à leur opinion,
Des noms fameux de Rome et de la Grèce
Flétrir l'honneur, et porter au Permesse
La barbarie et la confusion!

Sur un autel qu'éleva leur démence,
Le général voit un colosse immense (1)

(1) Ce colosse immense n'aurait-il pas quelque rapport allégorique à la masse volumineuse de l'Encyclopédie? Ce n'est pas que le

De qui le front est caché dans les airs,
Et dont la main s'étend sur l'Univers.
Il reconnaît la déesse qu'il aime.
Cette merveille enivre tous ses sens.
Mais, ô prodige ! il s'aperçoit lui-même
Environné d'un nuage d'encens.
Il est aux pieds de l'auguste Immortelle,
Comblé d'honneurs qu'il partage avec elle.
A tout le Pinde il impose des loix (1),
Et la raison disparaît à sa voix.

---

projet de ce grand ouvrage ne fût digne d'un siècle de lumière, et que l'ouvrage même, comme on l'a répété souvent, n'ait eu quelques coopérateurs d'un mérite distingué ; mais il s'en est trouvé de très-médiocres en bien plus grand nombre. Une imagination fougueuse et déréglée, un esprit de licence, de vertige et d'orgueil, ont présidé à trop d'articles. On a déja observé que M. Diderot lui-même n'en a pas jugé plus favorablement. C'est, à bien des égards, le Chaos d'Ovide : *Rudis indigestaque moles.*

(1) Allusion à la *Poétique* du Général. Boileau avait donné plusieurs chefs-d'œuvre, et entr'autres, sa belle Epître sur le passage du Rhin, avant que de s'ériger en législateur du Parnasse.

FIN DU SEPTIÈME CHANT.

...THE ...SAY ...NCH ...SOCIETY

Homère en Grèce aurait eu cet honneur

CHANT HUITIÈME.

L'AMBASSADE.

QUAND le héros, fier de sa vision,
En savourait la douce illusion,
Et qu'enivré du songe prophétique,
Il voit déja de nouveaux Marmontels
Répandre au loin sa doctrine hérétique,
Et du bon goût renverser les autels,
Que faisiez-vous, Nymphes de l'Hippocrène,
Divinités si chères autrefois.
A nos Français, quand le plus grand des Rois
Vous appelait aux rives de la Seine,
Et qu'on vous vit accourir à sa voix ?

Filles du Ciel, ô muses adorées !
Tout a changé, ces beaux jours ne sont plus.
La barbarie habite nos contrées,
Et les accords de vos lyres sacrées
D'un siècle ingrat sont à peine entendus.
Stupidité dès long-tems vous menace,
Et des complots de son orgueil jaloux
Déja le bruit est monté jusqu'à vous.

De ses guerriers vous connaissez l'audace,
Pudiques sœurs; ah! pour vous j'en frémis!
Par un serment ils se sont tous promis,
Si le destin leur livre le Parnasse,
De faire, hélas! à vos chastes attraits
L'affront cruel qu'on ne vous fit jamais.
D'avance entre eux ils disputent leur proie.
Tels que jadis, sur les cendres de Troie,
Les fils d'Atrée, Ulysse, Mérion,
Pyrrhus, Ajax, tous les chefs de la Grèce,
Dans les transports d'une insolente ivresse,
Se partageaient les veuves d'Ilion,
Telle est des sots la superbe folie.
Diderot veut qu'on lui cède Thalie (1).
Robé prétend, même aux yeux des vainqueurs,
De Polymnie (2) arracher les faveurs.
Mille rivaux menacent Melpomène.
Plus fier qu'eux tous, l'auteur d'Aristomène,
S'il en eût cru ses brûlantes ardeurs,
Pour effacer l'affront de sa neuvaine,

(1) On sait que c'est une des prétentions favorites de M. Diderot, que d'avoir réformé et perfectionné le genre comique.

(2) Polymnie est la muse de la mélodie et du chant; et personne n'a moins respecté l'harmonie dans ses vers, que M. Robé. L'attentat qu'il médite sur cette muse, n'en est que plus original.

Eût, à lui seul, violé les neuf sœurs (1).
Mais il s'arrête, et veut borner sa gloire
A profaner la muse de l'histoire (2).
Pauvre Clio, quoi! tes trésors divins
Seraient en proie à ses pesantes mains!

L'impur dessein de la horde stupide
Fait frissonner la troupe Aganippide.
Elles tremblaient qu'un arrêt des destins
A Marmontel n'abandonnât leurs charmes.
Dans un couvent de timides nonnains,
Au front modeste, aux yeux doux et bénins,
Un grenadier répandrait moins d'alarmes.
Rien n'est égal à cet effroi mortel
Qu'aux doctes sœurs inspire Marmontel.

Témoins du trouble où ces complots perfides
Avaient plongé les chastes Piérides,
Apollon veut dissiper leur frayeur.

---

(1) Tout ce morceau paraît une imitation de ces vers de Claudien :

Jam credunt vicisse Deos, mediisque revinctum
Neptunum traxisse fretis. Hic sternere Martem
Cogitat, hic Phœbi laceros divellere crines.
Hic sibi promittit Venerem, speratque Dianæ
Conjugium, castamque cupit violare Minervam.

(2) Il faut se rappeler que le Général est Historiographe.

» Quoi! leur dit-il, mes compagnes fidelles,
» Quoi! sous mes yeux craindre qu'un ravisseur
» De vos appas ne profane la fleur!
» Consolez-vous, vous resterez pucelles. »
Plaisant moyen de consoler des belles!

Le Dieu pourtant, dans le fond de son cœur,
Quoi qu'il en dît, ne pouvait sans ombrage
Voir contre lui se former cet orage:
Non qu'il craignît, car un Dieu n'a pas peur;
Mais des projets de la fière Immortelle
Voulant du moins percer la profondeur,
Il résolut de députer vers elle
Un espion qu'on nomme Ambassadeur (1).
Pour cet emploi brillant et difficile,
Jadis à Rome il eût choisi Virgile,
Homère en Grèce aurait eu cet honneur,
Milton dans Londre, et le Tasse à Ferrare.
Un seul Français, favorisé comme eux,
Du grand Henri chantre à jamais fameux,
Pouvait prétendre à ce titre si rare.

---

(1) Non pour faire une alliance avec elle, intention ridicule que quelques personnes ont fait semblant de prêter à l'Auteur; il sait trop bien qu'*entre ces ennemis il n'est pas de traité*; mais, comme il le dit, pour pénétrer les projets de la Déesse.

Il fut nommé. Le Parnasse applaudit:
L'Envie alors fut réduite à se taire.

Flatté d'un choix qui prouvait son crédit
Près d'Apollon, l'impatient Voltaire,
Quoique malade, et presque octogénaire,
Chez la déesse en hâte se rendit.
Même on prétend que pour aller plus vîte,
Il enfourcha le superbe grison,
Dont autrefois à sa Jeanne il fit don (1).
Cette monture assez hétéroclite,
Chemin faisant, lui rappelait Fréron.

Peut-être ici quelque lecteur profane
Demandera : Mais à quoi bon cet âne?
Je vous l'ai dit, il fallait un coursier
Pour transporter notre illustre malade;
Et puis, d'ailleurs, ce baudet singulier
De son espèce est-il donc le premier
Que l'on ait fait conseiller d'Ambassade?

---

(1) Il serait très-permis en Poésie de représenter l'Arioste monté sur son hyppogriffe. L'âne qui eut l'honneur de porter la Pucelle, le beau Dunois, etc. n'est pas indigne de porter M. de Voltaire. Le choix de cette monture nous paraît même d'autant plus judicieux, que c'est une politique très-adroite à un Ambassadeur, que de se ménager, au besoin, quelque intelligence dans le pays ennemi.

Ah! je connais maint âne plus grossier,
Qui dans l'État occupe un plus beau grade :
Respectez donc le céleste baudet,
Et laissez-moi, de grace, aller au fait.

Pour illustrer à jamais son entrée,
Une brillante et nombreuse livrée
Accompagnait le grave Ambassadeur,
Et de son rang annonçait la splendeur.
Comme il en fit le choix à la volée,
C'était un peu marchandise mêlée.
J'en suis fâché ; mais d'un historien
La loi première est de ne cacher rien.

Un des suivans était Robert Covelle (1),
Grand sectateur de la loi naturelle,
Qui doit sa gloire au libelle grivois
Ecrit en vers contre les Génevois.
Plus loin venait, aux ordres de Voltaire,
D'aventuriers une troupe légère ;

---

(1) C'est le Héros du Poème intitulé *la Guerre de Genève*. L'Auteur de ce Poème a eu grande raison de dire, en parlant du style de Boileau :

Il est trop beau, je ne puis l'imiter.

Il y a véritablement une prodigieuse différence de la *Guerre de Genève* au *Lutrin*.

Le dur Martin (1), le prudent Cacambo,
Et ce Pangloss, qui voyait tout en beau,
Et ce Candide, amant de Cunégonde,
Vaurien aimable, et libertin charmant,
Lui qui parfois combat si plaisamment
La Providence, arbitre de ce monde;
Tous égrillards et pécheurs endurcis,
Et se moquant du peuple circoncis (2).

On discernait, dans la joyeuse bande,
Maints beaux-esprits frondeurs de la légende.
L'un des premiers est Guillaume Vadé (3),

---

(1) Personnage du roman de *Candide*, par le Docteur Ralph. Il était difficile de prodiguer plus de gaîté sur un fonds plus triste. L'Auteur veut prouver que tout est mal. Est-ce donc une vérité philosophique bien consolante pour le genre humain?

(2) C'est un des symptômes de l'épidémie philosophique actuellement dominante, que de se répandre en invectives contre le peuple Juif. On croit rabaisser le mérite des *Pseaumes* de Rousseau, en les appelant des Chansons Hébraïques. Veut-on humilier Racine? on ose dire qu'il n'a peint que des Juifs. Ces outrages d'une philosophie qui devait se piquer de tolérance et d'humanité, commençaient à révolter le public impartial; les lettres de quelques Juifs Portugais ont enfin vengé la Synagogue aux dépens des railleurs.

(3) Nous ne connaissons Guillaume Vadé, que par le témoignage de Catherine Vadé, sa cousine. Elle nous apprend que son cou-

De l'Évangile ennemi décidé.
On y voyait l'auteur de l'Ecossaise,
Qui, sous le nom de Jérôme Carré (1),
Donna le jour à plus d'une fadaise
Dont le public ne lui sut aucun gré;
L'abbé Bazin (2), discoureur agréable,
Par qui l'histoire est travestie en fable;
Certain docteur appelé Zapata (3),

---

sin était si modeste, qu'il ne voulait pas que l'on donnât à ses *Opuscules* d'autre titre que celui de *Fadaises* : ce qui prouve qu'il en jugeait assez comme le public.

(1) La même Catherine Vadé nous apprend que le fameux Auteur ou traducteur de la comédie de l'*Écossaise*, se nommait Jérôme-Thomas-Raymond-Ignace-Xavier-François-Régis Carré. Nous félicitons les lecteurs qui peuvent avoir la clef de ces plaisanteries. Pour nous, qui n'avons pas ce bonheur, nous avouons de bonne foi qu'elles nous paraissent assez insipides.

(2) Auteur de la *Philosophie de l'Histoire*. Cette Philosophie consiste à ébranler la certitude historique, en substituant aux témoignages des historiens une foule de conjectures souvent hasardées.

(3) Nous avons de ce Docteur environ soixante questions sur la Bible. On peut juger du caractère de ses plaisanteries, par une des questions qui terminent sa brochure. « Quand je rencontrerai « des filles Juives, dois-je coucher avec elles avant de les faire brû- « ler ? Et lorsqu'on les mettra au feu, n'ai-je pas le droit d'en pren- « dre une cuisse ou une fesse pour mon souper avec des filles Ca- « tholiques ? »

Et, pour tout dire, un fils de Loyola,
Le Père Adam (1), qu'on n'attendait point-là.

Quelque censeur va m'objecter encore
Que dans l'espoir d'en imposer aux yeux,
L'Ambassadeur aurait pu choisir mieux.
Brutus, Œdipe, Orosmane, Zamore (2),
Tant de héros si justement fameux,
Tant de grands noms que la gloire protège,
Et qui vivront chez nos derniers neveux,
Lui formeraient un plus noble cortège.
C'est mon avis. Ce choix précipité
Fut de sa part une témérité.

Avec sa suite, à la hâte assemblée,
Son Excellence, ainsi que je l'ai dit,
Piquant des deux sur sa monture aîlée,
Chez la déesse en pompe descendit.

Les sots d'abord lui fermèrent la porte;

---

(1) C'était un bon Jésuite, réfugié chez M. de Voltaire, et qui, malgré son nom, n'était pas le premier homme du monde, comme le disait souvent cet illustre Écrivain.

(2) C'est dans ces ouvrages dignes de sa gloire, que nous aimons à reconnaître M. de Voltaire. Il serait aussi injuste de le juger d'après sa livrée, que de vouloir apprécier un homme d'état sur les propos de son antichambre.

Ils ignoraient quelle était son escorte.
Ils redoutaient que l'escadron guerrier
Ne méditât contre eux quelque entreprise,
Et dans leur camp ne vînt les défier ;
Mais en voyant les branches d'olivier
Qu'offrait Voltaire en signe de franchise,
Stupidité revint de sa méprise.
Le général l'avertit en secret
Que par ses soins et par son entremise
Peut-être bien Voltaire on gagnerait,
Que sa livrée on lui débaucherait,
Et qu'au surplus, le pis-aller serait
De l'arrêter de concert avec elle.
A l'instant donc le ministre du Dieu
Qui commençait à murmurer un peu,
Fut introduit aux pieds de l'Immortelle.

Observant tout avec un œil malin
Qu'il promenait sur l'assemblée entière,
L'Ambassadeur, appuyé d'une main
Sur le neveu (1) du docte abbé Bazin,

---

(1) C'est apparemment ce neveu qui traitait avec si peu de décence et de ménagement les ennemis de son Oncle. Un savant modeste avait cru trouver quelques erreurs dans la *Philosophie de l'Histoire*; il était possible qu'il n'eût pas toujours raison : mais dans une brochure intitulée *Défense de mon Oncle*, ce neveu de l'abbé

Ainsi parla pour entrer en matière :
» Ecoutez-moi, je suis le vieux Voltaire,
» Et d'Apollon Plénipotentiaire .... «
Sur ce ton noble il eût continué ;
Mais chez les sots le sublime est hué.
Fréron, d'ailleurs, se mit si fort à braire,
Au seul aspect de l'âne son confrère,
Que de ce bruit le vieillard irrité,
Prit cet affront pour une hostilité.
Ce n'est point lui, c'est le Dieu qu'on outrage.
Sa dignité l'oblige à se venger :
A haute voix il allait exiger
Qu'on lui remît le coupable en ôtage,
Se promettant de le bien corriger.
Fréron, certain du châtiment sinistre
Que d'Apollon lui gardait le ministre,
Se mit à braire avec plus de fureur.
A ce signal, ô surprise! ô terreur!
L'Ambassadeur voit sa suite infidelle
Fuir du côté de la sotte Immortelle.

Bazin déshonora son apologie par des injures qui auraient fait rougir le père Garasse. Le savant modeste fut traité de paillard effronté, d'excrément de collége, d'habitué de Sodôme, etc. etc. A moins que la Philosophie n'ait des prérogatives bien étranges, il faut convenir que ce n'étaient là ni les armes d'un Philosophe, ni d'excellens moyens de défense.

De tant d'amis, d'un parti si nombreux,
Il ne lui reste, en ce désordre affreux,
Que son grison plus estimable qu'eux.
O des grisons rare et parfait modèle!
Il vient s'offrir à l'Envoyé confus,
Qui prend son tems pour remonter dessus.
Un peu plus tard la perfide séquelle,
Le général, Diderot et Saurin,
Sur le grand homme allaient porter la main (1).
Ainsi, dit-on, le vainqueur de Pavie (2),
Au droit des gens se fiant un peu trop,
Pour éviter pareille ignominie,
Fut obligé de s'enfuir au galop.
Tous entouraient Voltaire avec audace,
Tous lui fermaient le chemin du Parnasse :
Mais il leur jette un coup-d'œil qui les glace;

---

(1) M. de Voltaire ne devait s'affilier à aucune secte. Il a eu le tort de ne pas se fier assez à sa gloire : et c'était peut-être le seul moyen de l'affaiblir. Il a reçu et donné bien des louanges que la postérité aura peine à lui pardonner.

(1) Charles-Quint, pressé d'appaiser les troubles de la Flandre, vint se remettre, avec plus de légèreté que de prudence, à la discrétion de François premier, qui n'en abusa point; mais éclairé par la réflexion sur le danger qu'il avait couru, et dissimulant mal sa crainte, il partit de Paris avec la plus grande précipitation.

Tel Coligny, d'assassins entouré (1),
Semblait un Roi par son peuple adoré.

L'âne intrépide et docile à son maître,
Se rappelant l'ardeur qu'il fit paraître
Lorsque Milan (2), témoin de ses exploits,
Le vit sauver des attentats d'un prêtre,
Et Dorothée, et lui-même, et Dunois,
L'âne indigné poursuit, atteint, renverse (3)

---

(1) Le choix de cette comparaison, tirée mot pour mot d'un des plus beaux ouvrages de M. de Voltaire, nous a paru très-heureux.

(2) Voyez le septième Chant de la *Pucelle*.

(3) Nous croyons que ce Chant ne pouvait être terminé d'une manière plus satisfaisante. Voilà M. de Voltaire rendu à lui-même, et débarrassé de son importune livrée. Il n'a besoin que de sa monture pour dissiper cette foule orgueilleuse, qui osait se promettre une réputation aux dépens de sa gloire. Il retourne paisiblement au Parnasse, où il conservera toujours le rang d'un des plus singuliers et des plus rares génies qui aient jamais illustré l'Europe.

N. B. Que M. de Voltaire lui-même a donné à ce Chant de la *Dunciade* le témoignage le moins suspect et le plus flatteur de son approbation, dans son charmant Dialogue de Pégase et du Vieillard. Voilà ce que l'on s'est bien gardé de remarquer, et ce que, pour l'honneur de M. P***, et pour le sien, nous ne pouvons nous dispenser de transcrire :

J'écris une sottise, aussi-tôt on l'imprime ;
On y joint méchamment le Recueil clandestin

Tous ces félons que la frayeur disperse,
Lance à Fréron un regard de mépris,
Et prend son vol aux célestes lambris.

Tandis qu'au Pinde il reconduit Voltaire
Emerveillé de la fureur des sots,
Stupidité, qui redevient plus fière,
De son parti voyant grossir les flots,
Fait dans les rangs de sa suite guerrière
Distribuer la troupe auxiliaire;
Et déployant son superbe étendart,
Elle donna le signal du départ.

De mon cousin Vadé, de mon oncle Bazin.
Candide, emprisonné dans mon vieux Secrétaire,
En criant *tout est bien*, s'enfuit chez un Libraire.
. . . .
Quatre Bénédictins, avec leurs doctes plumes,
Auraient peine à fournir ce nombre de volumes.
On ne va point, mon fils, fût-on sur toi monté,
Avec ce gros bagage à la Postérité.

FIN DU HUITIÈME CHANT.

LA DUNCIADE, chant IX.

Heureux enfant, egalez votre pére!

CHANT NEUVIÈME.

LES AMAZONES.

Sexe enchanteur, à qui tout rend hommage,
Si j'ai passé le printems des amours,
Si, malgré moi, j'ai l'honneur d'être sage,
Je me souviens encor de ces beaux jours
Où j'ai subi votre doux esclavage.
Qui n'eût alors envié mon partage!
La volupté, fidèle à mes desirs,
En m'égarant de plaisirs en plaisirs,
Se conformait à mon humeur volage.
Fière Daphné, pour vaincre tes rigueurs,
Du sentiment j'empruntais le langage.
A moins de frais j'allumais tes ardeurs,
Folâtre Eglé; tes plus tendres faveurs
Étaient le prix d'un léger badinage.
Mais, croyez-moi, sexe fait pour charmer,
Contentez-vous d'un si noble avantage;
Et n'allez pas vous laisser enflammer
Pour les faux biens qui sont à notre usage.
Ne quittez point l'aiguille de Pallas
Pour le compas de la grave Uranie;

N'enviez point les palmes du génie;
Le ciel vous fit pour de plus doux combats :
Donnez des lois, et n'en recevez pas.
N'allez jamais, d'une ardeur indiscrette,
De Calliope emboucher la trompette.
Si quelquefois, pour le docte coteau,
Vous négligez les myrthes de Cythère,
Suivez plutôt la tendre Deshoulière.
Les sons légers de l'humble chalumeau
Offrent assez de quoi vous satisfaire.
Je n'aime point une femme guerrière;
J'aime encor moins celle qui sur les bancs
Va se mêler au troupeau des pédans.
Signalez-vous dans une autre carrière.
Que dans les cieux Prométhée ou Newton
Aillent encor dérober la lumière,
Il est plus doux d'égarer la raison.
Du bel-esprit l'importune chimère,
Même à nos yeux, ne vaut pas l'art de plaire.
Stupidité ne pense point ainsi.
Elle a sans cesse autour de sa personne
Un bataillon qu'elle-même a choisi.
Ce fut jadis la prude Scudéri (1)

(1) Madeleine de Scudéri, auteur des Romans de *Clélie*, du grand *Cyrus*, etc. : ouvrages qui n'ont plus de lecteurs.

Qui commanda cette troupe Amazone.
A cet emploi succéda Gr-f-gny (1).
Sottise après fit choix de du B-c-ge (2),
Fière beauté, l'ornement d'un autre âge.
Elle y viendra, cette Ricc-b-ni,
Qui n'a point fait le Marquis de Cressi (3),
Qui n'a point fait les lettres de Fanni,
Qui n'a point fait Juliette Catesbi.
P-ys-eux (4) peut-être aura son tour aussi.
Vous étiez-là, vaillante Hermaphrodite,
Belle Malcrais (5), mais ennuyeux Maillard;

---

(1) Des lettres d'une métaphysique précieuse, sous le nom d'une Péruvienne; une Comédie romanesque, prise d'une autre Comédie du même genre, intitulée *la Gouvernante*, firent à madame de G*** quelque réputation de son vivant : encore n'est-il pas bien avéré qu'elle fût l'Auteur de ces ouvrages.

(2) Madame du B*** est connue par une tragédie des *Amazones*, et par un Poème imité du *Paradis perdu* de Milton. Une femme née pour les Graces, devrait être peu jalouse de figurer à la suite de Calliope et de Melpomène. Madame Deshoulières fit une tragédie de *Genseric* : on lui conseilla de retourner à ses moutons.

(3) Jolis Romans, que beaucoup de gens refusent à l'Auteur dont ils portent le nom.

(4) On a retenu d'un des Romans de cette Dame, intitulé *Zamor* et *Almazine*, une naïveté précieuse à conserver. « La Prin« cesse s'ennuyait fort du sérail : le moyen de ne pas périr d'en« nui avec des Eunuques ! »

(5) L'original de la fameuse Mériadec de la *Métromanie*. C'était un Poète Breton, qui, sous le nom de mademoiselle Malcrais de

Quel doux espoir votre double mérite
Avait fait naître au sein de Baculard!
Telles marchaient ces superbes rivales,
De la déesse intrépides vestales,
Se souvenant d'avoir eu pour guidon,
Dans ses beaux jours, la Comtesse Fréron (1).
Trompette en bouche, et Clairon au derrière (2),
Pour annoncer leurs illustres exploits,
On voit partir la déesse aux cent voix;
Et le hibou, qui fut jadis le Mière,
Voltige autour de la troupe guerrière.

Stupidité, qui connaît leur valeur,
Veut, à leur tête, envahir le Parnasse.
Le bataillon, sensible à cet honneur,
Fait éclater sa belliqueuse audace.

---

la Vigne, adressa des vers flatteurs à tous nos Écrivains célèbres, qui lui répondirent par des hommages galans, et même par des déclarations fort tendres. Il crut avoir acquis le droit d'avouer son sexe, et les hommages se convertirent en huées:

Voilà de vos arrêts, Messieurs les gens de goût!

(1) M. Fréron, qui a été Jésuite, puis Sous-Lieutenant d'Infanterie, sous le nom du chevalier Fréron, puis Abbé, puis marié, puis remarié, etc., a été aussi Comtesse. Ses premières feuilles s'appelaient *Lettres de la Comtesse* ***.

(2) On sait que la Renommée s'est enrichie d'une nouvelle trompette, qui n'est pas aujourd'hui la moins employée.

Mais l'Immortelle a besoin d'un coursier.
Ne voyant point son Pégase ordinaire,
Elle eut d'abord le projet singulier
De transmuer Chaumeix en dromadaire;
Lorsqu'avisant Fréron son chancelier,
Qui soupirait encor de son injure (1):
» Viens, lui dit-elle, et sers-moi de monture.
» Un jour ton fils, jaloux du même emploi,
» Et ton égal, du moins par les oreilles,
» Doit mériter, en combattant sous moi,
» Le noble prix que j'accorde à tes veilles. »

Au même instant le grave Aliboron
Fut possesseur de deux superbes ailes.
Il les déploie : il admire le don
De la déesse, et croit que sans façon
Il va franchir les voûtes éternelles.
Il voit déja les vastes cieux ouverts,
Quand un malheur qu'il ne prévoyait guère,
Dérangea bien ce projet téméraire.
Stupidité, qui fait tout de travers,
Avait placé les ailes à l'envers :
Si que Fréron, loin de fendre les airs,

(1) Le double passe-droit que lui a fait la Déesse en faveur du Général.

Etait porté, par un essor étrange,
Non vers le ciel, mais toujours vers la fange.
Plus l'animal s'obstinait à grimper,
Plus il luttait contre son caractère,
Et plus son aile, agile en sens contraire,
Dans le Bathos le forçait à ramper.

Mon cher lecteur, à ce tableau risible
Arrêtons-nous. Contemplez un moment
Mon hyppogriffe en sa marche pénible:
Suivez des yeux le reptile volant.
De son instinct, toujours prédominant,
Voyez agir la force irrésistible.
La déité, lui serrant le bridon,
L'excite en vain à grands coups d'aiguillon;
Tout le pouvoir de la fière immortelle
Est épuisé sur l'animal rebelle:
Elle ne peut, qu'au bruit du fouet vengeur,
Du lourd coursier hâter la pesanteur.
Un mot pourtant dont se souvient la belle,
Mot à la fois énergique et moqueur,
Du quadrupède éveille un peu l'ardeur.
Dès qu'il l'entend, sa marche est plus honnête:
Wasp (2) est le mot qui fait aller la bête.

---

(1) *Wasp*, ou Frélon, personnage du faiseur de feuilles dans la comédie de l'*Écossaise*.

Stupidité désigne à ses soldats
La docte enceinte où s'adressent leurs pas.
Déja leurs yeux étincellent de joie;
Et Marmontel croyait saisir sa proie,
Quand tout-à-coup, de glapissantes voix
Qui s'efforçaient de parler à-la-fois,
Font arrêter la superbe déesse.
A ce tumulte on accourt, on s'empresse;
On veut savoir d'où naît ce mouvement.
Le bruit s'accroît de moment en moment:
Las! il partait du bataillon femelle!

Dieu d'Hélicon, faut-il que je révèle
Ce qui causait cette étrange rumeur?
Dois-je alarmer la timide pudeur,
Dois-je trahir le secret d'une belle?
Faut-il ici vous dire ingénûment
Qu'une Amazone, une docte pucelle,
Faisait alors... quoi, lecteur?... un roman?
Une chanson? quelque pièce nouvelle?
Un madrigal?... Non... c'était... un enfant.
J'ai dit le mot. Or c'est à vous, Mesdames,
D'après ce fait qu'il fallait publier,
A décider si le Ciel fit les femmes
Pour guerroyer, ou pour versifier.
De ce grand jour l'événement sublime

Fit que l'Auteur ne put être anonyme.
Recevez donc, douce Ricc-b-ni,
Mon compliment sur cet enfant chéri :
On ne pourra vous nier celui-ci.
B*** vole aux cris de la guerrière :
Rien ne l'arrête. A ce tendre intérêt,
On voit assez qu'il était du secret :
Heureux enfant, égalez votre père !

Stupidité descendit de Fréron,
Mit pied à terre, et reçut le poupon.
La déité n'est rien moins que sévère :
Elle embrassa le gentil nourrisson,
Qui, pour signal de sa gloire future,
Se met soudain à beugler comme un veau (1),
Miaule en chat, et croasse en corbeau.
Stupidité, pour confirmer l'augure,
Plonge l'enfant dans un marais voisin :
» Deviens, dit-elle, insensible aux blessures,

(1) *Ceci est imité de Pope avec discrétion.* Il dit que Martin Scribler, venant au monde, beugla comme un veau, bêla comme une brebis, caqueta comme une pie, grogna comme un porc, hennit comme un cheval, croassa comme un corbeau, miaula comme un chat, imita le cri des oies qui sauvèrent le Capitole, se mit à braire comme un âne...; et que le lendemain on le trouva jouant dans son lit avec deux hiboux.

» Invulnérable aux affronts, aux injures,
» Comme les Wasps de Quimpercorentin (1).
» Jouis en paix de ton noble destin,
» Et défens-toi la plainte et les murmures. »
Telle autrefois l'immortelle Thétis (2)
Dans l'onde noire avait plongé son fils;
Tel, aux regards de la sotte phalange,
Le nourrisson de la Stupidité
Fut par trois fois replongé dans la fange,
Et son talon ne fut pas excepté.
Son goût naissant aussi-tôt se déclare:
Déja dans l'air il pousse un cri bizarre;
D'après ce cri, dont retentit le lac,
Par la déesse il fut nommé Kakouac (3).

O noble enfant, né dans ce jour de guerre,
De quels exploits tu vas remplir la terre!
La déité t'accorda l'heureux don

---

(1) On prétend que la maison Wasp est originaire de Quimpercorentin.

(2) On sait qu'elle plongea son fils Achille dans le Styx, pour le rendre invulnérable; mais elle oublia d'y plonger son talon: précaution que la Stupidité ne néglige pas en faveur de son jeune Élève.

(3) Allusion aux Mémoires pour servir à l'Histoire des *Cakouacs*. Ce mot dérive du Grec, et l'on connaît la Secte que l'Auteur avait prétendu désigner.

De plaire aux sots en choquant la raison;
De déployer, dans une hebdomadaire,
Et la bassesse, et l'orgueil d'un corsaire;
De plaisanter, sans craindre les arrêts,
Mieux que Zoïle, ou que l'abbé Morlé...,
De colorer la noire calomnie;
De déchaîner contre la vérité
Tous les serpens dont se nourrit l'envie,
Et d'insulter avec impunité
Au noble essor des enfans d'Uranie.
Il eut le don de trouver tout mauvais,
Hors les écrits que lui-même aurait faits.
Il eut enfin tout l'esprit de sa mère,
La noble audace et le feu de son père.
Ainsi naquit cet ante-christ du goût (1):
Puissent ces vers le démasquer par-tout!

(1) On aura peine à croire que la naissance de cet enfant, si visiblement allégorique, ait fourni le sujet d'un des reproches les plus graves que l'on ait faits à l'Auteur. On voulait que, par cet accouchement supposé, il eût flétri la réputation et calomnié l'honneur d'une chaste Amazone. Mais qui ne voit que l'enfant Kakouac, qui beugla comme un veau, miaula comme un chat, et croassa comme un corbeau, n'est qu'un personnage évidemment idéal, tel que Martin Scribler, Mathanasius, etc.? Qui ne voit que ce nouveau Python n'est qu'un symbole des Zoïles à venir, et qu'enfin les vrais méchans sont ceux qui voudraient mêler de la noirceur au badinage d'une fiction purement poétique?

O souverains, qui chérissez la gloire,
Méfiez-vous de ce nouveau Python:
C'est l'ennemi des filles de mémoire;
Qu'il soit percé des flèches d'Apollon.
Il a des arts conjuré la ruine:
Tout est perdu, si jamais il domine.

Stupidité remet le nourrisson
Entre les mains de l'illustre guerrière;
Puis reprenant son audace première,
Elle remonte aussi-tôt sur Fréron,
Qui se battait alors pour un chardon
Avec Gilbert, Chaumeix et la Morlière.

De ce combat tu méritais l'honneur,
Fougueux Gilbert, au regard frénétique,
Humble Pindare (1), et Zoïle emphatique;
Toi dont j'ai craint l'encens adulateur (2),

---

(1) On a de M. Gilbert quelques Satires et quelques Poésies chrétiennes. Il s'est trompé, s'il a cru expier les unes par les autres. Ses Satires ont scandalisé les Dévots, et ses vers chrétiens diverti les Incrédules.

(2) Nous avons sous les yeux une lettre très-doucereuse de M. Gilbert à l'Auteur, dans laquelle il avait la modestie de se représenter *comme un Ecolier aux piés de son Maître.* Il le priait d'accepter la Dédicace d'une de ses nouvelles Satires, et sur-tout de lui procurer le débit de la première. L'Auteur ne parut pas se

Et qui depuis, venimeux délateur,
Osas noircir de ton souffle cynique
Les jeux badins de ma muse pudique :
Mais le destin trahissant ta valeur,
Aliboron fut proclamé vainqueur.
Enorgueilli de cet heureux présage,
Il brûle enfin d'essayer son courage,
Et tout-à-coup, d'un vol audacieux,
Nouvel Icare, il étonne les cieux :
Tel, à la voix du héros de Cervante,
Son fier coursier, le fameux Rossinante,
Du Paladin présageant les exploits,
Osa, dit-on, galoper une fois.

---

prêter infiniment aux caresses de M. Gilbert. Le zèle de ce dernier s'alluma depuis contre la *Dunciade*, au point d'en parler comme d'un ouvrage très-obscène; mais Molière lui avait répondu pour nous :

Vous êtes donc bien tendre à la tentation ?

FIN DU NEUVIÈME CHANT.

O grand pouvoir du terrible sifflet !

CHANT DIXIÈME.

LE SIFFLET.

Tandis qu'en proie à leur vaine arrogance,
Vers le Parnasse ils marchaient en silence,
Et qu'ils croyaient avec impunité
Du Dieu du jour tromper la vigilance,
Alors ce Dieu méditait sa vengeance.
Il observait, sur Pégase monté,
Du bataillon la superbe ordonnance.
Il fut d'abord un peu déconcerté,
Quand il eut vu leur nombreuse affluence:
Sur cette foule il n'avait pas compté,
Et tant de sots passaient son espérance.

Stupidité l'apperçoit dans les cieux.
A son aspect, Fréron et la guerrière
Voudraient déja retourner en arrière;
Mais à l'envi se rassurant tous deux:
» C'est bien à toi, Dieu faible et téméraire (1);
» D'oser, dit-elle, irriter ma colère!

(1) Imitation d'Homère.

» Sœur du Chaos, je régnais avant toi;
» Je commandais à la nature entière,
» Quand sur le Pinde on ignorait ta loi.
» Long-tems la nuit précéda la lumière,
» Et le destin te fit naître après moi (1):
» Fuis ton aînée, et crains de me déplaire. »

Elle parlait; Apollon, né railleur,
Lui répondit par un regard moqueur,
Accompagné d'un sourire ironique.
Ce froid mépris, ce silence énergique
Fit son effet; et la déesse eut peur.
Pour s'en tirer, ne sachant comment faire,
D'un ton plus doux elle lui dit : » Mon frère,
» La Tolérance affermit les états;
» Vous l'apprendrez en lisant Bélisaire.
» Que l'intérêt, parmi les Potentats,
» Cède une fois au bonheur de la Terre.
» Donnons au monde un exemple si beau ;
» De la discorde éteignons le flambeau,
» Et qu'entre nous l'esprit philosophique
» Forme, du moins, un accord politique. »

(1) Rien de plus vrai que cette allégorie. Le droit d'aînesse est incontestable; l'ignorance et la barbarie ont toujours précédé les arts.

A ce propos, messer Aliboron,
Pensant déja que la paix était sûre,
Voulut traiter de monture à monture,
Et s'allier au coursier d'Apollon.
En sa présence il gambade, il s'exerce,
Et jusqu'à lui portant son vol inverse,
Il veut agir de pair à compagnon;
Mais le coursier, blessé d'un tel commerce,
Et dédaignant l'ex-Jésuite étalon,
Tournant le dos, d'une fière ruade,
Du lourd grison repoussa l'accolade.

Cherchez, lecteur, dans Pline ou dans Buffon,
Ce qu'ils ont dit à l'article Fréron (1);
Vous y verrez que l'animal est traître:
C'est ce qu'alors mon vilain fit paraître.
Plein de dépit, mais le dissimulant,
Aliboron, toujours caracolant,
Tourne Pégase, et bouillant de colère,
Vint lâchement le mordre par derrière.
Toute l'armée applaudit à grands cris;
De son audace Apollon fut surpris:
Le monstre aîlé lui parut redoutable;

(1) Voyez la première page du VIIIe. volume de l'*Histoire Naturelle* de M. de Buffon, édition in-12.

Car il pouvait entraîner par son poids
Phébus, Pégase et l'Olympe à-la-fois.
Du général le cortège innombrable
Offre d'ailleurs un aspect formidable :
Mais l'Hélicon fermé de toutes parts,
De ses guerriers consternait les regards.

» Je vois, dit-il, je vois ce qui vous glace ;
» Vous mesurez la hauteur du Parnasse,
» Sans que votre œil vers le sommet sacré
» Pour le franchir découvre aucun degré.
» Vous redoutez cet immense intervalle :
» J'ai tout prévu. Qu'une masse rivale
» En un moment s'élève par nos mains.
» Le Ciel propice à nos vastes desseins
» Va nous ouvrir cette route hardie ;
» Et mon espoir c'est l'Encyclopédie. »

D'un bras robuste il empile à l'instant
Tome sur tome ; et l'échafaud sublime
De l'Hélicon touchait déja la cime.
Tel on nous peint ce superbe Titan,
Monstre aux cent mains (1), célèbre dans la fable,
Qui de l'Olympe ennemi redoutable,

(1) Briarée.

Sur des rochers entassés jusqu'aux cieux,
Osa tenter de détrôner les dieux.
Apollon voit qu'il faut être implacable.

Muse, dis-moi qui vint à son secours,
A quel prodige il eut enfin recours;
Révèle-moi ce combat mémorable,
Et de Fréron la chute épouvantable.

Mon cher lecteur, vous saurez qu'Apollon
N'est pas réduit seulement à sa lyre;
Il a de plus une arme qui déchire,
Arme fatale à plus d'un avorton
Qui croit régner dans le sacré vallon.
C'est un gardien qui veille à son empire.
Ce n'est pourtant que le Sifflet du goût;
Mais ce Sifflet l'accompagne par-tout.
Pour Marmontel il siffla de lui-même,
Quand sur le Pinde on entendit sa voix.
Il redoubla, quand son orgueil extrême
Osa donner de poétiques lois.
Il est doué de ce pouvoir suprême:
Tels ces trépiés, chef-d'œuvres de Vulcain (1),
Marchaient sans guide au conseil du Destin.

---

(1) Voyez l'*Iliade*, et remarquez comme tout s'anime sous la main d'Homère.

Apollon siffle : et le bruit énergique
Qui retentit de l'instrument cynique,
Par l'Hélicon est au loin répété.
Jamais Astolphe, avec son cor magique (1),
Ne fit d'effet si prompt, si redouté :
Sur les guerriers précipités en foule,
La masse énorme en un moment s'écroule.
De tant d'efforts un Sifflet fut l'écueil ;
Ainsi tomba ce monument d'orgueil :
Ainsi le Dieu, terrible en sa vengeance,
Du camp des sots confondit l'espérance.

O grand pouvoir du merveilleux Sifflet !
Vous verriez fuir, et Dorat, et Trublet,
Le vieux d'Arnaud, et l'ennuyeux Cubière (2).

---

(1) Voyez l'*Orlando Furioso.*

(2) Perrin a de ses vers obtenu le pardon,

Disait Boileau d'un des plus mauvais Écrivains du siècle de Louis XIV. M. de Cubière avait obtenu la même indulgence pour les siens; et son Théâtre, qu'il appelle moral, et que personne ne lit, n'avait laissé aucune trace dans le souvenir du Public ; mais il vient tout récemment de se déchaîner contre Boileau, de manière à se faire enfin remarquer. A l'exemple de Pradon, qui les prenait pour des termes de chimie, on voit qu'il ne devine pas trop l'usage de la métonymie et de la métaphore. Il reproche à Boileau une des meilleures plaisanteries du Lutrin, et à l'auteur de la Dunciade, précisément un trait qui appartient à Pope :

Mais qu'importe à nos vers que Perrin les admire !

Le général, à ces sons trop connus,
Se rappelant les Sifflets d'Egyptus (1),
Sent expirer son audace guerrière.
Beaumarchais tombe étourdi de l'affront,
Le seul encor dont ait rougi son front.
L'effroi glaçait la troupe fugitive:
Ainsi jadis, de la trompette Juive
Les sons vengeurs répetés par l'écho,
Firent tomber les murs de Jéricho.
Sur Diderot, Saurin se précipite.
Le bruit perçant les atteint dans leur fuite.
L'abbé le Blanc se retire à grands pas,
En maudissant le démon des combats.
La peur se met au quartier de femelles.
L'abbé Coyer, leur disant des fadeurs,
En ce moment redoublait leurs vapeurs:
Il est réduit à s'enfuir avec elles;
Et cependant l'apôtre des ruelles,
Même en fuyant, s'égayait sur les mœurs (2).
Une Amazone... ah! j'en rougis de honte!
Tombe en courant, et produit au grand jour
Ce qui n'est fait que pour l'œil de l'amour.

---

(1) La dernière Tragédie du Général, et la plus sifflée.

(2) Allusion au goût dominant de M. l'Abbé pour les *Bagatelles morales*.

Quoi! vous aussi, mes beaux-esprits de cour,
Pour l'Hélicon déserteurs d'Amathonte,
Quoi! votre orgueil se dément à son tour?
Faibles guerriers, un Sifflet vous surmonte!

Les chefs partis, on voit fuir les soldats:
Déja Monvel (1), et le sombre Falbaire (2),
Blin, de Rosoi, Charpentier, la Morlière,
L'ami Robbé, qui n'en conviendra pas,
Et Sabatier (3) roulent dans la poussière.

L'œil étonné cherche en vain Poinsinet (4);
Il est dissous par un coup de Sifflet.

---

(1) C'est ici le rebut de l'armée, ou plutôt la ménagerie de la Déesse.

(2) M. Fenouillot de Falbaire, l'un des plus ennuyeux Dramaturges qui aient affligé notre Théâtre. On lui doit l'*Honnête Criminel*, le *Fabricant de Londres*; et en dernier lieu, une certaine *École des Mœurs*, célèbre par un bon mot de M. le Kain. « Comment pouvez-vous recevoir de pareilles Pièces, lui demanda une « très-grande Dame, excédée de l'ennui qu'elle avait éprouvé? « Madame, répondit l'Acteur, *c'est le secret de la Comédie.* »

(3) L'Auteur des *Trois Siècles*, plagiaire qui avilit tout ce qu'il dérobe. Il peut avoir les oreilles, mais certainement il n'a pas les mains de Midas.

(4) C'est celui qui croyait avoir le don de se rendre invisible, qui a donné tant de scènes à Paris par son étonnante crédulité, et qui a fini par aller se noyer au pays de Don Quichote, près du Toboso.

Telle au matin, une vapeur légère
S'évanouit aux premiers feux du jour:
Tel Poinsinet disparaît sans retour.

Mais Marmontel rappelant son courage,
De son malheur veut tirer avantage.
Il se relève, et, bouillant de courroux :
» Lâches amis, vous m'abandonnez tous!
» Est-ce donc là cette ardeur enflammée
» Qui vers le Pinde entraînait votre essor?
» Un Sifflet seul disperse mon armée!
» Y pensez-vous? quoi! votre oreille encor
» A ce vain bruit n'est pas accoutumée?
» Osez me suivre, ou soudain contre vous
» Mon désespoir va diriger ses coups. »

A ce discours, pillé dans la Pharsale (1),
Notre héros crut de ses combattans
Ressusciter la vigueur martiale;
Mais par malheur ce n'était plus le tems
Où l'éloquence enhardissait les gens.
Loin d'applaudir à ce nouveau Tyrthée (2),
Loin de le suivre, ô vertige fatal!

(1) On a déja parlé de la belle passion du Général pour Lucain.

(2) C'est le Poète guerrier dont Horace a dit :

Tyrthæusque mares animos ad Martia bella
Versibus exacuit.

O trahison! la troupe révoltée
Ose siffler son propre général.
Tels de Satan les ténébreux confrères,
A son orgueil, si l'on en croit Milton,
Répondaient tous sur un semblable ton,
Et le sifflaient du sein de leurs chaudières (1).
Pour Marmontel effrayante leçon!
Phébus au ciel, et les sots sur la terre,
En l'écoutant, sifflent à l'unisson :
Tel fut pour lui tout le fruit de la guerre.
Fréron, toujours gardant son caractère,
Ne sifflait pas, car il aimait mieux braire.

Aux mouvemens de l'effréné grison,
La déité, peu ferme sur l'arçon,
De l'animal empoigna la crinière :
Mais vainement elle épuise son art
Pour contenir sa monture infidèle :
Déja Fréron méditait son départ.
Il fait semblant de diriger son aile
Vers l'empirée; et la sotte Immortelle
S'applaudissait de cet essor gaillard ;

(1) Voyez le X^e^. livre du *Paradis Perdu*. « Satan suspendit son « discours pour goûter, au milieu des acclamations, les applaudis- « semens qu'il croyait mériter, quand il entendit de tous côtés « d'épouvantables sifflemens, signes du mépris général. »

Mais à l'instant il s'échappe sous elle.
Il est contraint de céder à-la-fois
A son instinct, à sa honte, à son poids.
Il obéit à la loi qui le guide :
En descendant son vole est plus rapide.
Il s'abyma dans un marais profond;
Sa pesanteur l'entraîna jusqu'au fond.
Stupidité, des siens abandonnée,
Dans son palais retourna consternée;
Et cependant Phébus victorieux
Prend congé d'elle, et plane au haut des cieux.

Messieurs les sots, nous voilà quitte à quitte.
Chacun de nous a le lot qu'il mérite.
Dans vos écrits vous m'avez outragé,
J'en suis content, ma gloire est votre ouvrage.
Par son Sifflet Apollon m'a vengé,
Et les regrets seront votre partage.
Je goûte enfin le repos du vrai sage.
Pour le troubler vos cris sont impuissans.
Vivons en paix désormais, j'y consens :
Mais respectez mon tranquille hermitage,
Ou je reviens, terrible à l'abordage.
N'espérez pas éviter mon coup-d'œil,
Messieurs les sots, je vous vois d'Argenteuil (1).

(1) Jolie retraite de M. P***, aux bords de la Seine. C'est par-

ÉPILOGUE.

Ainsi j'osais sans crainte et sans scrupule,
Mais respectant et les lois et les mœurs,
Sur les écrits de nos fades rimeurs,
En me jouant, lancer le ridicule.
Dans ma retraite, oubliant leurs clameurs,
Exempt de fiel, j'opposais à leur rage
Quelques bons-mots (innocent badinage);
Et l'amitié, qu'on ignore à Paris,
Venait régner sous mes berceaux fleuris.
Et cependant, ô siècle déplorable!
O de forfaits assemblage exécrable!
Quelles horreurs, que de fléaux divers,
Se déchaînaient sur ce triste Univers (1)!

---

allusion à cette retraite, et à une femme très-aimable qui venait souvent en partager la solitude, qu'un homme d'esprit adressa ces vers à l'Auteur :

Nos Rimeurs vont craindre Argenteuil,
Comme ils craignaient jadis Auteuil * :
Heureux pourtant dans leurs disgraces,
Que pour adoucir vos pinceaux,
Vous ayiez près de vous les Graces:
Elles manquaient à Despréaux.

(1) On ne sait si l'on s'exagère les maux présens ; mais aucun siècle, peut-être, n'a rassemblé, dans un espace de moins de

* Village près de Paris, où Boileau avait une maison.

N'a-t-on pas vu le Fanatisme impie,
Dans sa fureur, non encore assoupie,
Fouler aux pieds les plus augustes droits,
Et menacer la majesté des Rois?

N'a-t-on pas vu les élémens en guerre
Se réunir pour effrayer la terre,
Pour agiter, jusqu'en ses fondemens,
Le globe entier par de longs tremblemens?
De l'Amérique à l'Europe ébranlée
N'a-t-on pas vu Bellone échevelée,
Teinte de sang, secouant ses flambeaux,
Creuser par-tout d'innombrables tombeaux?

Quittez, quittez ces armes que j'abhorre,
Faibles mortels, formés pour les douleurs,
Votre séjour est baigné de vos pleurs;
Faut-il, hélas! l'ensanglanter encore?

Sage Choiseul, c'est toi qui loin de nous
As de Bellone écarté le courroux.
C'est par tes soins que nos heureux rivages

---

vingt ans, un plus grand nombre de calamités que celui-ci. Les tremblemens de terre qui ont menacé d'engloutir Lisbonne et Constantinople; des guerres allumées dans les quatre parties du monde; les Rois de France, de Portugal et de Pologne successivement assassinés... Ah! Virgile du moins avait l'avantage de dater ses *Georgiques* d'un siècle de gloire: Mais nous!...

Sont désormais fermés à ses ravages,
Lorsqu'on la voit, chez les peuples du Nord,
Porter l'effroi, la discorde et la mort.

Viens ranimer nos muses qui sommeillent.
Que tous les arts à ta voix se réveillent!
A peine, hélas! les a-t-on vu fleurir,
Qu'un sort jaloux les condamne à périr.
Il en est tems, préviens leur décadence.
Les protéger, c'est honorer la France;
De ton grand nom c'est affermir l'éclat.
Le Dieu des vers ne fut jamais ingrat (1).
S'il fit chérir Mécène et sa mémoire,
Il doit un jour éterniser ta gloire.
L'ami d'Auguste, indulgent aux bons mots,
Aux traits d'Horace abandonnait les sots.
Ainsi que lui, daigne un moment sourire
A la gaîté d'une utile satire;
Et, délassé de tes soins importans,
Livre à mes vers les Scudéris du tems.

---

(1) On ne peut trop répéter à la gloire des Gens-de-Lettres, que Fouquet, dans sa disgrace, n'éprouva de fidélité que de leur part. On sait quel fut le dévouement de Pélisson. Le bon La Fontaine, lui-même, déploya dans cette occasion le plus grand caractère : c'est qu'il n'est pas de vrai génie sans élévation d'ame et sans courage.

FIN DU DIXIÈME CHANT.

PIECES

RELATIVES

A LA DUNCIADE.

LETTRE DE L'AUTEUR

AU ROI DE POLOGNE,

DUC DE LORRAINE ET DE BAR,

En lui envoyant un Exemplaire de son Poëme.

SIRE,

CE siècle, éternellement recommandable par les ouvrages de plusieurs grands Hommes, et sur-tout par ceux de Votre Majesté, semblait manquer encore d'un genre de poëme dont le modèle appartenait à l'Angleterre. L'illustre Pope, qui eût été votre admirateur, crut ajouter quelque chose à la gloire de son pays, en livrant au ridicule une foule d'Ecrivains sans génie, qui sont les plus dangereux ennemis des véritables Gens de Lettres. Un siècle que les écrits de Votre Majesté ont rendu mémorable à jamais, devait être l'époque d'un pareil ouvrage. Le poëme de Pope réprima en Angleterre l'ignorance et la barbarie, comme vos immortelles

productions ont réprimé, parmi nous, les coupables efforts d'une Philosophie vaine et dangereuse. A l'exemple de cet Anglais célèbre, j'ai eu le courage, SIRE, d'employer les armes du ridicule pour la défense des Arts que Votre Majesté a daigné cultiver. Mais Pope fut quelquefois dur et amer; j'ai tâché d'être moins sérieux; et si ce badinage était digne de vous amuser quelques momens, j'aurais sur l'auteur Anglais un avantage qui déterminerait en ma faveur la préférence de tous les gens de goût. J'ai pensé, SIRE, que le tems était venu d'humilier les ennemis de la gloire et du génie. Boileau, qui a tant contribué à la réputation du siècle de Louis XIV, aurait été animé d'un zèle plus ardent encore pour la défense des Arts, s'il avait eu l'honneur d'être votre contemporain; il eût cru devoir les venger d'autant plus, que Votre Majesté les a rendus plus respectables. C'est à ce titre, SIRE, que j'ose présenter à un grand Roi l'hommage de la Dunciade.

LETTRE DU MÊME

A M. LE DUC DE CHOISEUL.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de vous envoyer un des premiers exemplaires de la Dunciade. Il est digne de vous de protéger un ouvrage entrepris pour l'honneur des lettres, et peut-être pour le bien public. Il serait en effet très-avantageux que beaucoup de gens qui n'ont que la manie d'écrire, et nulle espèce de talent, n'ayant plus de gloire chimérique à espérer dans la littérature, cherchassent à se rendre utiles à la société, en embrassant quelques professions plus convenables. Vous entendrez bientôt, Monseigneur, le cri des oies s'élever de tous côtés contre cette production, qui pourtant n'est qu'un badinage; mais toutes les fois que les oies crient, il ne faut pas croire que l'on assiège le Capitole.

Je suis, etc. etc.

LETTRE DU MÊME

A MADAME LA MARQUISE

DE POMPADOUR.

MADAME,

J'AI dû mettre aux pieds des graces un ouvrage fait pour la défense du goût. Je desire bien vivement que ce badinage puisse vous plaire, et vous paraître digne des mêmes bontés dont vous avez honoré la comédie des Philosophes. Après avoir combattu la sottise pompeuse à laquelle on a donné si improprement le nom de philosophie, j'ai cru qu'il était tems de jeter un peu de ridicule sur celle des prétentions au bel-esprit, qui sont aujourd'hui si communes et si prodigieusement exaltées. Vous êtes, Madame, la protectrice des vrais gens-de-lettres, qui n'ont pas d'ennemis plus dangereux que les sots, c'est-à-dire, ceux qui sont animés de l'orgueil de la médiocrité insolente. Vous vous seriez

seriez fait un devoir de défendre Boileau contre leurs calomnies; ils auraient cessé d'être à craindre, et vous n'en auriez été que plus respectable.

LETTRE DU MÊME

SUR LA DUNCIADE DE POPE.

Depuis que j'ai donné la Dunciade, Monsieur, la mode s'est établie, chez de certaines gens, de décrier celle de Pope, comme on décriait Aristophane dans le tems de la comédie des Philosophes. On ne se fait aucun scrupule de publier ce qu'on ne croit pas. On ose dire, par exemple, et, qui plus est, imprimer que cet homme célèbre se repentit d'avoir fait son poème, au point de le jeter au feu, en présence du docteur Swift, qui le retira promptement, et qui lui rendit le mauvais office de le conserver (1).

(1) Voyez ce prétendu fait dans le grand *Vocabulaire Français*, d'où il passera, selon l'usage, dans d'autres Dictionnaires, et se perpétuera ainsi de compilation en compilation, de manière à devenir incontestable.

Ce mouvement de Pope, s'il était vrai, ne prouverait rien de plus contre sa Dunciade, que ne prouvait au désavantage de l'Énéide, l'ordre porté contre elle par le testament de Virgile. Mais ceux qui ont imaginé cette ridicule anecdote, et qui la consignent dans de prétendus Dictionnaires historiques, sont bien loin de connaître le caractère du poète anglais. Non-seulement il ne se repentit pas d'avoir fait son poème, qui parut d'abord en trois chants, mais bientôt après il y en ajouta un quatrième, travaillé avec plus de soin encore que les précédens : ce qui laisse un furieux préjugé de son impénitence.

Au reste, Monsieur, le célèbre Vicherley avait fait, avant Pope, un poème sur la Stupidité. J'ai l'honneur d'être le premier poète Français qui ait traité le même sujet ; mais pour éviter la tentation d'imiter personne, je n'ai voulu relire, en y travaillant, ni Pope, ni Vicherley; j'ai cru que s'il y avait un mérite à bien traduire, la gloire d'être original pouvait avoir son prix; et c'est le parti auquel un peu d'amour-propre, ou de vrai talent, m'a fait donner la préférence. Cependant, Monsieur, les mêmes personnes qui s'efforcent de rabaisser la Dunciade de Pope à cause de la mienne, mais qui ont

encore bien plus d'intérêt à me rabaisser moi-même, ne manquèrent pas de dire, sans daigner faire la moindre attention à leur inconséquence, que j'avais dérobé au poète anglais les seuls traits de génie qui fussent dans mon poème, et, entre autres, l'idée plaisante des ailes à l'envers de Fréron. J'ai vu bien des gens tout prêts à le gager, mais qui avaient la prudence de ne mettre jamais au jeu, et c'était le plus sûr. Vous pouvez juger, Monsieur, par cette petite anecdote, bien plus réelle que celle du repentir de Pope, de la bonne-foi de quelques-uns de mes critiques. Je crois, en vérité, qu'ils finiront par me donner un peu d'orgueil; et c'est de bon cœur que je leur souhaite des idées aussi originales que celle de ces ailes à l'envers, qui ont amusé tout le monde, et dont Fréron lui-même n'a pu, dit-on, s'empêcher de rire.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE DU MÊME

A L'OCCASION

DU CHANT DE L'AMBASSADE.

J'ai toujours remarqué, mon cher Ami, que s'il se trouve dans un ouvrage un trait véritablement heureux, c'est précisément celui qui est d'abord le plus frondé par la multitude. Vous pouvez vous ressouvenir des lances que j'ai été forcé de rompre à l'occasion du personnage de Pamphlet, dans la comédie de l'Homme Dangereux ; et je n'en suis pas moins demeuré convaincu que ce personnage, qui faisait tant de peine au vieux Maréchal, était le seul moyen vraiment comique de dénouer la pièce.

L'objection que vous avez entendu faire contre l'âne de V***, ne m'a pas fait plus d'impression. Votre réplique à mes deux censeurs me parut extrêmement plaisante ; mais, indépendamment du bon mot, je suis persuadé que mon âne gagnera

toujours son procès au tribunal du goût et de la raison. Il est, je crois, tout aussi simple de l'avoir donné pour monture à V***, que si l'on représentait l'Arioste sur son Hyppogriffe. On ne songe pas que ce bel âne n'est pas un âne vulgaire, tel qu'on pourrait en citer plus d'un dans nos compagnies savantes. C'est l'âne céleste affecté au patron de la France, c'est le rival du beau Dunois : c'est le coursier de la brave Amazone,

> La honte des Anglais, et le soutien du Trône (1) ;

et puisque, selon V*** lui-même, il eut l'honneur de porter tant de héros, un poète, sans déroger, peut bien en faire aussi sa monture.

Il me semble d'ailleurs, mon Ami, que tout est parfaitement assorti dans ce chant de la Dunciade. La livrée bizarre qui accompagne le grand homme, justifie la bizarre monture. Ou je me fais illusion, ou cette allégorie renferme plus de sens qu'elle ne paraît d'abord en présenter. J'ai voulu peindre dans V*** l'homme inégal, l'homme, si je l'ose dire, plus singulier encore que grand, le Micromégas enfin : car, en con-

(1) La Henriade, Chant VII.

venant de tout ce qu'il a d'extraordinaire et de rare, ce mot, emprunté de lui-même, et dont il s'est servi pour s'égayer aux dépens de Fontenelle, est peut-être, à bien des égards, celui qui le caractériserait le mieux.

En effet, mon Ami, que de faiblesses dans une ame à laquelle cependant on ne peut se dispenser de payer un tribut d'admiration ou d'étonnement ! quelle étrange et continuelle alternative d'élévation et de petitesse, de gloire et de ridicule! Combien de fois ne s'est-il pas permis d'allier à la gravité de Platon, les lazzi d'Arlequin ! je veux parler sur-tout de ses dernières années. A quel excès déraisonnable et voisin de l'enfance, ne s'est-il pas emporté contre de certaines opinions, que sans doute il n'eût pas attaquées avec tant de fureur, s'il les avait jugées aussi fantastiques qu'il voudrait le persuader ! Que de fiel a coulé de sa plume ! et ne croirait-on pas que souvent il a pris plaisir à mêler de la lie au fard brillant de sa muse! Ces contrastes singuliers ne se font pas moins apercevoir dans son physique que dans son moral. J'ai cru remarquer, du moins, que sa physionomie participait à celle de l'aigle et à celle du singe; et qui sait si ces mêmes contrastes ne seraient pas

le principe secret de son goût favori pour les antithèses?

Vous voyez, mon Ami, que la livrée bizarre et la monture hétéroclite que je lui ai données, ne sont pas un pur caprice de ma part, et que mon choix a été déterminé par bien des convenances. Je ne suis pas surpris *qu'elles échappent* à beaucoup de gens : M. de V*** est encore vu de trop près pour qu'elles soient toutes également sensibles à de certains yeux. Je peux vous assurer cependant que j'ai trouvé des lecteurs qui les ont parfaitement saisies; et peut-être la postérité, qui en sera plus frappée que notre siècle, regardera-t-elle ce nouveau chant de la Dunciade, comme une des plus heureuses imaginations du poème.

Quoi qu'il en soit, je ne me propose pas d'y rien changer. V*** lui-même, dans un moment de bonne humeur, ne me désavoûrait pas de lui avoir donné une monture, qui, chemin faisant, lui rappelle Fréron. Cette seule plaisanterie servirait d'apologie à ma fiction, si elle pouvait en avoir besoin.

Adieu, mon cher Ami. N'allez pas vous imaginer que les petites injustices du grand homme aient eu la moindre part à ce que je

viens de vous écrire, ni qu'elles aient altéré les anciens sentimens que vous m'avez connus pour lui. Je ne me sens plus, à la vérité, le même enthousiasme qu'il m'inspirait à vingt ans; mais que je suis loin encore de fermer les yeux à ce qu'il a d'admirable! Peut-être brûlerais-je ma lettre, si je relisais ou cette Henriade, dont les défauts sont rachetés par tant de charmes, ou même quelques chants de cette Pucelle, si jolie lorsqu'elle n'est pas indécente, ou quelques belles scènes enfin de Zaïre, de Mahomet ou d'Alzire. Eh! qui sait si Dieu n'a pas donné à V*** toutes ces faiblesses, pour consoler la médiocrité, et pour que l'envie lui pardonne et le nombre et la supériorité de ses talens? Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE DU MÊME

A MONSIEUR

LE COMTE DE B.....

Il ne faut, monsieur le Comte, désespérer d'aucune conversion. Vous vous rappelez sûrement

ces vers si rigoureux de M. Marmontel contre Boileau :

> Que ne peut point une étude constante !
> Sans feu, sans verve et sans fécondité,
> Boileau copie, on croirait qu'il invente, etc.

Vous vous rappèlez, dis-je, ces vers que vous et moi nous avions cru de Cotin, et qui sont tirés d'une pièce que l'Académie Française a couronnée, comme si depuis quelques-uns de ses choix qui ont étonné le Public, elle avait rompu les nœuds de son ancienne confraternité avec Despréaux. Eh bien! Monsieur, l'auteur de ces vers, M. Marmontel, paraît revenir à résipiscence. Voyez l'extrait (1) qu'il vient de donner d'un livre de M. le prince de Béloselski, intitulé, de la Musique en Italie; vous y trouverez, au bas d'une page, cette note véritablement remarquable: « Il est impossible d'être ici « de l'avis de M. le prince de Béloselski, et *je* « *crois* que l'auteur du Lutrin était né Poète. »

Ce Prince, en sa qualité d'étranger, avait pu se méprendre sans conséquence sur le mérite d'un Écrivain Français. Il avait dit, sur la parole de M. Marmontel, peut-être, que Boileau n'avait

---

(1) Dans le Mercure du 25 juillet 1778.

paru devenir Poète « qu'en substituant sans cesse « le secours des règles et les ressources de l'art, « au don lumineux, à l'impulsion secrette de la « nature qui lui manquait. » C'est en effet le sens des vers de M. Marmontel, qui ne refusait à Boileau que le feu, la verve et la fécondité : mais voilà que le maître désavoue son disciple. A mesure qu'il se brouille avec la mémoire de Quinault, dont, à la vérité, il s'était permis de mutiler les ouvrages d'une main un peu trop pesante, il se réconcilie avec celle de Boileau. La réparation, il est vrai, est un peu tardive, et ce serait en quelque sorte l'avoir rendu nulle, que de l'avoir ensevelie dans une note du Mercure, faite pour échapper à bien des lecteurs; mais enfin elle existe, et du moins nous pouvons opposer M. Marmontel à lui-même. Quand la Dunciade n'aurait tiré de lui que cette petite rétractation de l'injure qu'il avait faite à l'un des plus grands Poètes de la nation, à l'auteur immortel de l'Art Poétique, du Lutrin, et de tant de belles Épîtres qui ne doivent pas faire oublier ses belles Satires, convenez, monsieur le Comte, que la Dunciade eût été bonne à quelque chose.

LETTRE DU MÊME

A MONSIEUR DE St. A....

Vous redoublez, Monsieur, l'envie que j'ai de m'entretenir avec vous, et l'intérêt qu'il est impossible de ne pas prendre à ce qui vous regarde, quand on a l'avantage de vous connaître. Votre lettre est pleine d'esprit, et, ce que j'en estime encore plus, d'amour pour la vérité. Avec de pareilles dispositions, j'ose vous prédire que vous et moi nous finirons par être d'accord sur les choses même où nos sentimens paraissent le plus opposés. Entre deux personnes qui aiment sincèrement la vérité, il ne peut exister que des contradictions apparentes.

Certainement je regarde M. de Voltaire comme un des plus beaux génies qui aient honoré l'Europe ; cependant je ne changerais pour rien au monde la phrase qui a paru vous blesser dans son Éloge (1). Elle est le fruit d'une ex-

(1) Voyez cet Éloge, à la fin de notre quatrième Volume.

périence de trente années; et ce qui m'enhardit à vous dire que je ne changerai jamais d'avis, c'est qu'autrefois je pensais précisément comme vous. Votre opinion est ce qu'elle doit être, elle est de votre âge; mais j'en appelle à votre maturité. M. de Voltaire lui-même avait le mérite d'être aussi juste que moi envers Racine; je pourrais vous en donner des preuves qui vous étonneraient. Croyez, Monsieur, que pour oser mettre au jour ma façon de penser avec tant de confiance, il a fallu que ma persuasion fût bien forte : car M. de Voltaire était le seul homme en faveur de qui je me serais permis d'adoucir une vérité qui m'eût paru trop sévère.

Votre lettre m'a fait faire l'examen de conscience le plus rigoureux. Vous m'accusez d'avoir été quelquefois impitoyable, et d'avoir trop souvent confondu les Abeilles avec les Frélons. Je vous assure pourtant que je n'ai pas le plus léger remords.

J'ai eu l'honneur d'être le contemporain de Voltaire, de Montesquieu, de Fontenelle, de Rousseau de Genève, d'Helvétius, et il me semble que dans tous mes ouvrages on trouverait des preuves de mes justes égards pour ces noms célèbres. Je vous expliquerai ce qui a pu vous

paraître équivoque dans ma conduite avec M. d'Alembert, sur qui d'ailleurs je suis entièrement de votre avis.

Si je descends à une classe de Gens-de-Lettres très-recommandable encore, quoiqu'inférieure à ceux que je viens de nommer, je crois leur avoir rendu toute la justice que méritaient leurs talens.

Les Destouches, les Marivaux, le vieux Crébillon, que j'aurais dû placer avant eux, son fils, Piron, Gresset, Boissy même, l'abbé d'Olivet, et beaucoup d'autres, sont, ce me semble, assez bien traités dans mes Mémoires sur notre Littérature. Ni M. de la Harpe, ni M. l'abbé de Lille, n'ont eu à se plaindre de moi. Quelles sont donc les Abeilles que j'aurais eu le malheur de confondre avec les Frélons?

Mettriez-vous au rang des Abeilles, MM. Marmontel, Diderot, Saurin, Suard, l'abbé Morellet? Je vous avoue qu'il me serait impossible de penser comme vous. M. Marmontel n'est pas, j'en conviens, un médiocre Littérateur; mais vous faites trop bien des vers pour ne pas le regarder comme un Poète très-sec et très-dur. Il suffirait d'ailleurs qu'il eût eu la présomption de se moquer de Boileau, pour mériter les oreilles que je lui ai données dans la Dunciade.

M. Diderot est une tête exaltée, qui se perd continuellement dans les brouillards, et à qui l'on pourrait appliquer ce que Virgile a dit de la Discorde : *Caput inter nubila condit.* M. Thomas, son imitateur, a le mérite de penser et de faire penser; mais il est en prose ce que Brébeuf était en vers; et quiconque sera nourri du style de Cicéron, de Bossuet, ou de Pascal, ne pourra jamais se familiariser avec son éloquence emphatique et boursoufflée.

La petite pièce des Mœurs du Tems de M. Saurin, est une jolie bagatelle. Que n'a-t-il toujours écrit en prose! Je ne vous parle pas de ses vers, vous les connaissez. Peut-on lire de pareils vers quand on a présente à l'oreille l'harmonie enchanteresse de Racine? Est-ce donc ma faute si le charme de cette Poésie m'a rendu difficile!

J'ai loué les pièces fugitives de M. de S. Lambert; j'ai loué même son Poème des Saisons, quoiqu'il me paraisse annoncer plus de talens que de génie. Il est pur, élégant, correct, mais froid et monotone : voilà ce que j'ai dit avec modération, et je ne trouve là rien d'impitoyable.

A l'égard de MM. Suard et l'abbé Morellet, j'avoue que je ne les estime ni ne les aime, et ils savent bien pourquoi; cependant j'ai parlé du

dernier sans aucune passion dans mes Mémoires Littéraires, et à peine ai-je articulé le nom de l'autre dans la Dunciade. Il est vrai qu'ils n'en sont peut-être pas plus contens ; mais le moyen de leur faire jouer un grand role, même dans une Satire!

La main sur la conscience, Monsieur, et en m'examinant le plus sévèrement possible, je ne me trouve pas si coupable. Vous en conviendrez si vous voulez bien réfléchir à l'espace immense qui sépare tous ces Messieurs de nos bons Écrivains du siècle de Louis XIV. Ce sont ces grands hommes qui vous réconcilieront un jour avec ma façon de penser.

Vous avez dit que ma plume avait été trop souvent, en mes mains, un instrument de vengeance. Je vous jure que je n'ai presque jamais connu ce sentiment, si ce n'est en écrivant contre les Folliculaires et les anti-Philosophes hypocrites et délateurs. J'espère que du moins vous me les abandonnerez, et que mon profond mépris pour eux me vaudra, de votre part, l'absolution de quelques-unes de mes peccadilles envers les Écrivains pour qui vous vous sentiriez plus d'indulgence.

Quand nous causerons dans cette retraite, que

vous avez la politesse d'appeler mon *Tivoli*, je vous ouvrirai mon cœur aussi franchement que dans cette lettre, mais je donnerai plus de développement à mes idées, et comme vous le dites, Monsieur, nous nous éclairerons mutuellement. Ce que je peux vous dire avec vérité, c'est que de tous nos jeunes Gens-de-Lettres, vous êtes un de ceux que je distingue le plus, et dont l'estime me flatte davantage.

J'ai l'honneur d'être, etc.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE
DU SECOND VOLUME.

Les Philosophes, comédie, page 13
Le Satirique ou l'Homme dangereux, comédie, 117
Les Courtisanes, comédie, 219
Lettres relatives aux pièces de théâtre, 299
Dialogues historiques et critiques, 331
Premier Dialogue : Socrate et Erasme, 335
Second Dialogue : Aristophane et le père Brumoy, 348
Troisième Dialogue : l'auteur de Turcaret et un traitant, 358
La Dunciade, poëme, 383
Pièces relatives à la Dunciade, 507
Lettre de l'auteur au roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar, 509
Lettre du même à M. le duc de Choiseul, 511
Lettre du même à madame de Pompadour, 512
Lettre du même sur la Dunciade de Pope, 513
Lettre du même à l'occasion du chant de l'Ambassade, 516
Lettre du même à M. le comte de B...... 520
Lettre du même à M. de St. A... , 523

FAUTES A CORRIGER.

TOME II.

Page 80, vers 7, vingt vingt fois, *lisez* vingt fois.

Page 216, ligne 13, finiraient pas, *lisez* finiraient par.

Page 309, ligne 19, donc se flatte, *lisez* dont se flatte.

Page 416, ligne première de la note (4), d'*Alzir*, *lisez* d'*Alzire*;

Page 451, vers 7, O de Rosoi! *lisez* O de Rosois!

Page 499, vers 14, au quartier de femelles, *lisez* au quartier des femelles.

00101995

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 09 July, 2016